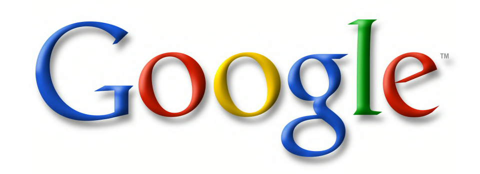
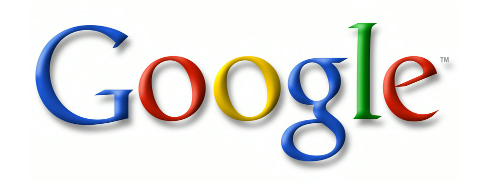
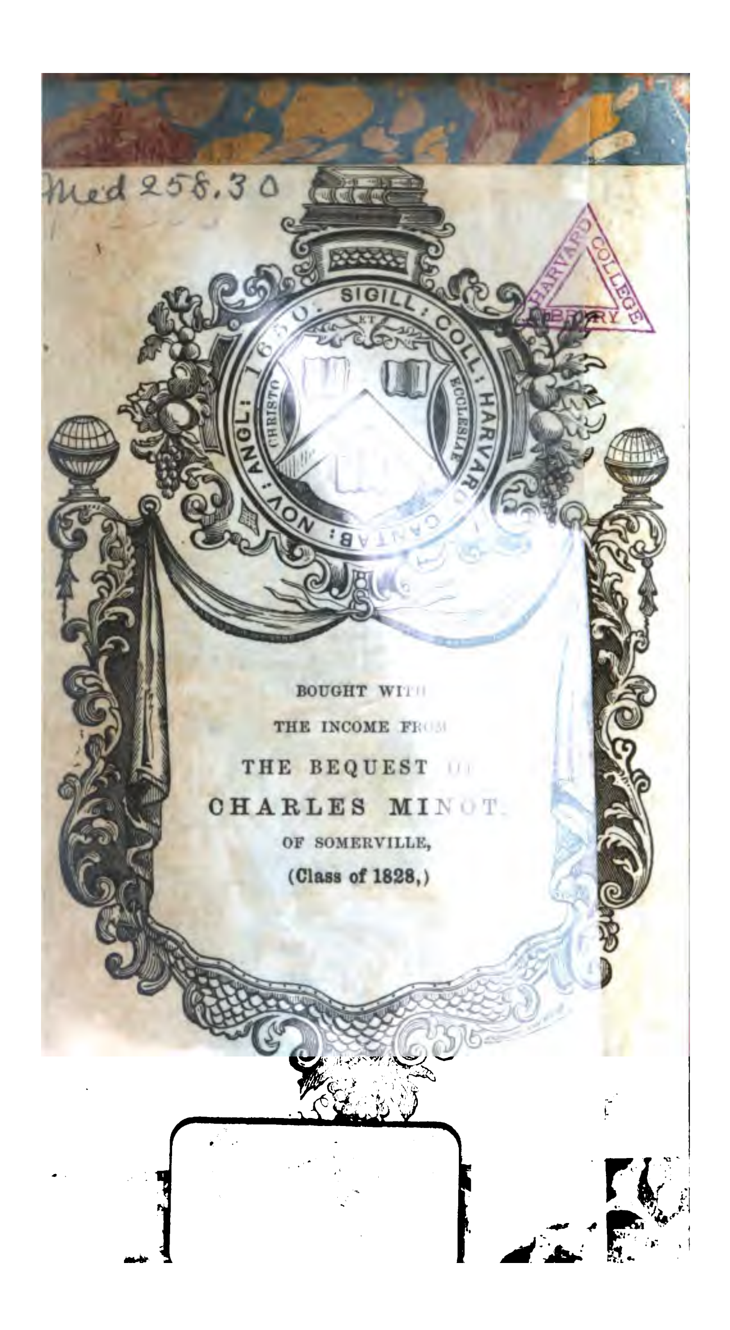
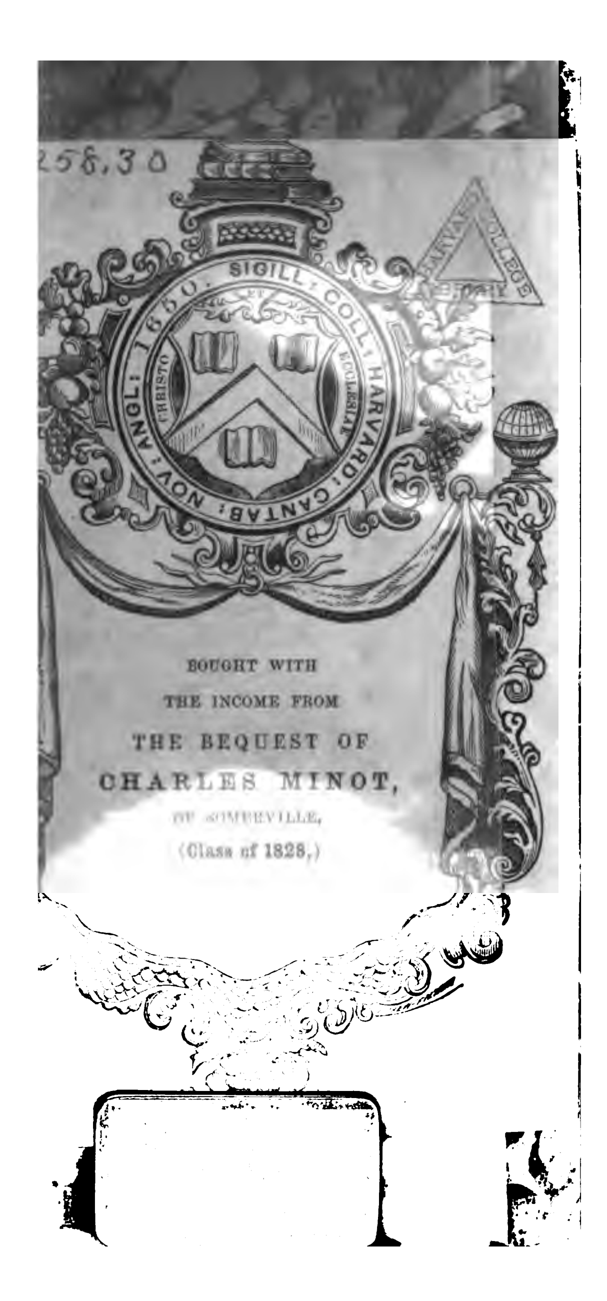





WIDENER LIBRARY
HX IGQW D


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE
HARVARD COLLEGE LIBRARY




258,38
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
HARVARD COLLEGE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
(Class of 1828.)



LE NATURALISME DES CONVULSIONS

Dans les Maladies de l'Epidémie Convulſionnaire.

PREMIERE PARTIE.

Par Phil. Hecquet



A SOLEURE,

Chez ANDREAS GYMNICUS, à la Vérité.

MDCCXXXIII.

LE
NATURALISME
DES
CONVULSIONS
DEMONTRÉ

Par la Physique, par l'Histoire naturelle & par les évenemens de cette Oeuvre:

Et démontrant l'impossibilité du Divin qu'on lui attribue dans une Lettre sur les secours meurtriers.

VOus ne pouvez, dites-vous, Monsieur, vous convaincre du *Naturalisme* des Convulsions dans les malades de l'épidemie convulsionnaire, parce que vous croïez qu'il y manque de suffisantes preuves au sujet de plusieurs phœnoménes, d'autant plus mémorables, qu'ils sont confirmés parmi ces filles. Ce sont, ajoutez-vous, des effets qu'on ne peut expliquer en Physique, & dont par conséquent le *naturel* ne peut être prouvé. Auriez-vous oublié, Monsieur, ou bien dissi-

muleriez-vous cet axiome reçu parmi tous les Philosophes ? *Ab ignoratione modi, non valet consequentia ad negationem existentis rei.* J'entens pourtant, Monsieur, quels sont ces effets que vous jugez au-dessus des forces de la nature, ou de toute explication physique, ausquels le traité du Naturalisme vous paroit satisfaire très-imparfaitement. Ne seroit-ce pas, Monsieur, parce qu'on ne convainc pas un homme qui a résolu de ne se laisser jamais convaincre ? Mais quoiqu'il en soit, il faut vous mettre, Monsieur, dans le point de vûe où étoit l'Auteur du Naturalisme dans le tems & les circonstances où il a travaillé ce petit Ouvrage : car quoiqu'il ne paroisse qu'aujourd'hui en Novembre 1733. il a été travaillé dès le mois de Mars de cette même année ; de maniere qu'il devoit paroître imprimé dans la semaine Sainte. Les étranges difficultés qu'il y a aujourdhui à percer pour faire imprimer quelque chose, ont été la cause pourquoi cet Ouvrage n'a paru que sept ou huit mois après qu'il a été achevé ; mais alors les Convulsions n'avoient point fait tont le progrès qu'on leur a permis de faire depuis ce tems-là. Ainsi ces effets que vous croïez inexplicables à la nature

ou

où à la Physique, & pour cela que vous mettez dans la classe des miracles, ou des choses divines & surnaturelles, étoient encore fort obscurs il y a sept ou huit mois, où l'on n'en parloit dans le monde que fort obscurément & comme en secret. Or ces effets étoient les *secours meurtriers* si étonnamment aujourd'hui célébrés dans le monde convulsionnaire ou convulsionniste. C'étoit alors des pratiques qui se débitoient seulement parmi les Freres ou les Initiés dans la confrairie Convulsionniste, au lieu qu'aujourd'hui on les publie à haute voix & comme sur les toits : & au moïen de ce qu'elles ont de singulier, l'on voudroit faire illusion au bon sens & à la raison ; mais ceux-là prennent le change, qui se laissent plus étonner par les aparences du merveilleux, que s'instruire du vrai dans les choses, ou de leurs véritables notions ; là-dessus cependant se fait hautement le défi à la nature, ou qu'elle ait à s'expliquer par la Physique ou par celle-ci à demeurer confuse.

L'Auteur du *Naturalisme* n'aïant donc commencé dès-lors qu'à pressentir les dangers ausquels la contagion de l'épidémie convulsionnaire, quoique moins

répandue, alloit exposer les esprits & la Religion, il se mit à travailler promptement ce traité pour précautionner les imaginations si fort ébranlées par le bruit que faisoit déja le sistême des Convulsions : il comprenoit pourtant très-parfaitement que quelque écrit théologique seroit le remede spécifique contre cette contagion. Ce ne fut donc qu'en attendant un tel Ouvrage que cet Auteur crut qu'il lui étoit permis d'avertir les esprits que ces Convulsions n'étoient que des effets naturels, parce que ce n'étoit autre chose qu'une maladie *épidémique*, mais propre ou particuliere aux personnes du sexe : instruit qu'il étoit d'ailleurs du fond de cette maladie, de ses causes, de ses différences & de ses singularités surprenantes, enfin de ses *idiosyncrasies*, * non-seulement par l'étude & la spéculation, mais encore par un long usage & par des observations réitérées ; il se contenta de bien déveloper les replis du *prothée* des affections hystériques, pour écarter les idées du *divin* ou du surnaturel, que l'on commençoit dès-lors à attribuer aux Convulsions. Il est vrai qu'il étoit déja mention de ces *secours meurtriers*, que vous trouvez imparfaitement expliqués dans le

* Mélanges ou complications propres à cette maladie.

le traité du Naturalisme ; mais qui auroit pu le croire, que de l'inhumanité de ces secours par où on les rend si glorieux, l'on en fût venu à en faire des miracles ? il s'en falloit bien d'ailleurs qu'ils fussent aussi publiquement connus & avoués ; ainsi on auroit aimé, en se les dissimulant & au public, donner seulement des notions propres pour faire entrer dans l'ordre de la nature de semblables prodiges. Mais aujourd'hui l'on est parvenu à n'en faire plus de mystére, au contraire l'on s'en pare, & on les honore du titre de surnaturel, jusqu'à sommer toute la Physique de pouvoir en donner une explication naturelle : c'est donc celle-là que vous éxigez, Monsieur, de l'Auteur du Naturalisme, sans quoi vous ne le quittez point, quelques raisons qu'il produise pour prouver l'épidémie convulsionnaire. Bien plus sous prétexte du surnaturel que vous trouvez invinciblement apartenir aux *secours meurtriers*, l'on publie de votre part que c'est l'indubitable preuve que l'œuvre des Convulsions est toute *divine* & miraculeuse. Vous croïez même avoir réduit à l'impossible l'Auteur du Naturalisme, parce que vous êtes persuadé qu'il ne pourra jamais vous produire

duire rien en physique ou dans la nature, qui soit comparable à l'étonnante opération des secours meurtriers, parce qu'ils se passent sur de tendres corps, sans cependant que l'on voie sourciller de jeunes filles, tandis qu'on les assomme de coups de buches; mais une personne aussi éclairée que vous l'ètes, Monsieur, dans l'étude de la nature; accoutumé à en creuser les profondeurs & à en percer la nuit, suivant l'expression d'un ancien Poëte philosophe, * qui apelloit la nature une nuit, versé encore dans la Philosophie d'Hipocrate, vous avez apris à tirer les lumieres de la vraie Philosophie du puits qui les renferme, suivant l'opinion de ces anciens tems. *Homines*, dit-il, *existimant id quidem quod ex orco, in lucem augetur; oriri.* * Une personne, dis-je, auroit dû (souffrez-moi ce terme, Monsieur) rendre plus de justice au Naturalisme des Convulsions: car les habiles sur cette matiere distinguent la science des choses naturelles de celles des causes de la nature. En effet sans cette distinction, je vous en fais juge, Monsieur, que deviendroit la science de l'histoire naturelle, à quoi se réduiroit-elle s'il falloit pour y être sçavant pouvoir donner

Orphée.

Hypocr. Lib. de de nat. homin. p. 173.

ner à chaque chose dans cette étude, sa cause immédiate ou précise ? que deviendroit encore la physique *expérimentale*, si l'on étoit obligé d'y répudier ou d'en bannir tout ce qu'on ne pourroit expliquer, quoiqu'on le voie effectivement arriver, & se former sous ses yeux ou par ses mains ? est-ce cependant une foi materielle, ou une crédulité grossierement vulgaire, que l'on voulut adopter ici ou aucunement autoriser ? ce seroit se livrer à de bas préjugés ou à des erreurs populaires, & suivre le courant d'opinions, qui souvent ont plus d'ancienneté qu d'années dans le monde, que de degrés ou de fond dans la vérité. L'Auteur du Naturalisme a donc cru seulement, Monsieur, qu'il ne falloit dans les mysteres de la nature, que rapeller l'équité des sages dans l'étude des choses naturelles, au *goût* & au *sentiment* qu'ils ont de la nature & de son pouvoir : car, comme l'a si bien expliqué la Dame * sçavante du siécle passé dans son excellent Traité du goût dans les sciences, il n'en est aucune où ce goût ne se trouve. C'étoit parmi les Romains le goût de l'antiquité, *quantum antiquitatis habet*, dit *Pline*, en parlant d'un excellent Auteur

* Madame Dacier.

seur

Quæ certè summa insipientia est. Mais enfin vous cherchez, Monsieur, dans le Naturalisme des Convulsions la cause ou la raison, qui fait que des filles souffrent sans douleur & sans être brisées, des coups monstrueusement multipliés & de buches aussi grosses que des massues. Ce que l'Auteur du Naturalisme aporte là-dessus de conjectures raisonnables, pourroit suffire à des esprits moins préoccupés du surnaturel; mais cela ne vous suffit pas, & ce ne sont, vous semble-t-il, que des doutes qu'il répand sur l'œuvre des Convulsions & sur cette manœuvre dans laquelle il donneroit à soupçonner quelque supercherie. Vous assurez aujourd'hui & hautement que des gens sages & vrais dans leurs raports certifient la vérité du fait, comme aussi le volume, la solidité & la pesanteur des buches, en même tems que le nombre & la multiplicité de leurs coups. Ce sera donc chez vous, Monsieur, un double prodige qu'une telle insensibilité d'une part, & d'autre part une aussi grande résistance dans les muscles, & dans les os, une si étonnante solidité. Sera-ce donc rien moins, demandez-vous, qu'un miracle dans l'œuvre des des Convulsions?

Mais

Mais nonobstant les cautions que vous nous donnez sur le merveilleux que vous défendez, vous ne sçauriez disconvenir qu'il y a des listes de traditions de faits certifiés dans les siécles passés, qui se trouvent aujourd'hui fausses; l'on veut pourtant bien ne se point inscrire en faux contre ce témoignage rendu par les Adeptes ou les Maîtres de cette grande œuvre. Cependant seroit-ce la premiere fois que des recits les mieux circonstanciés, contastés même par les témoignages de gens de nom, se trouvassent faux dans la suite des tems. L'éxemple en est sensible entre deux Auteurs: c'est touchant une prétendue prédiction de la *Brosse*, sçavant Médecin & Matématicien, sur la mort tragique de *Henri le Grand*. L'un de ces Auteurs certifie tenir cette prédiction de la bouche du Duc de Vendôme à qui la Brosse l'avoit confié. L'autre certifie que le Duc de Vendôme lui a dit en presence de Madame de Chévreuse que cela est faux. Une telle crédulité dans un Auteur païé pour faire l'Histoire, fait trembler pour la vérité d'évenemens incroïables: il a fallu plusieurs années pour découvrir la fausseté d'un recit dans un Historien célebre, qui nous ré-

V. Bayle Dict. critiq. note E. sur Henri IV.

Matth. hist.

Pierre Petit dissert. sur les cometes.

pondra qu'après que quelques années auront meuri les merveilleux faits des Convulsionnaires de Paris, on ne viendra pas à en découvrir les impostures ? en attendant & en le suposant, sera-ce quelque chose qui paroisse absolument surnaturel ? pour en décider il faut examiner si un tel phœnoméne seroit tellement hors de l'ordre ou de la sphére du Naturalisme des choses prises en général, qu'il n'ait plus & à plusieurs égards, bien plus de la nature que du divin respectable ou de la sainteté du miracle. C'est donc le sentiment de la nature qu'il faut ici étudier dans ses effets; c'est le goût ou les manieres qu'il faut reconnoître dans ceux qui partent de sa puissance, pour ne lui rien dérober de ce qui peut lui apartenir ; c'est sa capacité dans laquelle il faut entrer. Or de quelque biais que l'on prenne *l'apathie* de la Convulsionnaire que l'on assomme à coups de buche, l'on ne voit en cela dans le fond. 1°. Qu'une résistance dans les os. 2°. Une stupeur ou insensibilité surprenante dans les chairs & dans la peau. Mais quoi dans tout le monde résiste plus long-tems & plus inviolablement au pouvoir des tems qui consument toutes choses que les os, puis-

Insensibilité.

puisqu'on les retrouve entiers dans la terre après plusieurs siécles? leur solidité naturelle ou un naturalisme de résistance leur est donc acquis, & déja bien établi dans leur maniere d'être ou de subsister. Ceci se confirme par l'observation, d'où l'on tient la facilité que les os comme le reste des parties du corps humain, sont capables de s'endurcir, puisque tout le corps d'un enfant s'est trouvé pétrifié dans le sein de sa mere: * & cette observation est confirmée par cette autre. L'on a trouvé à Aix en Provence en 1583. le corps d'un homme pétrifié dans un Roc, avec ces circonstances que la moelle des os étoit aussi dure qu'un caillou, & le cerveau tellement pétrifié, que l'on pouvoit en faire des pierres à fusil. Mémoires de Lyon.

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter ici une petite histoire arrivée dans une Famille de gens d'honneur. Une fille sœur de plusieurs freres, déshonorant leur nom par ses débauches, fut condamnée par toute la Famille à avoir les bras & les jambes cassées à coups de bâ-

 ton

* C'est l'histoire écrite de la femme de Sens. Voïez aussi Schene obs.

son pour être renfermée dans le fonds d'un Hôpital où elle mit fin au scandale de cette Famille. Un des frères chargé de cette expédition fut la roüer de coups d'un gros bâton sur les jambes & sur les bras sans qu'aucun pût être cassé, & le voisinage étant venu au secours de cette malheureuse, l'ôta de dessous les coups de bâton. Mais quelque chose de plus convaincant, Monsieur, c'est l'histoire d'un enfant de quatre ans, dont le corps couché par terre, souffrit qu'une forte charette chargée passa par dessus lui, sans qu'il en ait souffert aucune fracture. Quelque chose d'aussi surprenant, c'est l'avanture d'une jeune fille de deux ou trois ans, laquelle étant tombée d'un troisiéme étage sur un pavé de pierre de taille, se trouva à terre en son séant, & qui se mit à rire à ceux qui vinrent pour la ramasser. Les Médecins & Chirurgiens l'examinérent par tout son corps; mais ils ne trouvérent rien ni de cassé, ni même de contus. Cela, Monsieur, prouve-t-il obscurément combien peu cet enfant avoit eu de douleur, & jusqu'à quel point les os avoient résisté ? car la hauteur du lieu d'où étoit tombé cet enfant, aïant dû augmenter infiniment l'impé-

Fabric. Hildan.

tuosité

tuoſité avec laquelle ce tendre corps fut comme rué ſur le pavé, n'eſt-ce pas un équivalent proportionné à la force des coups de buche ſur le corps de la Convulſionnaire ? car l'on connoit l'effet que cauſe l'impétuoſité qui pouſſe rapidement un corps mou contre un dur; il le perce contre toute aparence, & c'eſt ainſi qu'une chandelle tirée d'un fuſil perce une planche aſſez épaiſſe.

Browne des erreurs popul. t. 1. pag. 338.

Une autre chute d'une enfant encore de deux ans confirme parfaitement la précedente : car il tomba d'une lucarne ſur un pavé de pierre de la hauteur de deux piques, ſans s'être fait aucune fracture. Vous voïez donc, Monſieur, que les os peuvent être pris en certain ſens, malgré la violence qu'ils ont à ſouffrir, ſans qu'ils ſoient briſés, & c'eſt en cela qu'eſt ce fond de puiſſance naturelle, cette énorme vertu reconnue dans la nature, ſans qu'il ſoit beſoin de chercher du ſurnaturel qu'autant que cela n'eſt pas dans le courant ordinaire des choſes ; mais c'eſt un de ces prodiges dont la nature eſt très-capable dans ſes beſoins. Sans même ſortir de la matiere preſente, faudra-t-il faire des miracles divins de ce que l'on a vû dans des malades les os ſi fragiles

Fabr. Hildan.

& si aisés à casser, qu'ils se brisoient à la moindre occasion ? sur ce pied la miraculeuse femme ! que cette malheureuse qui se cassa en differentes fois & sans effort aucun les bras & les jambes, de quoi enfin elle mourut. Tout de même aura-t-il été miraculeux que des os se soient trouvés mous comme de la cire ou de la pâte ? de grands hommes en Médecine nous ont laissé ces phénoménes comme des maladies ; pourquoi se faire une autre idée que d'une maladie ou de quelque chose de naturel, sur la dureté ou la résistance extraordinaire des os ? ajoutez que la convulsionnaire la plus celebrée pour les coups de buches, a les os de la jambe arqués ou cambrés, suite aparamment du *Rachitis*, cette maladie des os qui rend les enfans noués, & en qui les os principalement à l'endroit qu'ils sont plus éminemment arqués, demeurent beaucoup plus durs & comme s'ils s'étoient fait des calus dans ces endroits.

Fabr. hild. obs. 68.

Hip. Epid. 2. Fernel. de abd. rer. caus. Holler. Ruellius anat.

Courbure pareille à celle du dos.

Mais après tout, Monsieur, pourquoi demander si scrupuleusement des raisons physiques sur la résistance des os ? est-il rien de moins conforme au jugement des sens, que les effets, naturels cependant, que la physique experimentale

mentale observe sur les corps les plus fragiles, en qui elle fait voir des résistances incroïables ? un œuf si aisé à casser, étant pressé par les bouts, résiste à de rudes coups, étant situé à plomb & avec l'adresse qu'elle enseigne là-dessus. Tout de même quoi de plus fragile qu'une bouteille très-mince ? cependant on peut avec une aussi fragile matiere enfoncer un clou dans du bois ; mais quelle plus étonnante résistance que celle de la larme si célebre en physique, laquelle résiste aux plus violens coups de marteau : est-ce un miracle ? ce sont donc de ces choses, Monsieur, aussi mal-aisées à concevoir & à croire que les effets de l'*aiman*, du *jay* & de l'*ambre jaune*, que l'on croit bien mieux qu'on ne les comprend encore, parce qu'ils convainquent les yeux invinciblement. Voïez Browne.

L'insensibilité de la peau est-elle moins de la capacité de la nature ? les histoires en ce genre font mention d'un *Athenagore Argien*, qui ne sentoit aucune douleur lorsqu'il étoit piqué par des serpens ; comme encore de ces deux Lacédémoniens, dont l'un se laissa ronger les entrailles par un renard qu'il avoit caché sous sa robe, plûtôt que de Sext. Empir. Pyrrhon l. 1. c. 14.

trahir

trahir son larcin par ses cris ; & d'un autre qui souffrit avec la même fermeté qu'un charbon d'un Autel lui brûlât la main. A ceci vient encore l'état de ces femmes hystériques, dont la peau se met dans une stupeur si incompréhensible, que l'on peut les piquer, les pincer, leur emporter même la peau pincée dans leurs accès, sans qu'elles le sentent. Ce sont des exemples d'insensibilité bien naturelle, celles-ci le sont-elles moins ? L'on sçait que les *hirondelles* vont se blotir sous la glace pendant tout l'hiver sans y périr, ni sans rien sentir, jusqu'au Printems. Et l'on raconte encore d'un certain peuple de *Russie*, qui meurt tous les ans pendant l'Hiver ; sans ne revivre qu'au Printems. Sera-t-il besoin dans ces étonnantes histoires de mêler du surnaturel, tandis que la nature qui toute seule assoupit ces créatures, les réveille par elle seule ou par sa vertu propre ?

Brown. ibid. p. 333.

V. Delr. disquis. Magic. l. 2.

Vos Convulsionnistes, Monsieur, trouveroient-ils plus suportable ou moins odieux pour des filles Convulsionnaires de donner au diable le merveilleux de leurs opérations ? le Naturalisme tout oposé qu'il est au sublime prétendu de cette œuvre, pense bien moins désespé-

remment

remment pour ces créatures qui sont des Chrétiennes. Saint Paul auroit pû les livrer à satan, comme il fit l'incestueux de Corinthe, *in interitum carnis:* car c'est du diable de la concupiscence dont il est ici singulierement question. Quoi donc prouve plus évidemment le *Naturalisme* des opérations de vos Convulsionnaires, que ce domaine de la Loi de la chair qui veut l'emporter sur celle de l'esprit ? c'est l'œuvre, me direz-vous, Monsieur, de la nature corompuë ? aussi est-ce le Naturalisme que l'on découvre dans l'œuvre des Convulsions.

Mais cet endormissement de la peau sous les coups de buche, rapelle ce vous semble, le souvenir de ces onctions criminelles dont se frotent les prétenduës sorcieres ; ces femmes à maléfices, ces donneuses de bonne avanture, pour faire leurs prestiges & ces onctions, on prétend qu'elles sont de l'invention du démon, qui les inspire en conséquence par des rêves & des songes, dont après cela elles se servent pour tromper le peuple. L'étrange ressource, Monsieur, pour autoriser le surnaturel que vous attribuez aux opérations de vos Convulsionnaires, que de vous aider des men-

songes ou illusions, des secours dont on fait honneur au diable ! Mais sont-ils tirés ces secours d'autres moïens que des choses aussi naturelles que le sont les plantes ? car ces onctions se font de jus d'herbes énormément * narcotiques, jusqu'à faire des fols & des furieurs, comme le *solanum*, la *jusquiame*, la *mandragore*, la *ciguë*. D'ailleurs d'où viennent à ces plantes leur vertu de guérir ? est-ce de la volonté de Dieu ou de celle du démon, comme ce guérisseur ou ce charlatan n'y mettroit tout au plus du sien que la fraude, tandis que toute la vertu bienfaisante vient de la volonté & de l'institution unique de l'Auteur de la nature. *Etenim neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus Domine sermo qui sanat omnia.* Sap. c. 16. v. 12. Est-ce donc la peine, Monsieur, de donner vos filles au diable, comme se l'imaginent quelques-uns des vôtres ? tandis que les secours dont on lui fait honneur bien gratuitement, ne sont que des causes & des moïens

* Endormissantes, ce mot vient de Narché, qui signifie *Torpille*, petit poisson qui engourdit ce qui le touche.

moïens naturels ? Aussi ceux qui conviennent des secours que le diable emploieroit par l'usage de ces onctions, ceux-là même reconnoissent qu'il ne feroit autre chose qu'emploïer des remedes ordinaires, & par conséquent des choses purement naturelles ; ainsi s'en explique le sçavant Médecin qui traite de la puissance du démon sur le corps humain. *Diabolo*, dit-il, *solemne est, ut opera, quæ fiunt viribus naturæ, sibi assignet.* * Et voilà, Monsieur, le Naturalisme retrouvé dans votre surnaturel, que vous ambitionnez jusqu'à vouloir bien le tenir du démon ; car que font sur le sang ces plantes d'une vertu si turbulente ? elles portent dans les esprits & par ceux-ci dans les imaginations, des troubles que l'on attribue au démon ; au lieu qu'ils ne sont que des effets purement naturels sur l'humeur mélancholique des personnes à *extases*. Par là donc se montre la justesse de l'avis du sçavant *Fernel* ; c'est de ne pas crier à la magie ou aux enchantemens, quand dans les maladies, il L. 2. de abd. rer. causis c. 60.

* *Hoffman de diaboli potentia in corpus humanum*, p. 393. 399.

il paroit des symptômes étonnans, d'autant que les raisons ou les causes en sont si peu au-dessus des forces de la nature, que les remedes s'en prennent dans son fond. Vous voïez donc, Monsieur, que le surnaturel diabolique, s'il y en avoit dans les Convulsions, seroit un véritable Naturalisme. Aussi le sçavant Médecin qui a suivi par lui-même ou dans sa pratique, les maladies prétenduës démoniaques (*scribimus experti*, dit-il,) prouve-t-il bien ce Naturalisme, lui qui a trouvé qu'elles se guerissent par les remedes ordinaires; c'est pourquoi il donne pour dernier avertissement en finissant sa dissertation, qu'il faut bien se garder de croire que le diable soit aujourd'hui autant & aussi souvent mêlé dans les affaires du genre humain & dans les maladies, parce que son pouvoir est infiniment diminué depuis la venuë de Jesus-Christ. *Coronidis loco monendum est, dæmones hodie non tanto imperio uti in rerum naturalium ordinem, ipsumque genus humanum, quanto olim polluerunt.* C'est une foible ressource pour sauver l'honneur d'un ancien préjugé. Les peuples attribuoient autrefois au malin esprit plusieurs sortes de maladies, dont on igno-

Hoffman.

P. 414.

ignoroit les causes. Hoffman sçavoit par son expérience que ces maladies étoient toutes naturelles, puisqu'elles trouvoient leurs remedes dans le fond de la nature. Il falloit donc bien imaginer quelque raison pourquoi le démon n'avoit plus tant de pouvoir que dans les tems passés; & cette raison, c'est, dit ce Médecin, que depuis la venuë du Messie le diable est lié, & qu'ainsi ses opérations sur le genre humain sont infiniment plus rares, qu'autrefois. *Ita merito fieri oportuit: missus enim est Christus ut satanæ opera destrueret, hinc vinctus jam & magis ligatus est cacodæmon ejusque operationes in humanum genus multo sunt hodie quam olim adstrictiores.* C'est la même pensée que celle qu'ont euë plusieurs Anciens sur la cessation des Oracles. Ils disoient que la Naissance du Sauveur ou la prédication de l'Evangile avoit rendu les démons muets. Mais c'étoit que les peuples plus éclairés revenoient de leur ancienne crédulité, comme les Romains qui recevoient auparavant toute sortes de contes de vieilles pour des histoires véritables, en étoient déja beaucoup revenus, selon le témoignage de *Minutius Felix*, depuis que les esprits é-

toient devenus plus cultivés & plus polis. On racontoit moins de merveilles des démons, parce qu'il y avoit moins de gens disposés à les croire. Insisterez-vous encore sur l'obscurité des causes de ce naturel; mais a-t-on trouvé celle pourquoi *l'alcana* qui est verd teint les ongles en rouge. A-t-on jamais sçu la raison pourquoi *Démophon*, Maître d'Hôtel d'Alexandre, trembloit au soleil & suoit à l'ombre? Ce phœnoméne inoui & si bizare, n'en n'a point été jugé moins naturel parmi les sçavans, plus accoutumés à sentir le pouvoir de la nature & de l'étudier, qu'à vouloir en pénétrer les moïens ou les mysteres; c'est qu'ils sont persuadés qu'en fait d'histoire naturelle, fut-ce celui d'une jument devenuë pleine sans la compagnie d'un cheval & seulement par l'action de l'air, seroit pourtant croïable s'il étoit bien réel; quand bien même il seroit inconnu dans ses causes: Saint Augustin la connoissoit cette maxime d'après Pline, & bien d'autres Historiens qui sont comme les dépositaires nés des faits naturels.

V. Erreur popul. de Brown. sext. Empir. loc. cit.

A toutes ces raisons, Monsieur, il en reste une à ajouter, & qui peut-être

n'a point la moindre part à la facilité qu'a une Convulsionnaire à souffrir des coups de buche sans en être blessée ; l'on a vû en Angleterre l'exemple d'un mangeur de feu, lequel se disculpa de l'accusation de magie intentée contre lui, parce qu'il raconta naturellement comment il étoit parvenu à cette facilité. C'avoit été par la manœuvre & le conseil d'une vieille femme qui l'avoit instruit long-tems, en l'accoutumant à avaler des bales de plomb, & semblables choses. L'on sçait encore qu'une Æthiopienne s'étoit accoutumée à manier des charbons de feu, parce qu'elle avoit familiarisé ses mains à l'endurcissement, jusqu'à les rendre insensibles à force de se serrer par de fréquentes compressions, les fibres de la peau. Après cela l'on voudroit bien, Monsieur, n'avoir à faire aucune mention de tels artifices dans la conduite de vos Convulsionnaires ; mais peut-on s'assûrer que l'imposture ou le sçavoir-faire n'entre pour rien dans leurs opérations prétenduës surnaturelles. L'histoire de celle qui se barbouilloit la peau de sang de veau, pour contrefaire une sueur de sang. Celle d'une autre qui étoit, dit-on, une belle fille, d'un minois fort

Medicī. na sep-temt.

Pechlin. obs.

gracieux, qui se faisoit un visage hideux, un nez prodigieux, un menton recourbé, &c. par le moïen d'un masque. De là donc viennent d'étranges préjugés contre ces créatures, en qui se prouve si bien la suprématie de malice qui est dans la femme, quand elle se laisse aller au penchant naturel à son sexe vers la séduction : car il n'est point, dit l'Ecriture, de malice comparable à celle d'une femme, qui veut être maligne. *Non est malitia super malitiam mulieris.*

Vous paroissez, Monsieur, aussi peu convaincu du *Naturalisme* que l'on fait apercevoir dans l'étrange manœuvre, où l'on voit debout sur le ventre d'une jeune fille, qui n'a souvent dans cette posture qu'une jupe ou jupon très-mince ; un peloton d'hommes qui lui foulent toutes ces parties sous leurs pieds, en même tems que d'autres hommes encore (car ces filles ne veulent que des hommes) se tiennent dressés sur les bras & les jambes de cette jeune créature. Voilà un prodige (on diroit de scandale pour des Chrétiennes,) mais chez vous de force *tonique* ou d'une fermeté nervale, que tous les fauteurs, les disciples, les freres & les admira-

teurs de la grande œuvre des Convulsions publient, ravis & édifiés de cette résolution dans des filles ; tandis qu'il paroit un monstre pour la pudeur, pour la bienséance & la modestie du sexe, parmi des Chrétiens. Mais tout paroît suportable, innocent même dans ces sortes d'opérations à Messieurs vos Théologiens, pourvû que vous vous persuadiez tous que cela est au-dessus des forces de la nature, à moins qu'on ne vous les produise. Vous demandez donc par quel moïen naturel un corps humain, & plus encore la peau d'une fille, si aisée à se blesser, peut être capable d'une telle charge, sans succomber au trépignement des pieds & sous le poids de tant de corps d'hommes ? mais les sages dans l'étude de la nature ne cherchent pas ces raisons dans les noms de ces effets ; mais dans leur analogie ou dans leurs raports, accoutumés à les sentir dans son ordre, dans ses manieres & dans le goût de son pouvoir, ou de ce qui en résulte. C'est à la lumiere d'un tel flambeau que ces véritables Physiciens se laissent conduire à la connoissance de la vraie nature, sans s'éfraïer l'imagination par des aparences grossieres, qui sans les instruire, la ré-

volteroient contre l'esprit. Ce sont les exemples dont ils s'aident dans ce genre d'étude, & par ces exemples ils parviennent à convaincre les sens en les conciliant avec la raison.

L'homme que l'on a vû à Constantinople en 1682. est un modéle qui répond parfaitement à l'attitude ou à la contenance de cette jeune fille, & à la sorte de parties qui sont foulées & si étonnamment pressées en elle. Car cet homme étant couché de son long & sur son dos, soutenoit une pierre si pesante, que douze hommes pouvoient à peine la lui rouler sur le ventre. Mais vous voulez encore voir des hommes sur les bras & sur les jambes, sans blesser le corps qui les porte sur ces parties; car cela fait chez vous, Monsieur, une grande partie du miracle que vos Convulsionnistes se forgent là-dessus. Mais *Cardan* a vû un spectacle de danse donné par des hommes en ces postures. C'en étoit un qui portoit deux autres hommes entre ses bras, deux sur ses épaules & un sur son col; & ainsi acoutré, ce danseur exécutoit alaigrement sa danse. Est-ce là, Monsieur, un foible exemple de force tonique dans les parties nerveuses & musculeuses du corps

Desram. Théol. Physiq. p. 412.

Ibid.

Humain ? Mais on lit encore d'un autre, qu'il tenoit en sa main une colomne de marbre, longue de trois pieds, d'un pied de diametre ; qu'il jettoit en l'air cette colomne & ensuite la recevoit dans ses mains en la balottant comme il auroit fait une boule ordinaire. Un autre montoit des dégrés portant un âne chargé de bois, & qui jetta l'âne avec sa charge dans le feu. Quels cris de joie ou d'aplaudissement sur de telles merveilles de force auroit-ce été parmi la gent Convulsionniste & Convulsionnaire, si l'on avoit vû vos filles miraculeuses operer de semblables prodiges ? Mais, direz-vous, la comparaison cloche, ce sont des filles dont il est question, & vous allez chercher des exemples de force extraordinaire qui prouvent la vertu tonique ou la fermeté prodigieuse du genre nerveux dans des hommes. Voudriez-vous encore nous aporter l'action de *Milon de Crotone*, lequel parcourut toute la longueur d'une stade portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, qu'il assomma d'un coup de poing & qu'il mangea tout entier dans la journée. *Galien* & *Mercurial* vous aideront encore à exalter la force de ce prodigieux athléte : car

Ibid.

Ibid.

Solin. c. 2.

car il étoit, nous disent-ils, d'une telle fermeté sur ses jambes, qu'étant debout sur une planche frotée d'huile, quatre hommes ne pouvoient l'en déplacer.

Brown. des erreurs popul. p.

Au surplus, Monsieur, voici une femme, elle est même de païs de connoissance : car elle étoit des Païs-bas. Cette femme donc levoit de terre une barique de biere de Hambourg ; des prodiges de force & de vertu tonique prodigieuse se trouvent donc naturellement dans les femmes mêmes ; car peut-être ne voudra-t-on pas chez vous faire de cette femme une sainte ou une miraculeuse. Au reste, Monsieur, pourquoi la nature auroit-elle refusé à vos filles un fond de force : car il va dans un moment paroître absolument & pleinement attaché à leur sexe ? Seroit-ce parce que les personnes qui en sont, passent ordinairement pour être délicates & plus foibles que les hommes ? Mais le préjugé sur la foiblesse du corps humain est bien trompeur ; & en effet l'on a vû des malades plus foibles que des filles, parce qu'ils étoient réduits, ce semble, au dernier point de foiblesse ; ces malades cependant venant à tomber en phrénésie, ne peuvent être arrê-

Def-kram. Theo. log. phisiq.

tés

tés tant ils ont de facilité à briser leurs liens, pour s'échaper & courrir sur les toits des maisons. V. Sandre sur la mag. let. 1.

Me voici, Monsieur, avec le paradoxe que je viens de vous annoncer sur l'ample fond de force que je crois naturel au corps des femmes; il me réussira fort mal auprès de ceux que maîtrisent les préjugés de l'enfance & de l'éducation; mais je sçai combien vous êtes capable de les suspendre pour écouter la raison quand elle se presente à votre esprit. Or ce n'est que la raison que je vous propose fondée sur la structure des parties, & tirée de l'institution du Créateur. Je ne mets donc rien ici du mien, ni de mon invention; mes preuves sont réelles, effectives, subsistantes dans la nature, chez qui je les prends. Le corps d'une femme est le dépositaire ou le réservoir de tous les germes du genre humain: de lui donc sortent tous les hommes qui peuplent le monde; chacun de ces hommes a sa force, qui est ce qui lui a conservée, que ce réservoir d'où sont sortis les germes? mais que sont-ce ces germes, que des organes oscillatoires, (*oscilla*) c'est-à-dire, des millions de fibres motrices qui doivent faire la for-

ce

ce organique de tous les corps d'hommes ? Or un corps qui fait éclore tant de vertus motrices ou tant de forces mouvantes, sera-t-il destitué d'une force supérieure à celle de ces *embryons* * d'organes, ou de puissances motrices en germe ? N'aura-t-il pas été prémuni ce corps dépositaire de tous les autres, de la vertu qu'il leur a conservée ou transmise ? car une chose ne donne point ce qu'elle n'a pas, & les loix du mouvement naturel ne permettent pas qu'un corps se meuve qu'autant qu'il a été mû par un autre corps. Or c'est un spiritueux *élastique* qui fait le mouvement inné dans les fibres des germes ; sera-ce d'un autre principe que de l'esprit animal, dont les fibres nerveuses du corps d'une femme sont singulierement imbuës ? Or cet esprit est autant different dans le corps d'une femme, de celui qui est dans le corps d'un homme, que les fibres en celui-ci sont moins délicates, moins sensibles, moins promptes à s'ébranler ; au lieu que les fibres nerveuses

* Le germe, le bouton, qui commence à germer, à pulluler dans le sein d'une femme & même des autres animaux.

nerveuses dans le corps d'une femme, s'excitent au moindre objet, d'une odeur, par exemple, laquelle renversera dans une personne du sexe toute l'œconomie animale, par les spasmes furieux que leur causent les troubles, ou les ataxies que conçoivent si aisément les fibres nerveuses dans les entrailles des femmes.

C'est donc un spiritueux très-fin, très-délié, vapeureux & tant rarefié, qu'il s'est fait donner le nom de *lucide*, parce qu'en effet comme une lumiere ou une lueur lumineuse, il remplit, anime & agite tout le genre nerveux. Après cela, Monsieur, peut-on se dissimuler en bonne Physique la raison pourquoi les personnes du sexe sont si susceptibles de vapeurs, que cause en elles ce spiritueux *lucide* qui les pénetre. Mais ne sera-ce pas de là aussi, Monsieur, que viendra la force que contractent les fibres nerveuses, quand le trouble de ces esprits *explosifs*, ira jusqu'à donner des Convulsions ? au surplus parce que les fibres nerveuses sont infiniment multipliées, variées infiniment dans leurs positions, differemment tournées dans leurs directions, faudra-t-il prendre ailleurs que dans cette

te multiplicité de fibres, de situations & de directions, tant de Convulsions bizares? Et si ces fibres si nombreuses & tant variées sont comme ces *leviers*, qui sont d'autant plus puissans qu'ils sont plus courts, sera-t-il étonnant que des parties contractent des forces surprenantes? car c'est ce qu'on observe dans le muscle *crotaphite*, qui ne se trouve un des plus puissans de ceux de tout le corps, que parce que ses fibres sont toutes à la fois très-courtes & très-nombreuses.

Muscles des temples.

Mais cette disposition, Monsieur, n'est-ce point celle du corps ou du genre nerveux tel qu'il est naturellement dans les femmes? & en même tems n'est-ce pas un ample fond de force naturellement concentré dans leurs corps? c'est même précisément l'état de la partie qui est singulierement propre au sexe, comme étant la dépositaire, le réservoir & comme le lieu natal des germes d'où sort le genre humain. Cette partie donc trop connue pour qu'on la nomme, ne comporte dans ses dimensions naturelles & hors le tems de grossesse, qu'une étenduë de deux ou trois pouces, tant en long qu'en large, sur un tout au plus d'épaisseur sans plus de capa-

capacité, que celle de pouvoir contenir un très-petit volume ; cependant une si petite partie se dilate & s'étend jusqu'au point de pouvoir en contenir un de quelques livres, quand il n'y a qu'un enfant ; de combien donc de livres sera la charge de cette partie, si la femme porte tout à la fois jusqu'à trois enfans. Car ce fut la coutume d'une Dame d'accoucher ordinairement de deux enfans & une fois de trois. * Ce sera donc à dire que la partie, laquelle dans une femme la fait devenir mere, peut acquerir une force aussi differente de celle qu'elle avoit avant la grossesse, que l'est le poids de quelques grains, que pésent les germes animaux, avec deux & peut-être six, huit ou dix livres de pesant. Car trois enfans peuvent-ils peser moins ? Cette preuve de force étonnante, Monsieur, & d'une extension si prodigieuse vous paroit-elle équivoque, suposée ou imaginée dans le corps d'une femme ? Mais une pareille dilatation, toujours pleine de force & de résistan- Rousset de partu cæsareo c. 7.

* Une fort petite femme Bijoutiere, qui vit encore dans la ruë saint Honoré près de la ruë de Grenelle, a eu dix-huit enfans en six couches consécutives.

ce va encore plus loin : car les muscles du bas ventre, le péritoine, &c. (peut-être même les os du voisinage) prétent à proportion pour contenir ce volume si pesant, & cette expansion est-elle autre que celle des parties nerveuses. C'est donc, Monsieur, une ample preuve de l'ample fond de forces, qui est attaché à la nature du genre nerveux des femmes pour servir au besoin de leurs fonctions.

Mais cette méchanique à tout son fondement dans la structure des parties : car cette structure consiste intimement dans un amas de sachets vesiculaires, pressés & entassés les uns sur les autres, lesquels, comme il arrive dans la *nutrition*, venant à se dilater, grossissent les parties pour en faire l'embonpoint. Mais plus ces sachets vesiculaires sont plus petits ou plus serrés, quand ils sont aussi nombreux que ceux qui composent le tissu ou la substance des parties qui se gonflent ou s'étendent pendant la grossesse, plus ils en font croître le volume sans pourtant leur rien faire perdre de leur force, de leur puissance tonique ; car ces vésicules ne se dilatant que par l'action des fibres musculeuses qui les dévelopent ou les déploient ; ce

Keill Amdam.

se font autant de leviers, pour ainsi dire, qui se dressent & qui en maniere de pilotis, soutiennent le *ton* & la fermeté de toutes ces parties ; de telles preuves de force innée dans les corps des femmes, ne peuvent passer pour douteuses. Ainsi donc, Monsieur, il ne faudra pas recourir au miracle pour comprendre les fortes résistances que l'on vante si hautement dans votre parti, pour élever à la merveille des miracles, des opérations qui ont un fondement naturel dans le fond de forces nervales qui paroissent dans vos Convulsionnaires. Car enfin ce sont des filles, personnes par conséquent de ce sexe qui a en propre une provision de forces qui se déploient dans les occasions ; & ces filles les attirent ces occasions, en se laissant trepigner sur le ventre à force de pieds d'hommes.

En faut-il d'avantage pour agacer ces parties, où est concentré l'ample spiritueux, qui doit les gonfler, les étendre & leur faire prendre cette éminence de bas ventre qui distingue les femmes grosses. Mais elle dégénere cette éminence, dans des filles qui sont ou qui se mettent en vapeur, en ces étouffemens, ces suffocations, ces sentimens

de boules qui s'élevent du ventre vers la gorge. Sur ces effets ou ces prodigieux efforts, Monsieur, jugez des inconveniens honteux ausquels s'exposent, à tout le moins celles de vos Convulsionnaires que l'on voit se froter d'une maniere indécente & redoublée, le bas ventre dans leurs accès de Convulsions? Cela, direz-vous, represente des idées que l'on ne sçauroit trop cacher ou éviter. Mais le danger consiste-t-il à avertir les spectateurs, & à aprendre à des imaginations chrétiennes à se prémunir contre les dangers de la concupiscence? car c'en est comme le foïer que ces créatures remuent.

Cependant ce fond de forces n'est pas tellement renfermé dans les parties du bas ventre, qu'il ne paroisse s'être porté dans le reste du corps ; car outre l'observation bien naturelle qu'ont fait ceux qui emploient les bêtes de charge, ils trouvent autant de force & de courage dans une cavale, par exemple, que dans un cheval ; & à cela revient cette autre qui est ordinaire à la campagne, que les filles & les femmes, outre qu'elles y sont rarement sujettes aux passions histériques, travaillent comme les hommes aux travaux qui y sont rudes &

con-

continuels. D'ailleurs si l'on a vû un homme charger tout seul une pipe de vin, ne s'est-il pas vû, on l'a déja dit, une femme qui levoit de terre une barique de bierre ? une autre étoit d'une telle force dans les mains, que prenant de la main gauche, sans y emploïer la droite, les deux poignets d'un fort homme, les serroit au point qu'il ne pouvoit se dépêtrer, ni s'arracher de cette main. Un autre prodige de force dans une femme au-dessus même de celle de *Milon de Crotone*, c'est que quatre hommes ne pouvoient déplacer cet Athlete de dessus une planche huilée, sur laquelle il se tenoit presque invinciblement ferme contre les efforts de ces quatre hommes ; & on lit d'une femme en Convulsion, laquelle étoit tellement collée & affermie sur l'endroit de la terre sur lequel elle tomboit, que huit hommes pouvoient à peine la relever. Tout cela, Monsieur, vous paroit éxageré : serez-vous donc étonné si l'on craint aussi que bien des opérations de vos miraculeuses ne soient autant enflées que le sont leurs ventres & leurs gorges.

Tresor d'histoires admirables de Simon Goulart. t. 1. p. 447.

Ibid. p. 798.

L'endroit seroit ici naturel de concilier ce que l'on vient de dire, du fond

de forces qui est dans les femmes, avec la supériorité de celles que l'on reconnoit dans les hommes au-dessus des personnes du sexe. Mais ne seroit-ce pas une question à faire, sçavoir s'il n'y auroit pas en ceci plus d'opinion que de vérité ? & si ce ne seroit point par l'habitude que les hommes se sont faite, plus peut-être par intérêt & par politique, que par justice & par raison ? en effet l'on ne remarque aucune difference entre la structure des bras & des jambes des femmes, & celle des bras & des jambes dans les hommes. La charpente des os qui composent le *bassin de l'hipogastre* dans les femmes, differe en quelque chose de celle qui forme un pareil bassin dans les hommes, parce que la nature pourvoïant à ce qu'un enfant ou plusieurs même, & quelquefois assez gros, puissent y tenir ; elle a donné plus de capacité à l'hipogastre dans les femmes que dans les hommes. Remarque-t-on quelque difference semblable entre la structure, les positions, les attaches & les directions des os, ou de leurs *articulations*, ou bien dans la force & les situations des muscles, differentes dans les hommes de ce qu'elles sont dans les femmes ? Aussi voit-on

Le bas ventre.

des

femmes qui béchent la terre, qui conduisent des charettes, qui font les travaux de la campagne ; quelques-unes aussi-bien que les hommes dansent sur la corde, quelques-unes se sont fait soldat ; & les Amazones formoient, dit-on, des Compagnies de cavalerie. Ainsi, Monsieur, peut-être n'est-il pas moins de force fonciere dans les corps des femmes, qu'en ceux des hommes. Mais quoique l'on puisse en croire, du moins est-il incontestable que dans un corps de femme il se trouve un organe infiniment nerveux, lequel, quoique d'un volume fort petit, peut s'étendre & se dilater sans s'affoiblir de *ton*, jusqu'à pouvoir soutenir une charge de huit ou dix livres. Il n'est certainement aucune partie dans le corps d'un homme qui soit susceptible d'une telle puissance & d'une résistance si prodigieuse, sans se soustraire à l'ordre naturel. Est-ce rien moins qu'une démonstration d'un furieux fond de force propre aux personnes du sexe ?

Mais une autre preuve de l'erreur où l'on est sur ce qu'on apelle foiblesse, c'est de voir dans le corps de quelques enfans, encore très-jeunes & par conséquent estimé très-foible, un fond de

force qui paroit plus grand qu'on ne le pense dans le corps humain. C'est que ce qui est délicat n'est pas foible, quand l'harmonie & toutes les proportions gardées unissent les parties entr'elles. C'est ce qui s'observe dans les bâtimens qui paroissent délicats, mais qui sont aussi durables que de plus grosses masses. C'est donc la raison du fond de force qui est en de certains enfans, en qui une singuliere justesse de position dans leurs organes, fait la force de leur constitution. Ce fond paroit même d'autant plus essentiel, ce semble, au naturel du corps humain, qu'il est évident par l'exemple de ces enfans, qu'il nait avec l'homme ou en même tems que lui. Tel fut ce jeune enfant prodigieux en force, qui avoit ce fond à l'âge de cinq ans, & cet enfant a été vû de nos jours, puisque toutes les Gazettes, les Mercures & Journaux l'ont célebré en 1731. * à cet âge il pouvoit porter deux cens

* Le fils d'un Meunier de Franche Comté que sa mere avoit porté, dit-on, plusieurs années, paroissoit à l'âge de neuf ans en avoir soixante, & ses cheveux étoient déja tous blancs; il étoit si fort que d'une seule main prenant par derriere une charette tirée par

soixante livres, lever d'une main un poids de cent livres & d'un doigt un poids de cinquante livres. Un telle provision de forces avancées ou précoces, répond de la prévoïance où s'est mise la nature pour ne rien laisser manquer au corps humain des forces qui lui seroient nécessaires en certaines occasions. Mais dès-lors qu'un tel fond est bien réel dès le premier tissu que les parties prennent dans le corps, faudra-t-il prendre ailleurs que dans ce naturel les causes de tous les mouvemens, & les raisons de toutes les tensions telles qu'elles soient, ou des dispositions *toniques* qui se font ou peuvent se faire dans les nerfs ou les fibres des muscles, puisqu'elles sont les dépositaires nées de ce prodigieux fond de forces que le Créateur y a attaché. Or ce fond de forces se montre dans l'énorme tension qui se fait dans les muscles, soit dans les allongemens, soit dans les contractions ou les racourcissemens de leurs fibres. Mais quoiqu'il en soit, seront-ce d'autres effets que ceux de

Dispositions qui résultent de la tention des parties.

trois chevaux, il les arrêtoit : on tient ce fait d'un P. de l'Oratioire, qui l'avoit vû plusieur fois, étant ne lui-même dans cette Province.

Vertu contractive. de la vertu systaltique, laquelle sort ou coule comme de sa source de ce fond originaire & naturel de systole ? C'est même un mécanisme connu & avoué dans la formation du corps humain ; puisque sa croissance consistant toute dans l'allongement des fibres qui doivent composer les organes dans les adultes ; ces fibres qui naissent contractiles ont autant de ressorts qu'elles ont de filets, & qui se forment & s'augmentent à proportion de la longueur qu'elles ont prises sous ces vibrations, les battemens & les oscillations de la vertu sistaltique. Car n'est-ce pas ainsi qu'un ressort battu au marteau, acquêre d'autant plus d'élasticité qu'il prend plus de longueur, multipliant, ce semble, cette vertu à mesure qu'il s'allonge sous les battemens ? sur cet exemple donc, quelle prodigieuse notion de force que celle de la vertu systaltique ou de l'élasticité des fibres nerveuses du corps humain.

Ce seroit donc déja un titre de force étrange & d'une prodigieuse elasticité que cette étonnante *ductilité* des fibres nerveuses ; car autant que l'or surpasse les autres métaux par son immense *ductilité* ; les fibres nerveuses surpassent

in-

infiniment celle des autres corps. Mais d'ailleurs le fluide qui remplit ces fibres, tout exigu qu'il eſt dans ſon origine ou dans ſon germe, eſt capable d'une ductilité auſſi étonnante, puiſqu'il ſuit de point en point les allongemens qu'elles prennent. Car elles en rempliſſent exactement les filets juſques dans toutes leurs différentes inflexions, leurs courbures & toutes leurs conformations. Ainſi il n'eſt pas un point dans le corps humain qui n'ait ſon élaſticité à double titre : c'eſt-à-dire, à raiſon du fluide qui eſt contenu dans le ſolide, & du ſolide qui le contient. Pourquoi donc, Monſieur, ſe défier tant des forces de la nature, dont les organes formés de ſa façon concentrent un fond de puiſſances élaſtiques, & de forces de reſſort inimaginables & par leur qualité & par leur nombre ; mais autant réel que le ſont les fluides, qui compoſent le corps humain ; la preſence de ce fond eſt même ſenſible dans les occaſions ; car il fait trouver à un homme preſſé par le danger, d'eau par exemple ou de feu, des bras & des pieds à un corps qui en paroiſſoit privé, & lui fait faire des actions de courage, deſquelles il ne ſe ſentoit nullement

ment capable. C'est en effet la raison de ces efforts surprenans, ou de ces entreprises incroïables au-dessus, ce semble, de la nature, qu'on voit réussir dans ces occasions imprévûës, d'où sortent de semblables personnes contre toute aparence. N'est-ce pas, Monsieur, une raison de soupçonner dans la nature des ressources que l'on va prendre dans le surnaturel, puisque les raisons s'en conçoivent dans l'ordre de la nature, dans le méchanisme de ses ouvrages, & le tout dans l'institution du Créateur. Les opérations de vos Convultionnaires surpassent-elles donc un fond de puissances si merveilleuses ?

Car c'est d'un point & moins encore, qu'est partie la formation d'une fibre qui s'est allongée en se dévelopant dans le germe du corps humain, pour y faire un cœur, des muscles & tout ce qui est musculaire dans les organes. Le comble de la merveille, c'est que ce n'est qu'une fibre contournée en des millions de manieres, qui fait la tissure de toutes les parties du corps humain, de la même maniere (mais sans comparaison) que l'on a vû qu'un seul trait de burin conduit par une main habile

à

a gravé un *Crucifix*, en distinguant des parties qui representent le corps humain, comme des yeux, une bouche, des bras, des jambes. En ceci donc consiste le Naturalisme de ces effets, tant prodigieux fussent-ils, qu'ils partent tous de ce fond primordial de systole; effets, lesquels quoique variés en tant de manieres, gardent toujours ce caractere originaire du Naturalisme, qu'ils participent de ce premier fond de puissance, puissance à la vérité qui presente aux sens ou aux yeux differentes formes, ou des figures qui prennent differentes attitudes, suivant que la vertu systaltique les remue ou les place, mais toutes sans changer de nature. C'est donc un Naturalisme bien marqué, & qui se retrouve par tout dans les Convulsions des filles Convulsionnaires; parce qu'aïant en elles un principe inimaginable de force naturelle dans les fibres qui composent leurs corps, ces fibres deviennent susceptibles d'autant de differents mouvemens, d'attitudes, de gestes, de grimaces ou de minauderies, dont elles font des spectacles puériles, indécens & lascifs, plus scandaleux certainement que miraculeux.

C'est ainsi que les phœnoménes qui

se forment de ces differentes positions, contorsions, & de toutes semblables modifications des fibres musculeuses, apartiennent aussi véritablement au Naturalisme, qu'ils sortent effectivement ou émanent du même fond de puissance élastique, sans sortir du genre de force dont ils ne sont que les effets ou les productions. Soit donc le serrement de ces fibres, soit leur contraction, soit leur allongement ; c'est le propre des fibres nées contractiles, & qui se conservent dans l'ordre de puissance qu'elles ont reçûë : car n'étant qu'un limon filamenteux dans l'origine du corps humain, elles passent en *muscles*, en *tuniques*, en *membranes*, toutes parties qui gardent l'exercice d'une systole manifeste, ou une obscure qui ont le mouvement vermiculaire, puis en cartilages, enfin en os ou la systole est insensible (comme en puissance) ou comme fixée, puisque des tuniques d'artéres qui ont une systole manifeste & sensible, se trouvent ossifiées dans le cœur même de quelques personnes âgées.

V. Belloni de corde.

Au reste toute cette gradation de fibres diversement habillées, plus ou moins mouvantes, mûës ou mobiles, fait-elle

le qu'elles soient moins dans l'ordre du Naturalisme, puisque la nature toute seule en fournit la matiere & la forme ? de même donc quelques sortes de mouvemens musculaires que l'on comprenne, dans quelques rétrecissemens, quelque *fixation* ou *inertie* qui se fasse dans les fibres ; de là vient le *ton* des parties, leur plus ou moins de résistance ou de solidité, de molesse ou fermeté, de douleur ou d'insensibilité. Au surplus ce sont toutes manieres d'être des fibres, dont la possibilité est renfermée dans le fond originaire de la puissance élastique, motrice, contractile ou compressive de la nature, à la vérité differamment opérante ; mais en tout & par tout maitresse de ses opérations ou de ses œuvres.

La tension ou le degré de cette tension.

Ces réflexions, Monsieur, doivent vous paroître solides, raisonnables & dans le goût de la bonne physique, parce qu'elles sont prises toutes dans le sein de la nature, des matieres qu'elle emploie, des façons qu'elle leur donne & des instrumens dont elle se sert ; n'en seroit-ce pas assez pour vous faire atteindre de très-près le point de la difficulté qui vous occupe sur l'insensibilité ou l'indolence de vos filles Convulsionnaires,

& de la résistance de leurs os sous les coups de buches ? Vous sentirez même la force de ces réflexions, Monsieur, si vous voulez bien vous déprendre de la comparaison que l'on fait parmi vous de faits à faits : car en prenant dans les faits que j'ai produit les manieres & l'esprit des loix & de la puissance de la nature ; je crois en avoir assez dit pour convaincre des esprits aussi raisonnables que le vôtre, Mr, que les faits prodigieux des Convulsionnaires, quoique sans être nommément les mêmes que ceux que j'ai avancés, se trouveront dans le genre de tous ceux qui ressortissent du fond de la nature & de sa capacité ; & c'en est assez pour assurer le Naturalisme de tout ce qu'on appelle *surnaturel divin* parmi vous.

J'ai pourtant encore une observation à vous proposer, Monsieur, en vous faisant ressouvenir de certains effets de forces prodigieuses, & de résistances surprenantes qui se passent sur les parties du corps humain, sans que le divin y ait aucune part. C'est quand on a l'adresse de faire prendre & conserver à des corps un équilibre dans toute sa justesse : car c'est là, si vous voulez y faire attention, Monsieur, en quoi consistent

ſiſtent les fonctions admirables de l'œconomie animale en tems de ſanté ; & ce fut ce qui fit admirer un fameux bâteleur, que l'on a vû dans Paris pendant des années étonner tous ſes ſpectateurs. Il étoit donc ſi bien dreſſé à poſer ſur ſon front une rouë de caroſſe toute ferrée, qu'il pouvoit l'y retenir ſans s'enfoncer l'os du front ni ſans l'entamer aucunement, quelque mouvement qu'il ſe donnât, juſqu'à ſe renverſer ſur une table en deſcendant même, ſans jamais faire perdre un moment l'équilibre à ſa peſante rouë. Un autre ſemblable avanturier ſçavoit tenir en équilibre tout ſon corps apuïé ſur un écu qu'il apliquoit ſur ſon front, & ſur l'écu la pointe d'une épée qu'il dreſſoit de bas en haut ; & ſur une auſſi fragile baſe, il ſe balançoit en l'air pendant long-tems les pieds en haut. Voilà certainement du prodigieux ; mais comme il étoit operé par l'équilibre où étoient des corps apliqués au juſte les uns ſur les autres, ce furent des prodiges de réſiſtances que l'on admira dans la nature, parce que tout ce qui eſt dans ſa ſphére, dans la juſteſſe de ſes loix & dans l'ordre de ſa puiſſance, tout cela eſt naturel ou naturaliſme. Mais je m'attens, s'il vous

On l'apelloit Napolitain.

 plaît,

plaît, Monsieur, que vous me tiendrez grand compte de tous les frais où je me mets pour vous ramasser par toute la Physique & l'Histoire naturelle, des faits que j'emprunte de ses sources & que je vous prodigue en preuves du Naturalisme, & particuliérement pour vous amener au sujet de la résistance des os sous les coups de buches, parce que je me repose sur l'assurance que vous me donniez de la réalité bien constante de ce fait. Cependant, pardonnez-le-moi encore, Monsieur, il me reste toujours un fond de doute que je ne puis vous dissimuler à l'occasion de ce que j'aprens. Rien passoit-il pour plus constaté parmi la gent Convulsionniste, qu'il y a de vos filles qui se *pendent* à la vûe & sous les yeux de tous les spectateurs qui s'attendrissent même sur ce spectacle, parce qu'il leur fait apréhender que la mort de ces créatures ne s'en ensuive. Le fait paroit certain aux yeux, cependant une fourberie secrette en a découvert l'artifice. C'est l'adresse à sçavoir faire un nœud coulant, qui ne peut, quand il est dressé d'une certaine maniere, serrer assez le cou pour consommer l'étranglement. Cette malice qui tient fort des tours de passe-passe, a été décelée d'une

d'une de vos Convulsionnaires qui abusoit de la crédulité d'un célébre zélateur de l'œuvre des Convulsions. Tous vos partisans assuroient la certitude du fait & le voilà découvert & convaincu de faux. Cela me fait ressouvenir donc aussi d'un fait qui a été long-tems tenu pour constant, c'est celui *de la dent d'or* de l'enfant de *Silesie*, dent que l'on disoit sortie du grand œuvre des *Alchimistes*. Quatre des plus grands hommes de leur siécle en ce genre de science, *Horstius*, *Rulland*, *Jugortster* & *Libavius* firent de gros volumes sur ce fait, parce que personne des plus grands maîtres de l'art n'en doutoit. La fausseté s'en est découverte plusieurs années après, que la prétenduë *dent d'or*, tant célébrée & tenuë pour incontestable, se trouva dans la bouche de l'enfant en question une dent naturelle, qui avoit été très-adroitement recouverte d'une feuille d'or. Mais comme ce n'est point la seule tradition qui s'est trouvée fausse, qui nous répondra, Monsieur, que celle que les Convulsionnistes commencent d'établir aujourd'hui, ne se découvrira point abusive dans quelques années. C'est donc encore une complaisance de ma part pour vous, Monsieur, sur les faits dont vous

V. Sarri dé sur la mag. p 48. let. 1.

Voïez Browne des erreurs popul. t. 1. ch. 15. &c.

vous me cautionnez l'inconteſtable certitude, & je vous ſuplie de m'en ſçavoir autant de gré, qu'il en coûte de peine à raiſon pour m'aveugler avec vous.

Au ſurplus une raiſon tirée des contraires, Monſieur, ne pourra-t-elle pas fléchir votre complaiſance en faveur du Naturaliſme que je défends ? une cauſe naturelle rend les os caſſants & fragiles au point que la moindre choſe les romp ; une autre au contraire les rend molaſſes & flexibles comme de la cire. Sera-t-il plus difficile d'accorder à la nature la raiſon pourquoi ils ne ſe caſſent point ; le verre ſi fragile avoit trouvé un homme qui le rendoit malleable, & la preuve de ſemblables pouvoirs ne ſe trouve-t-elle pas journellement dans les effets prodigieux du tonnerre ? car tandis que le tonnerre briſe des lames d'épées dans leurs fourreaux ſans aucunement interreſſer ces fourreaux ; il fait des ravages incompréhenſibles au milieu des corps les plus fragiles ſans en briſer aucun. (a) Enfin l'exemple de la réſiſtance

Voïez Fernel Holler.

V. Panciról- de rebus deperdit.

V. Le tréſor des Hiſtoires admirables pag. 5.

V. Le traité de l'opinion.

(a) Dans les premieres années de ce ſiécle on vit dans un Hôpital de Toulouſe, une fille qui mangeant & bûvant bien, décroiſſoit

sistance du *Calus* des os n'aideroit-il point à faire (b) comprendre dans la nature une disposition propre & prochaine à la substance ou au tissu des os ; pour les empêcher de se casser, puisqu'aucun endroit n'en est si peu cassant que celui où s'est fait un *Calus* ? La physique donc révendique avec raison l'explication de quantité d'effets prodigieux, parce que ce sont de ces faits convenus parmi les Naturalistes de bonne foi, parce qu'ils se laissent persuader par ces exemples du pouvoir de la nature quoique les raisons en soient obscures. C'est ainsi que dans une question la plus merveilleuse qui est celle de la stabilité du monde à l'épreuve du tems ; ils s'en tiennent,

soit tous les jours & ne faisoit aucun usage de ses bras & de ses jambes ; elle mourut enfin, & les os furent trouvés réduits à la consistance de la moële.

(b) Un Procureur du Seminaire de Troye revenant à cheval fut tué par le tonnerre, un Frere qui le suivoit ne s'en étant point aperçu, crut qu'il s'étoit endormi, parce qu'il le voïoit vaciller sur son cheval ; mais aïant essaïé de le réveiller, il trouva que tous ses os avoient été consumés, sans que les chairs parussent endommagées. Ce fait arriva vers la fin du siécle dernier.

tiennent, comme s'en explique sensément *Ciceron*, à concevoir une espece de lien sans le connoître ni le déterminer, qui entourant les élémens, les fait demeurer étroitement unis les uns avec les autres. Car si on leur demande quel est ce lien, ils répondent que c'est la nature, ou son intelligence & sa raison, qui répanduë dans tout l'Univers opére toute cette merveille, en attirant les extrémités au centre & les y contenant. *Nihil majus quàm quod stabilis est mundus ..... omnes partes ejus .... cum quodam quasi vinculo circumdatæ colliguntur, quod facit ea natura, quæ per omnem mundum, omnia mente & ratione conficiens, funditur, &c.* C'est ainsi, Monsieur, que la vraie Philosophie aïant meilleure opinion de la nature & de son pouvoir que les Convulsionnistes, l'a toujours ainsi interpellée. Et en effet si l'on vouloit entrer dans un détail de quelques-uns de ses faits particuliers, sçait-on bien pourquoi il y a des terres *sarcophages*, qui consument les corps comme feroit la chaux, & que d'autres terres les conservent contre la pourriture, & par la même bonne foi les Naturalistes ne chicanent aucunement sur ce phœnoméne incom-

Cic. de nat. deorum. l. 2. c. 45.

Qui mangent la chair.

incompréhensible à la physique ordinaire, sçavoir qu'une sorte de terre dans le Duché de *Spolette*, se met en poudre quand il pleut, & en bouë quand il fait sec.

Le Vaïer Physique.

Après tout cela, Monsieur, voici un espece de problême qui se presente à vous proposer. Est-il moins naturel que quelque chose résiste à la violence des coups, que d'en voir qui résistent à la violence du feu! Or certains peuples d'Italie passoient pour marcher sur le feu sans brûler, & les Poëtes le témoignent comme aussi les Naturalistes. * Et à ce sujet est-il prodige plus merveilleux, sans cependant être contesté à la nature, que la proprieté de la pierre d'*Amiante*? car l'on en tire de l'aveu de la physique litteraire la plus épurée un lin dont l'on fait de la toile que le feu ne consume point, & au contraire qui la décrasse ou blanchit, quand les serviettes ou les mouchoirs que l'on en fait sont sales; l'on en fait encore du papier qui est si peu combustible que la maniere d'en effacer l'écriture que l'on a faite

Les Hirpins Virgile Æneid. 2. Plin. l. 7. Strab. 5

* V. Les Mémoires de l'Académie des belles Lettres tom. 4. pag. 639.

faire dessus, c'est de le jetter au feu. Enfin c'est du lin d'*Amiante* ou d'*Asbeste* dont on formoit les *meches perpétuelles*, qui avoient la proprieté de brûler & d'éclairer sans diminuer de leur substance. L'on trouve encore dans des Voïageurs qu'il croit en Tartarie une herbe sur des pierres, laquelle se met en bouë quand on la dissout dans l'eau, & qu'après l'on en fait des méches qui ne se consument point. De là se seront fait les fameuses *lampes sepulchrales*, que les anciens enfermoient dans les Tombeaux. Ce sont toutes matieres qui souffrent sans altération la force du feu, & par conséquent des prodiges bien connus & reçus dans la nature. Mais quand bien même l'on voudroit en rabattre quelque chose, seroit-il raisonnable en comparaison de tels *effets*, d'ériger en miracle la résistance que font sous des coups les parties du corps humain : Est-ce autant que de voir un foible papier se nettoïer dans le feu où on le jette de ce qu'il y avoit d'écriture, sans se mettre en cendre.

Dioscoride l. 5. c. 156.

Pantirol de veter. deperdit c. 4.

V. le Pere Martini.

V. Licet de lucernis. Ferrarius de lucern. sepulch.

C'est que de tout ceci tant prodigieux fut-il, Monsieur, il faut comprendre que tout ce qui survient d'étonnant ou de merveilleux dans la nature, pourvû

pourvû que ce soit chose certaine, n'arrive que parce que le fond de force qui est en elle s'éleve au-dessus de l'ordinaire, sans qu'il soit besoin qu'aucun miracle intervienne ; seulement donc la nature en pareil cas produit au dehors, ce qu'elle cachoit effectivement dans son sein. La raison s'en prend dans l'institution du Créateur, lequel aïant mis dans chaque être plus de vertu qu'il ne doit absolument en consumer pour chacune de ses opérations, il reste à chaque être pour ses besoins futurs de quoi mettre quelque chose de cette puissance en réserve ; c'est donc de ce fond originaire que peuvent sortir comme de nouvelles forces qui produisent des effets insolites. On les admire donc, parce que leurs causes ne sont point dans le courant ordinaire. Mais elles n'en sont ni moins réelles ni moins apartenantes à la nature ; ce sont donc & des causes & des effets naturels.

Ce sont de pareilles observations & encore aussi singuliéres & aussi surprenantes que celles qui se font sur certains âges & sur certains tempéramens qui se trouvent avancés ou prématurés : seront-ce donc des miracles ? Car dans ces occasions l'on voit des prodiges dans

des personnes, en qui l'âge est prévenuë par la capacité ; des enfans, par exemple, en qui les sciences préviennent l'étude, comme s'ils naissoient avec la Philosophie infuse. Ce fut ainsi que naquit en 1721. à *Lubec* & mourut sçavant en 1725. l'enfant qui parloit à l'âge de dix mois ; à un an il sçavoit les principaux évenemens du *Pentateuque*, à treize mois l'histoire de *l'Ancien Testament* ; à quatorze mois celle du *Nouveau*, à deux ans & demi il répondoit sur la *Géographie* ; il parla bien-tôt le *Latin*, puis le François ; à la fin de sa troisiéme année, il connoissoit les Généalogies des principales Maisons de l'Europe ; il voïagea en *Dannemacrk* la quatriéme année de son âge, & il y harangua le Roi & les Princes de fort bonne grace. Au retour il aprit à écrire pouvant à peine tenir sa plume. Mais il étoit souvent malade ; de sorte qu'il mourut en 1725. avec une fermeté chrétienne encore plus étonnante que tous les prodiges de sa courte & merveilleuse vie. Que ces effets naturels, Monsieur, prouvent bien l'art miraculeux de la nature, sans autre puissance que celle dont le Créateur l'a renduë dépositaire. Mais en voici encore

V. Les Mémoires de Trevoux le Mercure Franc. 1731.

core des preuves bien étonnantes. Ce sont les Histoires des talens précoces, comme celle du Cardinal *Lugo* qui sçavoit lire à trois ans ; celle du *Tasse*, qui aïant commencé à étudier la Grammaire avant trois ans, sçavoit le *Latin* fort bien & un peu de *Grec* à sept ; celle du petit Espagnol *Hermandez*, qui sçavoit fort bien le *Latin*, le *Grec*, le *François*, l'*Italien* & l'*Espagnol* avant sept ans ; fait dont a été temoin le sçavant Auteur du Traité de l'opinion. * Mais ce sont des filles, Monsieur, dont vous défendez le divin & le surnaturel, parce que vous pensez que les prodiges que vous croïez voir en elles ou dans leurs Convulsions, ne

* Tous les faits de cette nature ne s'écrivent pas. Un homme digne de foi de qui je le sçai, vit en 1703. un enfant de deux ans qui sçavoit toute l'histoire de l'Ancien Testament. Sa mere étant à la grille avec quelques Religieuses, l'enfant trouve un morceau de clinquant, le pose au milieu du Parloir & se met à tourner au tour. Les Religieuses lui demandent ce qu'il fait. C'est ainsi, leur dit-il, que les Israëlites dansoient autour du Veau d'or. Une sœur de cet enfant qui n'avoit pas encore cinq ans, répondoit de plus sans hésiter sur toute la suite des Rois de France.

peuvent être naturels, par la raison que vous ne croïez pas possible d'expliquer les phœnoménes, qui distinguent si hautement leurs actions & leurs discours par les principes de la nature. Mais, Monsieur, il ne faut pas oublier que non-seulement c'est de la force musculaire dont le Créateur a mis dans nos corps un fond supérieur au courant des fonctions corporelles pour s'élever au-dessus de soi-même en certaines occasions; la remarque a été ci-dessus faite, que la force de nos corps ne s'acroit point seulement à raison de l'élasticité des fibres nerveuses organiques, mais encore à raison du *fluide spiritueux*, qui s'accroit en élasticité en elles à mesure qu'elles prennent plus de ressort. Ainsi donc la fonction des esprits animaux a aussi ses prématurités & ses excès ou ses dévelopemens précoces ou excessifs; & c'est de là que naissent les talens merveilleux de certains enfans en qui ce spiritueux se dévelope prématurément, ou dans les adultes en qui il excede par trop de vertu. Faute de cette attention *Muret*, ce sçavant homme d'ailleurs, ne pouvoit comprendre, quoiqu'il en fut témoin, un prodige de mémoire dans un jeune homme qui répetoit

Var. lect. l. 3. c. 1.

petoit trente-ſix mille noms dans le même ordre qu'il les avoit entendus une ſeule fois ; cependant ſans tant ſe défier des forces de la nature, il ne recourut ni au miracle ni au divin. Mais l'on a vû auſſi des talens précoces dont la nature a illuſtré des filles.

La Lettre écrite à la Reine d'Angleterre par *Elizabeth*, qui depuis eſt devenuë une ſi grande Reine, en eſt un auguſte & rare témoignage ; car elle écrivit cette lettre n'aïant que quatre ans. La nommée *Morel de Barcelone*, ſçavoit en 1604. n'étant âgée que de douze ans, le Latin, le Grec & l'Hébreu, & ſoutint à Lyon des thèſes de Logique & de Morale. L'on a pour les hommes dans *Paquier*, décrite la ſcience d'un jeune homme âgé ſeulement de vingt ans ; mais l'incompréhenſible, Monſieur, ſans pourtant qu'on y ait cru du miracle ni du divin, c'eſt l'hiſtoire du jeune *Antoniano*, qui depuis a été Cardinal. Il preſenta au *Cardinal de Médicis*, qui eſt devenu Pape, un bouquet lui faiſant ſon éloge en vers qu'il compoſa ſur le champ, & pour marque que c'étoit un *impromptu*, le Cardinal aïant donné pour ſujet à *Antoniano* l'orloge qui venoit de ſon-

Larrel, hiſtoire d'Angleterre.

V. Biblioth. André Schot. t. 3. p. 43. L. v. c. 19.

Bayle, dict. crit. art Antoniano.

ner dans la sale, le jeune Antoniano fit à l'heure même, n'aïant pas encore douze ans, des vers que l'Histoire a conservés, & dont la longueur & la beauté font le prodige d'un *impromptu* qu'on a peine à croire, mais qui valut au jeune *Antoniano* un collier d'or que lui donna le *Cardinal de Trente*.

V. Strada prolus. Academ. l. 2. prol. 3.

De tels prodiges d'esprit, Monsieur, sont-ils inférieurs à ce que l'on divinise parmi vous dans les discours de spiritualité ou semblables œuvres de vos Convulsionnaires ? c'est que pour entrer dans ce naturel, il faut reconnoître dans la structure du corps humain, dans l'œconomie de ses organes, dans l'harmonie & les proportions merveilleuses en tout ce qui le composent, un fond de *géometrie naturel*, capable de faire prendre aux fibres des arrangemens spontanés ; mais surprenants en certaines trempes de génie & de nature ; & c'est cette *géométrie innée*, qui est cause de ces avances de talens prématurés en certaines personnes. Cette idée de *géometrie naturelle* dans nos corps & nos esprits, Monsieur, n'est même rien moins que supposée ou l'effet d'une imagination ingénieuse. Le célébre *Monsieur*

sieur Pascal en est une preuve bien autentique ; car à l'âge de douze ans, sans Maître & sans avoir lû aucun ouvrage de Géométrie, il s'étoit fait de lui-même des définitions & des *axiomes*, jusqu'à être arrivé à tracer des figures de géométrie de son invention ; & tout cela par la seule force de son rare génie. Aussi s'éleva-t-il jusqu'à comprendre & à démontrer la trente-deuxiéme proposition du Livre des *Elémens d'Euclide* ; & enfin il pût à l'âge de seize ans composer un Traité des *Sections coniques*. Après cela, Monsieur, l'on comprend dans la nature bien entendue, prise dans son véritable sens & en tout ce qu'elle a de valeur, de quoi se persuader que sans miracle, il s'opére dans les corps & dans les esprits des effets qu'il est plus facile d'admirer que de les expliquer.

V. le P. Daniel, Voïage du Monde de Descart. p. 3. pag. 262.

A l'aide de ce fond de *géométrie naturelle* ou à la lueur des connoissances qui en émanent, l'on découvre l'art des *répetitions* naturelles, qui comme dans les *orloges à répetition*, se font de certaines opérations de l'esprit dans le corps humain. Telle est la *mémoire* : car comme les répétitions ne se font dans les montres ou pendules, que par le méchanis-

chanisme de ressorts qui se montent & descendent, suivant la mesure & les regles du tems, sur lesquelles ces organes ont été travaillés, placés & dirigés par le génie d'un habile ouvrier : tout de même les esprits reprenant les directions ausquelles ils auront été déterminés & qu'ils auront une fois suivis, sont déterminés encore à se restituer dans les mêmes oscillations dans les fibres nerveuses, & de là se répeteront les mêmes sensations & les mêmes impressions sur l'ame, ainsi réitérées. Sans donc précisément pénetrer les causes secrettes des opérations qui se font dans le cerveau, ce laboratoire (comme il est apellé) le plus merveilleux qui soit dans la nature ; l'on sent la raison de l'ordre que reprennent les esprits dans leurs cours, & l'on se trouve dans l'idée de la cause, par exemple, qui fait la mémoire, Mais les causes dans le naturel pouvant s'élever, comme on l'a vû, au-dessus de leurs puissances ordinaires, c'est en de semblables ressources que l'on conçoit la raison de ces mémoires prodigieuses, si propres, Monsieur, à faire entrer dans les raisons naturelles de ce que vous apellez surnaturel, miracle ou divin dans vos Convulsionnaires. Car

V. Mr de Fontenelle hist. de l'Accadémie des Sciences 1707.

ce

ce ne font rien moins que des prodiges encore, que ces étonnantes mémoires dans les opérations de l'ame, & ils découvrent les raisons de ceux qui arrivent dans le corps humain. Tel est celui que l'on lit de *Seneque*, qu'il répetoit deux mille noms de suite après les avoir entendus prononcer une seule fois. Jean *Pic de la Mirandole* eut un neveu qui recitoit les mots contenus dans deux pages entieres, non-seulement dans leur ordre naturel, mais encore dans leur ordre retrograde, sans en avoir entendu la lecture que trois fois. C'est un prodige ; mais c'en est bien un autre que la mémoire de ce jeune homme de l'*Isle de Corse* qui répetoit trente-six mille noms dans le même ordre qu'il les avoit entendus prononcer une seule fois. Eh quel moïen de s'y refuser, puisque *Muret* ce célébre sçavant, qui ne croïoit pas de leger, assure qu'il en a été témoin lui-même. Que tant de prodiges reconnus naturels, découvrent bien, Monsieur, le Naturalisme de tous les beaux discours dont on érige des miracles à vos filles Convulsionnaires.

V. Jouston Thaumat. cla. 7. c. 9.

En effet l'on sçait à n'en point douter que les discours de ces merveilleuses ne sont que des répétitions de ce que

leur

leur ont apris leurs répétiteurs dans les conférences qu'ils leur font sur le retour d'*Elie* & sur le *figurisme* que l'on peint dans leur cerveau ; de sorte qu'elles ne rendent aux oreilles des admirateurs qui les écoutent, que ce que les leurs ont entendu de la bouche & des leçons de leurs Pédagogues. Mais une autre marque du *Naturalisme* de ces beaux discours, c'est qu'il est de la vapeur qui enyvre ces discoureuses, ce que l'on a observé de la vapeur du vin sur les esprits des yvrognes ; elle prend le caractere des tempéramens ; de sorte que quelques-uns sont reconnus pour avoir un vin guai, les autres pour avoir un vin fougueux. Aussi tous ces beaux discours, sont autant differens dans le stile, dans les expressions, les gestes & toutes les manieres qui les accompagnent, qu'il aparoit sensiblement que les differentes trempes d'esprit, de talent, de tempérament ou d'humeurs & les differents fonds d'instructions, de lectures & de leçons données en secret, y entrent avec tout le naturel de ces filles ; & c'est ainsi qu'ils se répétent parmi elles comme des échos, sous ces differentes faces & en ces differentes manieres. C'est pourquoi

ces

ces discours paroissent plus ou moins pathétiques ou lumineux, suivant que ces filles ont plus ou moins d'esprit, & que leurs esprits sont plus ou moins ornés. Rien donc ne manifeste tant que le divin les anime bien moins que le naturel, puisqu'elles paroissent non-seulement n'être pas de l'esprit qui inspiroit les Prophètes, mais encore que souvent elles se montrent hors celui que tout Chrétien & toute Chrétienne devroit laisser ignorer en eux, pour ne point faire oublier l'esprit qui doit les animer, *nescitis cujus spiritus estis*. Elles croient ces causeuses & on les laisse croire, qu'elles apartiennent à l'Esprit-Saint, & elles sont livrées au leur propre, à leur vanité & à tout le naturel de leur imagination, de leur penchant, & aux méprises des adorateurs du grand œuvre des Convulsions.

Cette observation vous paroîtra-t-elle, Monsieur, ressentir trop la moralité dans un Traité du Naturalisme ? Mais si le physique y tient nécessairement, ne sera-ce point une réflexion plus physique que morale, apartenant par conséquent au Naturalisme ? Mais ce n'est point là le seul signe de Naturalisme ou de la sorte de naturel que l'on

voit

voit dans les opérations dites surnaturelles des filles Convulsionnaires. Outre les preuves de fourberie, d'imposture, &c. que l'on a produit ailleurs de la part de celle qui se barbouilloit de sang, les fictions de quantité d'entre-elles, leurs mensonges, leurs dissimulations, leurs semblants qu'elles font paroître d'être brûlées par l'attouchement de choses qu'elles croient des Reliques, & qui n'en sont pas; tout cela manifeste-t-il autre chose que des artifices du cru du peu naturel d'un sexe, qui a commencé par tromper le premier homme, & qui n'a guéres de plus violens penchants que pour séduire sa postérité? une impertinente opération, (aussi étoit-ce dans une imbécile qu'on la montroit aux adeptes des Convulsionnistes) donnée pourtant pour miraculeuse; c'est celle de la Convulsionnaire qui lisoit par le nez. Folle manœuvre qui a si mal-aisément souffert l'éxamen, qu'elle pouroit bien n'être pas exempte du sçavoir-faire des filles. Mais enfin suposant ici pour un moment toute la bonne foi possible, sera-ce matiere à miracle, parce qu'on n'en sçauroit point assigner la vraie cause naturelle? Car quoiqu'il n'y ait point de relation précise ou directe entre les

opéra-

opérations de nos sens ; la nature sans s'en expliquer ouvertement, suplée quelquefois manifestement à ceux qui vous manquent par une plus grande adresse ou sagacité dans les autres. Quel raport, par exemple, de la vûe au toucher ? cependant l'on a vû en Hollande un aveugle qui étoit très-bon Organiste, & au surplus qui discernoit en les tâtant avec ses doigts, toutes sortes de monnoies & de couleurs, enfin qui jouoit aux cartes. Un homme de Toscane aïant les yeux bandés, distinguoit les couleurs par l'attouchement. Encore quelle liaison entre la vûe & le tâté, pour distinguer les uns des autres, du bois, du marbre & de l'argile, sans rien faire que les tâter ? Cependant l'on a vû un aveugle travailler assez bien sur le marbre, sur le bois & sur l'argile ; de sorte qu'il en faisoit d'assez bonnes statuës. Enfin quelle intelligence paroit-il entre les pieds & les mains pour se supléer les uns aux autres ? Cependant l'on a vû une Couturiere qui n'avoit pas de bras & qui cousoit fort adroitement avec ses pieds. Et un homme aussi sans bras mangeoit & dépeçoit fort proprement les viandes qu'on lui servoit à table ; tant il est vrai qu'il y a dans

Bayle Répub. des Lettres Oct. 1685.

Journal des Sçavants Aoust 1666.

Ibid. Juillet 1675.

Goulart Tresor 447. t. 1.

Ibid.

le corps humain non-seulement une Géométrie naturelle ; mais encore dans nos membres une Géométrie machinale. Aussi prétend-on qu'on peut aprendre la musique & à jouer des instrumens à un muet & sourd de naissance. C'est, dit-on, en jouant d'un instrument de musique dont on fait mordre le manche au muet sourd, moïen par lequel les sons se communiquant au cerveau, comme ils s'y communiquent en parlant à un sourd sur le haut de la téte, le sourd muet se trouvera instruit. Cette observation, Monsieur, ne rabat-elle pas beaucoup du surnaturel des Convulsions de Mr le M. de L., devenu depuis plusieurs années la malheureuse victime de la séduction Convulsionniste. Car qui sçait ce qui se passe sur l'imagination de ce muet sourd de naissance entre les mains & les artifices de tous ceux qui l'environnent ou qui l'aprochent avec des mains & des yeux pleins du fanatisme des Convulsions.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, vous voïez comment de toutes parts sort & éclate le Naturalisme des opérations de vos merveilleuses ; & ce n'étoit que pour innocenter leurs Convulsions que l'Au-

l'Auteur du Naturalisme faisoit connoître comme des maladies, sous le nom d'épidémie Convulsionnaire. Car à Dieu ne plaise que jamais il ait pensé à noircir les consciences ou la réputation de filles Chrétiennes que l'on auroit pû reconnoître pour des malades, sans aucunement les soupçonner criminelles. En effet étant nées d'un sexe naturellement sujet aux maladies de Convulsion par les nécessités naturelles attachées à la structure ou à la disposition de leur corps, à la sorte de genre nerveux, enfin à l'Ordonnance de la circulation du sang que le Créateur y a établie ; il devenoit sans conséquence pour leur vertu & pour leur réputation, enfin pour leur pieté de les faire trouver travaillées de symptomes étonnants, parce que l'on sçait de quelle varieté sont susceptibles en elles des milliards de fibres nerveuses oscillatoires contractiles, si differemment situées dans les organes, & dont les raports, les liaisons & les correspondances, font des sympathies prodigieuses ou entretiennent des raports incompréhensibles. C'étoit encore pour y donner le meilleur tour qu'il fut possible, que sans y vouloir rien donner au démon, parce qu'il n'entre pour rien dans ce qui ne

V. Regar de symp. th. part.

mais encore parmi les animaux entr'eux & dans eux avec l'homme. Témoin les attaches des chiens par lesquelles ils se passionnent pour leurs maîtres. Témoin encore ce chien & ce cocq, qui aïant été piqués chacun de la tarentule, dansoient tous deux en même cadence au son du violon. L'histoire du célébre Philosophe Gassendi vient ici singuliérement en preuve. Je vis, dit-il, avec suprise une troupe de pourceaux, qui en plein marché se mirent tous à gronder contre un boucher en le regardant d'un air de furie. Mais rien ne prouveroit tant ce sentiment de la nature, que l'observation que les loix même paroissent ne pas mépriser. C'est celle par laquelle on dit que le sang d'un homme assassiné se remet en mouvement & coule de la plaie à la presence du meurtrier. De tels prodiges, Monsieur, donnent matiere à d'ingénieuses & solides réflexions physiques, suffisantes toutes seules pour expliquer, & sans y apeller le surnaturel, les phoenomênes vantés comme des miracles parmi les filles Convulsionnaires. C'étoit où elles en étoient quand l'Auteur du Naturalisme a travaillé son Ecrit il y a sept ou huit mois. Mais depuis ce tems-

S. André sur la Magie p. 34. Dans sa phisique l. 6. c. 44.

Jouston Thaum. Coelius. Thod. gen. antiq. lect. l. 3. c. 12.

là est venu le tapage aux Convulsions, par les coups de buches dont se sont fait assommer, sans pourtant périr, des filles Convulsionnaires. Mais à quoi cela ressemble-t-il, Monsieur ? car c'étoit autrefois par le bruit des tambours que l'on déroboit aux assistans la connoissance des mysteres qui se passoient dans d'impies sacrifices. Il sembleroit d'ailleurs que ç'a été une pratique usitée pour couvrir les scandales des assemblées nocturnes Convulsionnaires qui se font sous prétexte de Religion. Car n'en fut-ce pas de telles que ces assemblées secrettes, qu'un Prêtre ou Devin venu de *Grece*, institua au milieu de Rome. C'étoit d'impies Bacchanales qui se tenoient de nuit ; l'on y tomboit en convulsion, & la pudeur y étoit violée par les différens sexes qui y étoient admis, & l'on en cachoit le tumulte par le bruit des tambours & des cimbales, & par les cris de gens atitrés pour exciter ces vacarmes. Ce n'est pas que l'on croie ni qu'on veuille le faire croire, qu'il se passe des crimes dans les assemblées nocturnes des Convulsionnaires ; mais enfin il faut que partout & dans tout l'art du Convulsionnat, le Naturalisme se découvre en plein : car vous

V. Tite-Liv. l. 9. Dec. 4.

avez des assemblées nocturnes entre personnes de differens sexes à justifier, des scandales, des indécenses, des puérilités, des mensonges & des impostures à dissimuler; l'artifice donc si naturel au genre humain vient à votre secours. Vous faites aussi retentir aux oreilles de tout le monde les coups de buches, & par ce bruit vous étourdissez les imaginations & les surprênez par l'idée de miracle & de divin, dont vous illustrez cette pratique, parce que les os de ces Convulsionnaires, & leur peau y résistent sans en être aucunement blessés. Peut-être y auroit-il fondement au miracle, s'il étoit possible d'imaginer que les filles Convulsionnaires sont comparables en sainteté à ces Justes du *Prophète Roi*, dont, dit-il, le Seigneur garde tous les os, sans permettre qu'aucun soit brisé. *Custodit Dominus omnia*
Psal. 33. v. 21. *ossa eorum (Justorum) unum ex his non conteretur.*

Mais sans vouloir rapeller de honteux ressouvenirs répandus sur la vie passée de plusieurs de ces créatures, ni exagerer dans la plûpart les aparences scandaleuses de leurs mouvemens, de leurs paroles, de leurs gestes & attitudes immodestes, trop humaines & lascives, qui

ne respirent en rien la retenue ou la modestie ni la pudeur chrétienne, on peut assurer que leur indolence, & la résistance de leurs os sous les coups de buches, tiennent de toute autre chose que de la sainteté. Aussi sera-t-il démontré en son lieu, qu'il ne peut y avoir rien de divin dans cette infructueuse opération. Car quoique vous fassiez, Monsieur, vous ne sçauriez exempter de Naturalisme le surnaturel ou le divin que vous croïez voir dans les actions de ces filles. En effet qu'est-ce qu'un divin surnaturel qui met de jeunes filles en souffrances corporelles, puisqu'elles se sentent de si pressants besoins de secours naturels ? que sont-ce en effet de tels secours, que des soulagemens ? que sont-ce des soulagemens sinon des remedes ? en fit-on jamais dans les choses divines ou en matiere surnaturelle ? qu'opérent d'ailleurs ces soulagemens ? seront-ce des délectations ? (car on a oui de vos plus prudes, qu'elles en goûtoient de très-vives dans leurs Convulsions à saint Médard.) Seront-ce donc des délectations spirituelles excitées par le feu de l'amour de Dieu, ou des satisfactions sensuelles allumées par la cupidité ? faudra-t-il donc les donner à

l'amour de Dieu, ou à l'amour de la créature, de soi-même ou de son corps? Certes tout cela fait apercevoir un naturel trop sensible, & qui jette un étrange nuage sur le divin des Convul.ons, & alors l'Auteur du Naturalisme aura-t-il si mal rencontré? car le surnaturel divin ne demanda jamais des soulagemens corporels; il porte sa consolation avec soi; & devient lui-même un puissant secours, mais spirituel, contre les peines les plus sensibles. En effet les Martyrs avoient de cruelles douleurs à souffrir; mais la cause spirituelle qui faisoit l'objet de leur Martyre en faisoit la consolation, parce qu'elle étoit spirituelle. *Martyrium facit non pœna, sed causa.* Les coups de buches qui peuvent ressembler à la barbarie des tourmens des Martyrs, ont-ils dans vos filles Convulsionnaires l'objet qui faisoit le soulagement de ces victimes de la Religion Chrétienne? le Poëte Chrétien raporte l'histoire de ce saint Evêque qui refusa allant au martyre de se soulager d'un verre d'eau, parce qu'il étoit jeûne: & au contraire l'avidité des filles Convulsionnaires pour les secours ou soulagemens qu'elles demandent si librement, paroit-elle un titre de divinisation? le

Prudence. S. Fructueux. V. Thomass. Traité des Jeûnes, pag. 86.

sur-

ſurnaturel aprend à oublier ſon corps, l'avidité pour ces ſoulagemens donne-t-elle à penſer que ces creatures aient déſapris le leur ? Mais l'avidité en elles pour les commodités de la vie va bien plus loin ; on s'y permet l'intempérance, & quelle intempérance ? celle du vin dans laquelle eſt tombée une de leurs Séraphiques, & cela en compagnie d'un Convulſionnaire caractériſé par ſon blaſphématoire fanatiſme.

Les repreſentations par leſquelles ces filles font les Prophéteſſes figuratives, aprochent encore ces actions de ſi près du Naturaliſme, qu'il y eſt évidemment dénoté. Car ſi vous voulez bien, Monſieur, y faire attention, c'eſt un pur méchaniſme, qu'opérent dans leurs perſonnes des imaginations échauffées par un zéle profanateur de la ſainteté des actions des Prophètes, en qui Dieu vouloit peindre dans ces actions & aux yeux de ſon peuple les punitions qu'il lui préparoit.

Cela donc n'eſt autre choſe que des arrangemens naturels & méchaniques, ou des deſſeins étudiés que ces préſomptueuſes oſent ſe peindre d'après les Prophètes dans leurs imaginations machinales ? Mais elles ſe ſont encore apriſes d'au-

d'aûtres representations, non moins imaginées, sçavoir celles qu'elles se sont formées sur les principales circonstances, & sur les instrumens de la Passion de Notre Seigneur. Elles ont encore poussé plus loin les effets de leurs fantaisies; c'est en *copiant* les manieres de vivre du saint Diacre : celles, par exemple, de son boire & de son manger, de se faire la barbe, & semblables pratiques naturelles & manuelles de ce saint pénitent. Mais que penser du surnaturel dans ces opérations impertinemment copiées par des filles, & dans toutes lesquelles ce saint pénitent ne songeoit qu'à oublier ou affoiblir la nature, pour se mortifier dans toutes les actions de sa vie. C'est donc un Naturalisme encore bien vivant dans ces filles aussi peu mortes au naturel, qu'elles sont peu ou point divinisées dans ces opérations. Car l'imagination si puissante dans leur sexe, (n'en jugea-t-on que par celle des femmes grosses) se montre sous de si vives couleurs dans les manieres, par lesquelles elles sont parvenues à ces actions representatives, que la nature ne se fait jour nulle part plus clairement, parce que nulle part se trouvent de plus sensibles figures, plus naturelles & plus

corporelles même que dans l'imagination. En effet c'est elle qui fait voir dans un miroir la figure de la *tarentule* aux *Tarentulés*, jusqu'au point qu'on les voit se mettre à genoux devant cette araignée qui les a blessés, & dont s'imaginant voir la presence, ils essaient d'apaiser le courroux. Encore, ceux qui ont été mordus d'un *chien enragé*, voient en imagination dans l'eau qu'on leur presente à boire, la figure du chien qui les a mordus. Rien donc n'exprime plus le naturel que l'imagination, & c'est d'elle dont on voudroit emprunter la preuve de surnaturel dans les exemples que l'on en produit dans les opérations machinalement peintes sur les actions du saint Diacre. V. S. André. p. 9.

Mais je ne puis aller plus loin, Monsieur, sans vous faire convenir sur la marque du Naturalisme le plus honteux, qui fait rougir les filles du monde, & dont vos Convulsionnaires se font des titres de divin. Ce sont les nudités, les indécences & les immodesties avec lesquelles elles font gloire de s'exposer impudemment sous les yeux des hommes, souvent de jeunes Ecclésiastiques ou autres jeunes gens. Les premiers hommes du peuple de Dieu, sans être

encore éclairés par l'Evangile, eurent grand soin de se dissimuler une nudité qui tomba sous leurs yeux, & de lui tourner le dos en détournant leur vûë d'un objet qui les faisoit rougir. Ce furent les enfants de Noë qui s'imposérent cette modestie, guidés seulement par le sentiment de la Loi naturelle ; & des filles Chrétiennes saisissent tous les endroits de l'Ecriture où il est parlé de nudité, pour s'autoriser à se montrer découvertes ou négligemment vêtuës. Elles font les merveilleuses, les sçavantes dans la lecture des Livres saints, & elles ignorent la défense si précise que Moïse, par l'ordre de Dieu, fait aux Sacrificateurs de monter à l'Autel par des degrés, pour prévenir, comme il est marqué, des indécences. Vous ne monterez pas, dit Dieu aux Sacrificateurs, par des degrés à l'Autel, de peur que votre nudité ne soit *découverte* : *Ne reveletur turpitudo tua.* La même défense est réïtérée en ces termes. Il couvrira en lui (le Grand Prêtre) ce qui doit être couvert, *feminalibus verecunda celabit*, & puisque ces présomptueuses se parent de l'autorité des Prophètes, elles auroient dû s'instruire de la même défense qui est dans le Pro-

Genes. c. 9. v. 23.

Exode. ch. 20. v. 29. Levit. c. 16. v. 4.

phète

phète Ezéchiel. Mais en voulant se mêler d'interpreter les Ecritures, elles s'y montrent parfaitement ignorantes. Ezech. 48.

Souffrez donc, Monsieur, le petit détail dans lequel je vais entrer pour les ramener, & leurs adulateurs, qui aussi étrangement qu'elles s'égarent sur la matiere des indécences ou des nudités. L'intelligence du litteral historique aprend le vrai sens dans lequel il est ordonné à *Isaïe* de marcher nud, comme encore au Prophète *Michée*; tout de même il est marqué que Saül se mit nud par terre; enfin que *saint Pierre* & *saint Jean* étoient nuds, lorsque le Sauveur se presenta à eux. Car de penser qu'aucune de ces personnes aient été absolument nuës comme se l'imaginent les Convulsionnaires; c'est déshonorer les Ecritures, parce qu'on ignore les manieres de se mettre ou de se vêtir de ces Païs-là. L'on sçait donc que les Orientaux, comme font encore aujourd'hui les *Turcs*, & les *Arméniens*, portent de longues robes pour se couvrir par dessus des habits de dessous; de sorte que se dépouiller, c'étoit quitter ces robes de dessus: les femmes étoient à leur maniere dans de semblables usages. C'est pourquoi il est ordonné dans *Isaïe*

Ch. 20. v. 2.
Ch. 1. v. 8.
1. Rois, ch. 19. v. 24.
S. Jean, ch. 21. v. 7.

aux femmes riches de se dépouiller pour aller en captivité: *Obstupescite opulentæ: exuite vos*, &c. Passage que vos Convulsionnaires auroient bien pû encore s'aproprier. Mais le terme de nud dans les bons Auteurs à des sens biens differens de celui de la nudité absoluë. *Lucius Cincinnatus* étoit nud labourant au-delà du Tibre, où le trouvérent les députés du Sénat pour le faire dictateur. Mais sa nudité consistoit en ce qu'il n'avoit pas sa robe de dessus. Et en effet *Tite-Live* fait remarquer qu'il redemanda sa robe à sa femme Rucillia, pour se mettre en état décent, pour accompagner les députés du Sénat. Il est dit encore qu'*Auguste* avoit la poitrine nuë quand il refusa la Dictature; & ce n'étoit que parce que les Députés du Sénat le trouvérent en chemise, & seulement avec son habit de dessous.

Aurel. Victor de viris Illust. c. 1.

Suéton. August. c. 52.

Ainsi donc, Monsieur, les Prophètes avoient ordre de se mettre nuds, pour faire comprendre que les pleuples seroient dépouillés de leurs habits de dessus; & en effet c'est ce que l'on faisoit aux prisonniers que l'on menoit en captivité. Je vous arrête, Monsieur, un peu de tems sur cet article, parce qu'il est im-

portant

portant de faire remarquer jusqu'où va l'ignorance de ceux qui croient que les Prophètes *Isaïe* & *Michée* avoient ordre de se mettre absolument nuds. D'ailleurs c'est un manque d'attention de ne point observer que cet ordre étoit pour trois années, que le Prophète Isaïe devoit marcher nud ; car lui auroit-il été possible d'exécuter cet ordre pendant trois ans ? il est vrai qu'en explication de cette nudité d'Isaïe, l'Ecriture sembleroit faire remarquer que les Ægyptiens ausquels parloit Isaïe, seroient menés captifs absolument nuds *discoopertis natibus*. Mais pour le dire en passant, c'est (ce qui prouve la modestie & la décense des habits longs) qu'ils paroîtroient dans cet état dignominie, que l'on verroit distinctement moulées les parties de leurs corps depuis les reins jusqu'aux pieds, parce qu'elles seroient découvertes, par la raison que la robe de dessus leur seroit ôtée, laquelle ne permet point d'apercevoir aucunes parties du corps distinguées par leur volume, parce qu'étant d'une seule venue depuis la tête jusqu'aux reins & d'ici jusqu'aux pieds, elles cachent aux yeux toutes les parties du corps. En d'autres occasions des hommes passoient pour nuds

Isaïe c. 20. v. 4.

quand ils mettoient bas leurs armes ; leurs épées, leurs boucliers & leur cuirasse pour s'humilier, par exemple, devant leurs Dieux ; car c'est ainsi que l'on trouve la statuë que les *Siciliens* firent dresser à *Gelon* dans le Temple de *Junon*, parce que c'étoit dans une telle nudité qu'il s'étoit presenté dans la Place publique.

Æliani hist. l. 6. c. 2.

Après cela, Monsieur, est-il difficile ou douteux à comprendre que ç'aura été la nudité où s'est mis Saül, puisqu'alors il poursuivoit étant armé, David qui le fuïoit ; c'est-à-dire, donc qu'il aura mis bas, par un acte d'humilité, toutes ses armes. On apelle encore nud les Mariniers ou les pêcheurs qui sont en chemise & sans autre vêtement qu'une espece de culote qui les couvre depuis la ceinture jusqu'en bas ; c'est l'habillement qui se trouve désigné dans *Virgile* ; & c'est ainsi que *saint Pierre* & *saint Jean* étoient nuds quand le Sauveur s'aparut à eux. L'on sçait enfin le déshonneur que s'est attiré Origéne ce célèbre interpréte des Ecritures pour avoir crû que le Sauveur quitta tous ses vêtemens pour laver les pieds des Apôtres. *Linteo præcinxit se, ut non omnino nudus esset*, dit Origé-

Æneide l. 5. v. 140.

ne ſur ces paroles *poſuit veſtimenta.* Mais il n'eſt en cela ſuivi par perſonne: dit le célébre Auteur de la Paſſion tom. 3. pag. 238. tant il eſt vrai que ce n'eſt pas ſe mettre nud, que de quitter ſes vêtemens. Pour ce qui eſt des femmes à qui le Prophète Iſaïe ordonne de ſe mettre nuës, il eſt manifeſte que ce n'eſt que pour les obliger à quitter leurs habits de parûre, pour ne ſe couvrir que d'habits de deuil; & en effet c'eſt ce qui eſt expreſſément expliqué par le verſet ſuivant. Enfin une autre ſorte de perſonne nuë dont l'Ecriture fait ſinguliérement mention, ce ſont les pauvres mal vétus qu'il y eſt ordonné de revêtir; car au ſens de Seneque, celui qui a vû un homme mal vétu, ou couvert de haillons, il la vû nud. En ce ſens donc, Monſieur, indépendamment d'autres, vos filles Convulſionnaires ſe montrent & ſe laiſſent voir nuës, parce qu'on les voit ridiculement vêtuës ou d'habillemens hétéroclites qui ſe nomment *habits de Convulſionnaires*, comme qui diroit *habits de Comédiennes* ou *de filles d'opéra*; habits d'ailleurs qui les couvrent ſi peu exactement qu'ils les expoſent à commettre à tout moment ou dans tous leurs mouvemens, des indécen-

Ezech. c. 18. v. 7.

De benefic. v. 13.

décences. Au reste toutes ces libertés à se montrer découvertes, sont des marques trop évidentes du Naturalisme qui les domine & les anime.

Qui auroit crû après cela, Monsieur, qu'il pût y avoir dans les filles Convulsionnaires un signe plus manifeste de ce Naturalisme ? Cependant à la honte de leur sexe & au déshonneur de la pieté chrétienne dans des filles qui se donnent pour en faire la profession, il y en a encore un autre, & elles n'en rougissent point davantage. Elles croient voir dans l'Ecriture la *fornication* autorisée ou soufferte par l'ordre que Dieu donne au Prophète *Osée* d'épouser une prostituée. Le traité du Naturalisme a dévelopé le sens de cette ordonnance ; mais les filles Convulsionnaires excusent leurs indécences, ce semble, sur ce qu'elles n'en sont point encore allées jusqu'à la prostitution, & cependant, répondent-elles, Dieu l'a permise à son Prophète. Mais à quoi vous paroit-il, Monsieur, que tienne la continence d'une fille, à qui il ne faudroit qu'une imagination échauffée qui lui diroit que Dieu demande d'elle qu'elle se prostitue ? A quel excès bon Dieu, ne vont point exposer les Convulsions divinisées ! Le crime du double inceste

des filles de *Lot* avec leur pere, celui de *Tamar* avec *Juda* son beau-pere; car ces crimes trouvent des exemples dans l'Ecriture sainte. Que répondroient donc les Docteurs Convulsionnistes à quelques-unes de leurs inspirées qui se feroient des modéles incestueux, qu'elles prendroient dans l'Ecriture? Et ne justifieroient-elles point ces modéles, parce que *Lot* n'en est point apellé moins saint dans l'Ecriture & même dans le Nouveau Testament? n'auroient-elles point à ajouter que de la race de *Thamar* sont sortis les Ayeux du Messie? oublieront-elles l'exemple de *Rahab*, car ce fut une prostituée (*Meretrix*) célébre, & qui a trouvé place dans la Généalogie de Jesus-Christ. Mais quel sentiment de jubilation pour vos Convulsionnaires lascives quand elles auront à se justifier de leurs contenances indécentes à Messieurs vos Docteurs, parce qu'enfin elles n'ont point encore fait envers les hommes, les avances que *Ruth* fit, ce semble, à *Booz*, en allant se coucher la nuit au bas & à côté de son lit tandis qu'il dormoit. L'on est donc autorisé, Monsieur, à tout craindre en pareille matiere de vos Convulsionnaires, parce que tout porte

au Naturalisme dans l'œuvre des Convulsions ; & par la raison qu'il en est le principe, toutes les opérations qui s'en ensuivent, doivent effraïer tous ceux qui sçavent que la lettre des Ecritures, quand on en abuse, comme faisoient dès le tems de saint Paul ceux dont parle saint Pierre. Ainsi l'on est en droit de craindre que l'esprit de Ecritures étant séparé de cette lettre ne tuë au lieu de vivifier.

C'est pourquoi, Monsieur, je persiste toujours à croire que tout est d'un dangereux naturel dans les Convulsions de l'épidémie Convulsionnaire. Hé pourquoi me le persuadai-je ? c'est parce que toutes ces sortes de vapeurs ont toujours eu pour cause une secrette tendance à de honteuses passions, où se terminent à quelque commerce ou intrigue de passion, ou à raison de quelque mariage manqué ou de quelque mariage recherché. L'Histoire des *Nonnains* qui étoient des Religieuses de Flandres, d'Allemagne, &c. en fait foi. On les soupçonna d'être possedées du diable, comme l'on a fait des Urselines de *Loudun* ; mais les attitudes où on les voïoit, les soubressauts, les culbutes, & semblables tourmentes convulsives, leurs dis-

Goulard p. 158. t. 1. Ibid. p. 150. 151.

discours, leurs éclats de rire, tout cela tendoit si directement au naturel, que le mariage en étoit la fin, le scandale & le remede, comme il paroit par les differentes histoires de ces Nonnains ou Religieuses Convulsionnaires histériques raportées dans l'Auteur qu'on vient de citer. En vérité, Monsieur, en faisant le paralelle des *Nonnains* avec vos inspirées Convulsionnaires, l'on est honteux de trouver Messieurs vos Docteurs se livrer à une œuvre qui a trompé dans tous les tems tant d'habiles gens. Car les Convulsionnaires ne font pas tant de merveilles à beaucoup près que les Nonnains, lesquelles prédisoient, cabrioloient, grimpoient les murailles, parloient des langages qui n'étoient pas les leur ; elles béloient comme font les brebis, enfin faisoient les bêtes autant que les miraculeuses, & tout cela étoit un erotisme, une concupiscènce effrenée dont le foïer n'étoit autre que le débandement des esprits ou l'irritation convulsive & dominante dans le genre nerveux des personnes du sexe, que Dieu abandonne au penchant emporté du tempéramment en celles qui se sont mises peu ou point engarde contre des inclinations criminelles.

Passion amoureuse.

Vous

Vous allez encore, Monsieur, crier à la calomnie ; car de tels soupçons ne peuvent tomber sur toutes les filles Convulsionnaires, parce qu'il y en a plusieurs parmi elles qui sont infiniment au-dessus de tels soupçons. Mais souvenez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, que vous voulez que l'on juge de l'œuvre des Convulsions par la totalité des opérations, & non par les qualités individuelles de chacune de ces filles. C'est un principe qui paroit assez peu certain chez vos partisans les plus déclarés ; car ils sont persuadés que toute l'œuvre est bonne jusqu'à la divinisation, pourvû que l'on soit assuré que de cent filles Convulsionnaires, il y en ait une seule qui soit innocente ou exempte de tout mauvais soupçon. Voilà donc le jugement de l'œuvre des Convulsions qui ne pose que sur une seule, tandis qu'on en abandonne quatre-vingt dix-neuf, nombre cependant qui tient bien plus de la totalité qu'un seul. Mais je le veux bien & j'adopte le vôtre. Rien donc rabat-il plus votre œuvre chérie vers le Naturalisme ? parce que vous la rendez semblable à la maniere de juger, qui est celle de la Médecine, cet art si proprement naturel. Car pour y ju-

ger d'une maladie ; ce n'eſt ni à ce ſeul ſymptome-ci, ou à un autre qu'on s'arrête ; mais à la totalité de tous les accidens, à leur concours ; c'eſt ce qu'on apelle *ſyndrome*, qui eſt véritablement la totalité de tous les ſymptomes, ſur leſquels l'on décide de la nature ou de l'eſpéce d'une maladie. Ces obſervations, Monſieur, décident donc de la nature & de l'eſpece de l'épidémie Convulſionnaire. C'eſt une affection vaporeuſe hiſtérique, car elle en a les ſymptomes, même les *pathognomoniques*. * C'eſt l'*étranglement* & la *ſuffocation* dans laquelle les malades ſentent une *boule* qui leur monte à la gorge, & les Convulſions qui accompagnent ſouvent ces ſortes de ſuffocations, les déclarent hiſtériques. Mais à ces ſignes *Pathognomoniques* ſe joint un autre ſigne auſſi propre à définir l'eſpece de ces vapeurs. C'eſt ſuivant le témoignage conſenti par tous les Médecins, celui qui dénote la qualité *érotique* des vapeurs ; ſçavoir le penchant manifeſte ou l'inclination évidente que les filles malades té-

 moi-

* Symptome ſpécifique qui fait connoître la nature de la maladie ou de la paſſion.

moignent ouvertement pour les hommes Et ce signe, Monsieur, est-il incertain ou douteux parmi vos filles Convulsionnaires ? Toutes ne demandent-elles point des secours qu'on ne nomme pas, toujours à des hommes, & la plûpart jeunes ? Car il est étonnant & presque définitif pour l'*érotisme* de leurs vapeurs, qu'aucune d'elles n'ont demandé des femmes pour les secourir. J'en excèpte pourtant celles qui se font tirer les mammelles par des femmes. Mais cet impertinent secours se rend à vos Convulsionnaires sous les yeux des hommes ; car il leur en faut toujours pour l'efficacité des soulagemens qu'elles demandent. Au surplus cette hardiesse, pour ne rien dire de pis, la licence inouïe parmi les femmes des tems passés, de se laisser marcher sur le ventre, sur les cuisses, sur les mammelles, toutes parties qui sont en raport trop sensibles à la concupiscence ; d'autres qui permettent à des hommes de luter contre leur ventre, dont ils veulent rabattre l'élevement de la boule qui les gonfle & les étrangle. Toutes ces étranges manieres, ou scandaleuses libertés de filles avec des hommes en désignent-elles obscurément les inclinations ?

L'Au-

L'Auteur du Naturalisme n'est donc ni précipité dans son jugement, ni calomnieux dans son Traité de l'épidémie Convulsionnaire. Mais voici encore ce qui vous découvrira la vérité & la force de ses raisonnemens.

Il est des affections histériques comme de la plûpart des grandes maladies. Les unes ont leur cause dans la partie rouge du sang, & les autres dans sa partie blanche ; c'est-à-dire, dans sa partie globuleuse ou dans sa partie lymphatique. Les vapeurs qui tirent leur cause de la partie rouge du sang, sont accompagnées d'accidents phlegmoneux, fiévreux, douloureux, qui renversent toute l'œconomie animale. Telles sont les vapeurs qui prennent aux jeunes filles : car elles viennent en elles d'une supréssion de l'évacuation qui tient à leur sexe, ou bien par le déreglement de cette évacuation. Telles sont encore les vapeurs des femmes, lesquelles à raison de leur âge sortent de l'assujettissement de cette évacution. Car par là les unes & les autres se trouvent fiévreuses, dégoûtées, fatiguées de mille sortes de douleurs de tête, de la poitrine, de l'estomac & du bas ventre. Au lieu que les vapeurs qui viennent

du vice ou du déréglement de la partie blanche du sang, exposent les malades à des Convulsions qui viennent plus ou moins souvent par accès, qui durent très-longtems, sans cependant que les malades dépérissent dans leur santé. Car c'est une observation constante en Médecine que la fiévre ne prend presque pas dans ces sortes de vapeurs, & c'est ce qui les distingue des autres: jugement que l'on trouve porté par un sçavant Praticien au sujet d'une fille qui étoit en Convulsion depuis vingt ans sans mourir. Vous reconnoissez, je m'assure, Monsieur, dans ce tableau la sorte de vapeur qui régne parmi vos filles Convulsionnaires. Leurs accès reviennent pendant des années entieres, & la santé n'en souffre rien en celles qui d'ailleurs se portent bien. Mais l'inconvénient de ces vapeurs dépendantes de la partie blanche du sang ou de la lymphe, c'est que cette lymphe commence les vapeurs, au lieu que ce ne peut être qu'en second qu'elle les excite dans les personnes du sexe en qui elles se font par la partie rouge; & c'est le cas ordinaire des pâles-couleurs. Autant donc que celles-ci sont phlegmoneuses, fiévreuses, & accablantes pour la santé qu'elles

qu'elles ruinent, autant les autres sont-elles exemptes de fiévre, d'inflammation, &c. mais aussi ont-elles un caractere très-déplaisant & très-criminel en celles qui s'y laisseroient aller. Car elles consistent dans le soulagement du genre nerveux qui est pénetré, non plus par une lymphe aërienne, laquelle comme un doux zéphire, s'insinuë insensiblement dans les fibres nerveuses; mais par un suc lymphatique dégeneré, acre, salin, explosif, qui tient tout le genre nerveux en tension, en spasme & en irritation. Mais cette lymphe fournissant aux germes des animaux dans les corps des femelles, la lymphe fine & spiritueuse sortant du fond lymphatique qui est dégeneré, le soulevement passe incessamment au réservoir des germes des animaux & aux fibres qui les envelopent. De là donc s'élevent des ondulations vers le cerveau; ce sont les vapeurs, lesquelles portant à l'ame des sensations conformes & ressemblantes aux lieux d'où elles partent; ce sont ces aiguillons de la chair qui affligent quelquefois les plus gens de bien; mais qui font des vapeurs *érotiques*, enflammées par la cupidité, & habituelles en ceux & en celles qui s'y

laissent emporter. Voilà, Monsieur, les sortes de vapeurs qui tourmentent vos Convulsionnaires ; en voilà le caractere sans juger du consentement qu'elles y donnent ; mais ce sont des maladies naturelles où le divin ne peut avoir aucune part & qui demanderoient d'autres remédes que des louanges & des aplaudissemens, si propres à exciter la vanité qui est la peste de la pureté, comme l'impureté est l'égout de l'orgueil.

Voilà, direz-vous encore, Monsieur, de honteuses idées ou d'obscénes notions dont j'entretiens le public. C'est plus mon affliction que la vôtre, Monsieur, parce que sans être aussi grand Docteur en Théologie que vos maîtres Convulsionnistes, je me pique d'être bon Chrétien, s'il plaît à Dieu ; j'en sçai donc assez pour ne pas ignorer que les impuretés sont des choses qu'il ne faudroit jamais nommer parmi les Chrétiens. Mais là-dessus jugez, Mr, du malheur des Convulsions, elles aveuglent vos Docteurs jusqu'au point de leur boucher l'entendement, & endormir leur conscience sur les désordres de vos Convulsionnaires, & par contre-coup, dont vous vous dissimulez l'indécence:

tes Convulsions obligent donc les Médecins à éclairer le public sur un oeuvre qu'on lui donne pour divin ; tandis qu'il tient démonstrativement au Naturalisme le plus sensuel, & le moins tolérable parmi les Chrétiens. J'espere même de votre équité que vous voudrez bien vous souvenir que les Livres saints eux-mêmes n'ont point inspiré la délicatesse du jugement que vous portez sur les réflexions des Médecins. Il est permis de nommer les choses les plus scandaleuses quand il faut instruire ou prévenir les esprits ou les coeurs. L'Ecriture a-t-elle dissimulé une action abominable d'*Onan*, dont elle exprime en termes formels, les termes ou le nom ? Est-ce à votre avis, Monsieur, un narré bien chaste que celui du double inceste des filles de Lot, qui s'accordérent ensemble pour corrompre leur pere après l'avoir enyvré ? Les complimens que se sont faits *Juda* & *Thamar* sa belle-fille contre-faisant la femme débauchée, vous paroissent-ils representer une idée bien chaste ? & cependant l'Ecriture raporte ces complimens. Au surplus que vous semble du mot de *Jocari*, dont se sert expressément la même Ecriture, pour faire comprendre Gene. 9.

à quels signes *Abimelech* reconnut par sa fenêtre que *Rebecca* étoit femme d'*Isaac*. Excuserez-vous ces expressions, parce que c'étoit encore sous la Loi naturelle que tout ceci se passoit ? *Moïse* qui a reçu la Loi parle-t-il en termes plus ménagés sur des matieres semblables ? *Le Lévitique*, &c. en enseignant les Hébreux sur les impuretés légales & sur les degrés de parenté, dans lesquels il seroit permis de se marier, ménage-t-il les termes ? Le sont-ils davantage lorsque la Loi décrit le détail de ce qu'il falloit faire en presence des Juges pour justifier l'innocence d'une nouvelle épousée contre les accusations d'un mari jaloux.

Tout cela, direz-vous, Monsieur, apartenoit à l'ancienne Loi ; mais saint Paul apartenoit certainement à la nouvelle qui est celle de l'Evangile. Or cherche-t-il des circonlocutions, pour faire entendre aux Romains les abominations des Gentils, dont il désigne les crimes par les termes, diriez-vous, Mr les plus choquants parmi les Chrétiens, *Masculi in masculos turpitudinem operantes*. L'Apôtre saint Jude y aporte-t-il plus de ménagement en parlant des abominables, *Post carnem alienam euntes*.

tes. En conséquence saint Augustin, dont la religion & la morale est certainement la vôtre, nous a révelé & à tous les Chrétiens en termes simples & naturels, les infamies des mysteres des Dieux des Païens, & les infames representations que l'on faisoit à l'honneur de leurs Déesses. Tout cela, Monsieur, n'est-il pas capable de disculper le Naturalisme, en parlant des indécences de vos Convulsionnaires, & en en révélant la turpitude, pour convaincre le public de la folle idée que l'on donne du divin aux opérations de ces fillles malades de honteuses vapeurs; car c'est principalement de celles qui tiennent à l'érotisme. Direz-vous que c'est trop donner à des aparences de signes qui peuvent être trompeurs? Mais en matiere de peché il faut en éviter jusqu'à l'aparence. C'étoit l'affaire de vos Théologiens d'arrèter la parade des spectacles qui se donnent de leur consentement; & la Médecine se renfermant dans ses regles, se seroit contentée de traiter ces malades & leurs Convulsions, parce que les Médecins sont versés dans ces connoissances & dans les manieres differentes de traiter ces maux.

V. Saint August. de la Cité de Dieu.

Voulez-vous, Monsieur, achever de

vous convaincre pleinement que dans le cas de parler de simples maladies honteuses, les saints Peres ne faisoient nulle difficulté de nommer les parties malades. Lisez encore le dix-septiéme chapitre du 12. Livre de saint Augustin, *de Genesi ad litteram.* Ce n'étoit point la nécessité de l'expliquer clairement, qui le faisoit parler comme il fait dans cet endroit. Il ne s'agissoit point de faire honte aux Païens de leur abominable Religion par les turpitudes qui s'exerçoient dans leurs Temples & dans les secrets misteres de leurs fausses Divinités. Saint Augustin parle à des Chrétiens d'un enfant Chrétien qui étoit élevé dans un de ses Seminaires ou Communautés à l'âge de quatorze ou quinze ans, qui est le tems où la chair commence à prendre des forces contre l'esprit ; cet enfant tomba dans un accident des plus extraordinaires & qui eut des suites ; que Messieurs vos Théologiens ne manqueroient pas de regarder comme divines, si elles étoient arrivées à quelqu'une de vos Convulsionnaires ; il y a des extases, des visions, des révélations, des prédictions qui s'accomplissent au jour marqué ; cependant les Médecins guérissent à la fin de tout ce-

là par leurs opérations & par leurs remédes, & l'enfant guéri ne persevére point dans la sainteté de vie qu'il avoit promis de garder. Je n'en copie point le récit, parce qu'il est trop long, & parce qu'il seroit peut-être assez difficile de le mettre en François tant les termes sont peu ménagés. Je me contente donc de vous y renvoïer, vous à qui l'autorité de ce Pere est si respectable. Vous y verrez tout ce que je viens de vous insinuer bien détaillé : je ne ferois que l'affoiblir par les ménagemens que je serois obligé de garder dans ma traduction.

Vous verrez, dis-je, que par cette seule histoire il est prouvé que les Convulsions à extases ou à semblables merveilles, ont souvent leur cause dans le ventre, que la Médecine les guérit ; enfin que les bains froids y sont d'un merveilleux succès. Et sur le tout ajoutez, Monsieur, que sans obscénité on peut en fait de maladie, dire les choses par leur nom, désignés cependant par des termes les plus modestes & envelopés, pourvû qu'ils ne dérobent point la vraie notion de la maladie.

Car un fait que voici, Monsieur, prouve l'inconvénient de parler trop obscurément des fautes dont l'on a à se corriger.

corriger. Un des plus dignes Curés de Paris en son tems (c'étoit Monsieur *Gardeau Cure de saint Etienne du Mont*) sincérement occupé de rendre utiles ses Homélies en quoi il excelloit, avoit très-souvent parlé contre les immodesties des Dames & des Demoiselles, qui venoient se mettre jusque sous les yeux du Célébrant pendant la Messe avec leurs gorges découvertes, & à tout cela elles faisoient la sourde oreille. Enfin lassé de n'être point utile, il réïtéra ses remontrances étant monté en chaire ; mais prévoïant toujours le même mauvais succés, il s'avisa de parler à son Auditoire sur un autre ton : Pourquoi, dit-il, aux femmes & aux filles ne seriez-vous pas obligées de vous couvrir en notre presence ? Car enfin, ajouta-t-il, afin que vous le sçachiez, nous sommes de chair & d'os comme les autres hommes. Chacun se prit à rire. Mais lui, redoublant son sérieux, dit à son Auditoire, quand on vous parle en termes couverts, vous faites la sourde oreille, & quand on vous parle en termes clairs, vous vous mettez à rire. Il faut une bonne fois, ajouta-t-il, vous aprendre à vous corriger. Dans une autre occasion prêchant contre les Quêteuses qui

qui quêtoient pour les pauvres avec leur gorge découverte, il dit en haussant sa voix que c'étoit faire de l'Eglise & des Chrétiens un Temple de Venus (*Sacrarium Veneris*,) & il vaut mieux, ajouta-t-il, que les pauvres meurent de faim, que d'exposer des Chrétiens à tomber dans le crime.

Ainsi encore un coup, Monsieur, l'Auteur du Naturalisme n'est ni obscéne ni calomnieux ; d'autant d'ailleurs qu'il ne dit de vos Convulsionnaires en public, que des indécences qu'elles commettent sous les yeux de tout le monde, & s'il a parlé librement en Médecin, ce n'est que parce que vos Docteurs ont manqué de parler en Théologiens & en Directeurs.

Mais cet Auteur va bien plus loin, Monsieur, car non-seulement il prouve & démontre que les Convulsions sont une maladie, mais encore que c'est une épidémie qui se gagne comme fait la contagion. En effet celle des *Nonains* alloit même jusqu'à la rage. Car ces Religieuses honteusement vaporeuses se mordoient les unes les autres comme des enragées. La contagion de l'épidémie Convulsionnaire sera ci-après démontrée ; mais celle des Nonains fut telle qu'elle

Voïez Goulart. Loc. citat.

ravagea dans le quinziéme siécle l'*Allemagne*, & en particulier les Etats de *Saxe* & de *Brandebourg*, puis la *Hollande*, & *Rome* même n'en fut pas exempte, puisqu'en 1535. trente jeunes personnes tombérent dans cette sorte de maladie dans l'Hôpital des Orphelins, suivant le témoignage de *Cardan*.

Lib. 4. de Va-
iet.

Langius raporte des histoires surprenantes de semblables maux dans ses Epitres; & *Benivenius* fait le récit de certaines de ces créatures, lesquelles dans leur accès venoient grosses par le ventre comme des tambours, & que d'autres faisoient des culbutes dans ces mêmes accès. Les mêmes choses sont attestées par *Melancton* dans ses Epitres & par *Peucer* dans ses Traités des divinations; de sorte, dit *Melancton*, que ces créatures étoient des spéctacles de prodige, ou dans leurs actions, ou dans leurs paroles, ou dans leurs sçavants discours. C'est pourquoi le vulgaire traitoit ces maladies de diaboliques. Mais cette expression, Monsieur, ne doit imposer à personne: car ces maladies ne sont apellées diaboliques par les Médecins, que parce que parmi eux ces maladies passoient pour être produi-

De abditis morb. causis.

tes

tes par l'*atrabile* ou *mélancolie noire*, qui est apellée en Médecine le bain du diable *balneum diaboli*, parce que cette humeur est si maligne que le diable par sa malignité ne sçauroit produire des maladies plus atroces que celles que fait l'humeur mélancolique atrabilaire. Et de là se sont nommées diaboliques toutes les maladies convulsives, tel par exemple que le *cauchemar* (*incubus*) qui est apellé maladie diabolique, parce que l'étrange opression où elle jette ceux qui en sont attaqués, est aussi pressante que celle que pourroit faire un démon s'il en avoit le pouvoir. Aussi remarqua-t-on dans l'épidémie des Nonains, que les affreux maux que l'on apelloit diaboliques cédoient aux remédes ordinaires. Mais qui plus est qu'un mariage bien ou mal accordé ou furtivement emploïé finissoit ces maladies. Car l'on découvrit que de jeunes gens éscaladant les murailles alloient passer les nuits avec ces créatures, lesquelles n'étoient pas plus malades que quand ce criminel secours leur étoit interdit, parce qu'il étoit découvert. Il ne faut pas omettre qu'il y en eut jusqu'à cent cinquante qui tombérent dans cette maladie *au païs de Brandebourg*; ainsi

en parcourant tous les differens Cantons, Villes ou Villages, où se communiquoient ces affections histériques, extatiques & convulsives, il se trouve qu'elles faisoient progrès à la maniere d'une peste qui passe de lieu en lieu.

Ce sont ces sortes d'épilepsies apellées en Médecine épilepsies de filles, *epilesia ab utero*, lesquelles suivant les observations des praticiens, & en particulier de *Dodonée* & de *Benivenius*, ont leur cause dans le bas ventre, & particuliérement dans le dérangement du cours du sang; de maniere qu'en remédiant à cette cause, l'on voit guérir ces sortes d'épilepsies.

Que vos filles Convulsionnaires, Monsieur, eussent dans leurs entrailles ou dans leur bas ventre qu'elles permettent de tant pietiner par des hommes, de semblables causes de leurs Convulsions, ç'auroit été un examen à renvoïer aux Médecins, & qui peut-être auroit ouvert les yeux à Messieurs vos Théologiens; car ils sont en droit de se maintenir dans l'ignorance sur ces détails, parce qu'ils tiennent trop à leur égard de la chair & du sang. Quoiqu'il en soit la contagion des Convulsions de ces filles est autant manifeste, qu'il

qu'il est évident qu'un progrès de huit ou dix jusqu'à huit cens & davantage, est surprenant. Or vos filles Convulsionnaires ont commencé par huit ou dix, & aujourd'hui, c'est-à-dire, au bout de deux ans, le nombre en est monté jusqu'à huit cens à tout le moins : est-il en ce genre une contagion plus dangereuse & qui foisonne davantage ? Le remède à cette multiplication contagieuse est connu à la Nouvelle France ; c'est pourquoi je vous suplie de lire ici la relation qui en est venue par un Missionnaire, homme d'esprit, qui est à Paris.

En 1698. on vit une fille d'environ vingt-trois ans attaquée d'une maladie fort extraordinaire, à *Villemané en la Nouvelle France*. Cette fille fut affligée d'un hocquet continuel & violent, avec lequel elle imitoit assez bien le jappement d'un chien ; elle souffroit beaucoup par le mouvement continuel du diaphragme, & par une secousse forcée des intestins, qui lui permettoit à peine de prendre quelques gorgées de bouillon pour se soutenir. Elle entra dans l'Hôtel-Dieu pour être plus à portée d'être secouruë, & les Religieuses la placérent dans la Salle des femmes où

il y avoit quatre autres filles malades de differentes maladies qui ne se ressembloient point du tout. Trois jours après l'entrée de cette fille, l'on entendit les quatre autres hocqueter dans leur lit, & attaquées de la même maniere & avec les mêmes symptomes.

Le cinquiéme jour celle qui étoit entrée avec le hocquet en fut guérie; mais les quatre autres continuérent de l'avoir avec des circonstances & des symptomes qui faisoient pitié. Car après avoir hocqueté pendant une demie heure, elles entroient dans des Convulsions si violentes, qu'il falloit quatre hommes pour en tenir une; le hocquet & les Convulsions leur arrivoient à toutes quatre en même tems; pendant les Convulsions elles avoient les yeux fermés, elles se debattoient avec violence, elles mordoient, déchiroient ce qu'elles pouvoient attraper. Ces accès duroient un bon quart d'heure, après quoi elles demeuroient sans mouvement & presque sans respiration pendant un quart d'heure. Elles revenoient à elles-mêmes & paroissoient se bien porter pendant une demie heure. Au bout de la demie heure le hocquet recommençoit & duroit, comme on l'a dit, demie heu-

heure, après laquelle ces filles, le hocquet cessant, entroient dans des Convulsions qui duroient un quart d'heure, ensuite un quart d'heure de léthargie, après laquelle elles ouvroient les yeux, ressuscitoient en quelque façon, & demeuroient pendant une demie heure en cet état de résurrection, se portant bien & sans le moindre ressentiment des agitations précedentes. Après cet intervalle de santé, recommençoit le hocquet comme on la dit ; ensuite les Convulsions, la léthargie & la résurrection, ce qui dura de cette maniere jour & nuit sans interruption pendant huit jours.

Les Religieuses fatiguées & même exposées à contracter un mal qu'on regardoit comme contagieux, après bien des délibérations, se déterminérent à séparer ces quatre filles, & à les mettre dans des apartemens où elles ne pussent ni se voir ni s'entendre ; on éxécuta la résolution, on donna à chacune deux personnes pour les servir, une Religieuse & une Séculiere ; quand elles furent chacune dans sa chambre, on leur dit qu'on leur donneroit la discipline si elles continuoient. Le remede par là fut efficace, ni le hocquet, ni les Convulsions,

sions, ni les autres symptomes ne parurent plus ; & ce qui est singulier est qu'elles se trouvérent parfaitement guéries des autres maladies qui les avoient obligées à entrer à l'Hôtel-Dieu. Cette guérison si prompte & operée d'une maniere si singuliere, fit courir le bruit que ces filles avoient joué la comédie ; mais on se trompoit, elles n'ont été ni fourbes ni dereglées. Et j'ose dire même que ces accidens n'arrivent guéres qu'à des personnes qui vivent dans la continence, & que le moïen le plus aisé pour les guérir est de faire peur, & si cet expédient est inutile, on ne tentera jamais en vain l'accomplissement de la menace dont on vient de parler.

Les Convulsions sont très-communes dans les Indes Orientales. On a deux remedes pour les guérir, *l'eau froide* dans laquelle on les jette en les surprenant, ou qu'on leur jette sur la tête dans le tems qu'ils y pensent le moins ; quand ce remede est trop foible, on a recours à la flagellation, qui est toujours efficace.

Voici, Monsieur, une seconde relation du même païs & de la même main, qui confirme bien le Naturalisme

me des vapeurs mélancoliques & de semblables, & en même tems combien ces maux sont guérissables par les remedes naturels.

En l'an mil sept cens neuf un Forgeron en la Nouvelle France, aïant été frapé d'une terreur panique & croïant sur une fausse allarme qu'il alloit tomber entre les mains des Anglois avec qui on étoit en guerre, se mit à s'enfuir à travers des bois, & fit en deux jours un chemin de quarante lieuës, qu'un cerf auroit eu bien de la peine à faire.

Etant rendu chez lui il tomba dans une espece de frénésie qui lui faisoit dire à un chacun ce qui lui convenoit ; il parloit de Dieu avec beaucoup de facilité & d'éloquence dans ses accès, lui qui en santé avoit de la peine à s'énoncer sur les sujets ordinaires du commerce de la vie, & qui parloit peu.

Dans ses accès il venoit demander la Communion, qu'on lui refusoit, ce qui lui fit prendre la résolution de tuer le Missionnaire. Une nuit s'étant échapé de sa maison, il vint à l'Eglise, en enfonça les portes, & ouvrit le Tabernacle, prit le Saint Ciboire, & après s'être communié il vint à la maison du Mis-

Missionnaire qui voulut le prendre ; mais l'homme s'étant enfui, il alla se cacher dans la riviere de saint Laurent, d'où étant sorti, on le mena devant l'Eglise où le Missionnaire le fouetta avec une discipline jusqu'à lassitude. Ce remede guérit notre homme, & il demeura pendant un fort long-tems tranquile & se portant bien. Mais au bout d'un an il retomba malade, il fallut l'enchaîner, & comme il vouloit toujours qu'on le communiât, un jour il rompit ses chaînes, & pendant l'octave du Saint Sacrement s'en vint à l'Eglise le Prêtre étant à l'Autel, entre l'élévation & la communion, & le Saint Sacrement exposé, il étoit déja dans le Sanctuaire sans que personne eût osé l'en empêcher, lorsque le Prêtre se tournant vers lui, lui dit d'un ton ferme de se mettre à genoux, de garder le silence & de ne pas branler, ce qu'il exécuta, laissant achever la Messe & donner la Bénédiction du Saint Sacrement, après laquelle il fit tout haut une priere beaucoup au-dessus de sa portée, où il parla de Dieu dans les termes les plus pathétiques & avec beaucoup de lumiere.

Le Missionnaire lui aïant ordonné de

de courrir chez lui sans s'arrêter, il se mit en chemin, & courut avec tant de vîtesse qu'un cheval au galop n'auroit pas pû le suivre.

Quelque tems après il rompit ses chaînes sur le midi pour venir demander la Communion, il trouva le Missionnaire en son chemin. Le Prêtre se doutant qu'il alloit à l'Eglise, le prévint, & s'y rendit le premier fermant la porte sur lui & la barricadant, afin qu'il ne pût pas l'enfoncer. Mais comme il étoit armé d'un croc de fer, il enfonça un des panneaux, qui donna à la tête du Missionnaire, & l'étendit sur le plancher.

Le furieux étant entré par l'ouverture du panneau, voulut décharger un grand coup de son croc sur la tête du Prêtre qui fut assez heureux pour le parer, le manche du croc aïant glissé le long du bras, & le monde étant venu au secours, on se saisit de lui, on lui donna encore une fois la discipline, qui lui rendit une santé parfaite.

Vous voïez, Monsieur, par ces relations le danger de la contagion Convulsionnaire & de celles des imaginations, la vérité & les remedes qui la termi-

terminent, sçavoir *le fouet* & *l'eau froide*.

C'est pourquoi après de telles réflexions, je me trouve parfaitement confirmé dans la pensée que tout est naturel dans les opérations de l'épidémie Convulsionnaire. Vous revenez cependant encore avec le cheval de bataille des Convulsionnistes ; ce sont des opérations dont vous éxigez de la physique des causes naturelles, à faute de quoi vous persistez à ne vous pas rendre au Naturalisme. Mais souffrez donc que je vous fasse ressouvenir qu'un grand Philosophe, c'est *Cardan* qui fut dans son tems le Docteur subtil de la nature, méprise comme ridicules toutes les opérations qui lui paroissent des prodiges ou des miracles de théatre. A quoi, demande-t-il, peut servir d'avaler du feu & de le revomir ? de tirer du sang des fruits ? de faire sortir par la bouche des cloux enfilés ? de se percer en aparence les bras & les mains ? de se mettre la pointe d'une épée sur le ventre & de la faire ainsi plier jusqu'à la garde, ou de la faire passer au travers du corps ? de faire voir un enfant sans tête, & ensuite une tête sans enfant, le tout vivant sans que l'enfant soit

Cardan de subtil. l. 19.

soit endommagé ? & néanmoins si vous sçaviez, ajoute-t-il, de quelle maniere des charlatans font ces tours, vos seriez fâché d'avoir donné une obole pour l'aprendre.

A ce sujet vient l'histoire d'un des principaux Devins dans une Nation du Cap de Bonne-Espérance. Il regarda comme son maître en fait de prestige, un soldat Européen qui avaloit de l'eau-de-vie enflammée dans une écuelle; un tel prodige en aparence ne nous étonne pas en Europe, parce que nous connoissons la nature de ce feu. De tels faits extraordinaires ne sont donc non plus au-dessus de la nature que de voir un oiseau dans les Indes Orientales, qui étant sans langue avale du fer & de la glace.

Le voïage de Siam.

Thuan. l. 117.

Ne seroit-il donc pas, Monsieur, plus digne d'un Philosophe véritable de faire cette réflexion qui est toute simple. Il n'y a que deux puissances capables de tout ce qu'il y a de grand dans le monde, Dieu & la nature. Car d'y admettre le démon, c'est faire sa puissance rivale de celle du Créateur, elle qui est si étrangement limitée, qu'un cheveu quand Dieu le veut, peut l'arrêter, suivant la pensée d'un illustre

L'Abbé Mr Duguet sur Job. mort que nous pleurons encore. Or Dieu ne faisant point de nouvelles choses, parce que tout est fait, les prodiges naturels même par sa puissance dans tout le monde, dont il a institué les loix, l'ordre & leur pouvoir : peut-il paroître au-dessous de l'esprit humain autant Philosophe fut-il, quand il se trouve court sur les causes d'un phœnoméne, d'affermir sa physique par cette réflexion ; *quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini* : Psalm. par ce, se dira-t-il, que je ne sçaurois atteindre le fond des choses, parce que ma science est là bornée ; je m'abandonne aux loix du Créateur, & me repose sur sa puissance pour me soumettre à ce que je ne puis expliquer. C'est, Monsieur, la *foi physique*, la créance au pouvoir que le Créateur a mis dans la nature, créance qui renferme par ce qu'elle le supose, l'essence fonciere des choses que nous avons à connoître. *Fides est sperandarum substantia rerum*, & cette obscurité aparente est la preuve la plus certaine de la vérité des choses qui nous sont cachées. *Argumentum non apparentium*. Une telle physique sied à un Philosophe Chrétien, qui n'est pas honteux de s'affermir contre ses dou-

tes,

tes, qu'en reconnoissant la puissance & vérité de celui qui aïant créé toutes choses, éxige de nous bien plus de soumission que de raisonnement. Quand on vient donc, dit saint Augustin, à faire de ces sortes de questions, que nos sens ne sçauroient nous aider à résoudre, & à quoi l'expérience ne va pas, parce que ce sont autant de secrets cachés dans les merveilles de la nature, nous ne devons pas avoir de honte d'avouer notre ignorance.

Revenant cependant comme vous faites encore à votre argument des coups de buches que vous produisez de nouveau, renforcé pourtant d'un autre que vous tirez de la résistance du crâne, sous la forte compression qu'on lui fait souffrir sans l'endommager, vous vous croïez invincible au systême du Naturalisme. C'est-à-dire, que de l'alliage de ces deux phœnoménes, vous prétendez former un nœud gordien indissoluble à la physique, comme si elle ne pouvoit s'en défaire. Vous verrez, Mr, comment elle sçait couper ces nœuds ou les dissiper.

Les siécles passés n'ont-ils pas vû de ces sortes de merveilleux dont l'imposture ou la séduction est devenuë notoire?

toire ? n'en étoit-ce point un des plus incompréhensibles, que celui de paroître entendre le langage des oiseaux ? & ce fut l'illusion par laquelle *Apollonius de Thiane* sçut surprendre toute la célébre Ville d'Ephèse. Il y a, leur dit-il, du bled répandu dans un tel chemin, les oiseaux qui le ramassent ou le mangent, envoient par celui qui vient sur cet arbre, avertir ceux qui y sont de cette bonne fortune. On envoïa sur le lieu, l'on y trouva & le bled répandu & les oiseaux qui le mangeoient. L'on cria miracle, & c'étoit la fourberie d'Apollonius qui avoit vû en venant où il étoit le bled répandu & les oiseaux qui le mangeoient.

* Lettr: 190. p. 379. Tome v.

Un autre grand miracle de cet habile imposteur, fut la résurrection d'une jeune fille qui mourut, comme on l'avoit crû, la veille de ses nôces. C'étoit une fille consulaire dont la passion histérique étoit connuë à Apollonius. Là-dessus il eut la hardiesse d'arrêter la pompe funébre, de faire semblant de parler à l'oreille de la prétendue morte. Le trouble du convoi aïant agité la prétenduë morte, elle revint, comme il lui étoit ordinaire, de son accès de vapeur, & l'on en fit un miracle à Apollonius

sonius. Mais le Naturalisme, Monsieur, vous a produit une semblable résurrection raportée par *Celse*, & l'on est accoutumé en Médecine à ces sortes de résurrections qui n'ont rien de surnaturel. Tout de même vous êtes étonné de voir une fille souffrir tranquilement des coups de buches. C'est, si vous le voulez, un prodige qu'une telle indolence ; mais est-il plus grand que celui de l'indolence d'un homme sur le ventre duquel quatre hommes fendent de grosses pieces de bois ? Une autre fille Convulsionnaire, ajoutez-vous pour surcroit de preuve, casse le marbre avec sa tête sans se blesser. Hé bien, on produit un homme qui casse contre son front un gros os de pied d'un bœuf. Et encore un autre qui souffre des coups d'un gros caillou sur sa poitrine qui est nuë, & ces coups sont assez *roides* pour pouvoir assommer un bœuf, & l'un & l'autre font cela sans être blessés. En voulez-vous un troisiéme, Monsieur, ce sera celui qui au troisiéme coup de poing qu'il donne sur un coutre de charue, le brise en morceaux sans se blesser la main ni les doigts. Sont-ce là de legeres épreuves sur les os, cependant l'on ne s'est pas avisé d'y trouver du divin.

V. Goulard dans son Tresor p. 240.

Ibid.

Reste la merveille de celle qui se fait mettre la tête en presse sans que le crane en soit brisé ou aucunement endommagé. Un préalable là-dessus, (car ce ne seroit pas la premiere imposture des filles Convulsionnaires) ce seroit un examen à faire, sçavoir s'il ne seroit pas du tourniquet qui sévre les éclisses qui environnent la tête, comme du nœud artificiel dont l'on serre le cou de la Convulsionnaire que l'on pend ? comme celui-ci ne coule que jusqu'à un certain point ; tout de même le tourniquet ne serreroit ou par lui-même ou par l'aboutement des échisses, que jusqu'à certaine mesure. Au surplus quand l'on connoit l'art admirable avec lequel est fait l'assemblage des os du crane, dont les sutures differentes affermissent tellement les articulations, qu'elles ne le rendent point incapable de quelques mouvemens. D'ailleurs les os étant disposés pour former une voute, l'on doit se souvenir combien les pieces d'un tel assemblage sont inébranlables ; de maniere que plus on les presse d'un certain biais, moins elles s'éboulent. L'on trouveroit donc la raison naturelle de cette étrange compression, sans qu'elle cause ni brisure ni rupture.

Si

Si un habile Anathomiste tel que celui qui nous a donné une dissertation si sçavante & si curieuse sur la méchanique des os du crane, * avoit été commis juridiquement pour examiner les positions & les ajustemens des *éclisses* ; & voilà, Monsieur, comme il auroit fallu que Messieurs vos Docteurs s'y fussent pris en consultant des Médecins sur le surnaturel ; un tel Médecin leur auroit apris la difference qu'il y a de presser des parties osseuses qui s'entretiennent par autant de points d'apui qu'il y a de sutures d'emboitemens & d'engrenures, & c'est la situation des os du crane, ou d'en presser d'autres qui sont molles, charnues & musculeuses, lesquelles étant violemment pressées avec les os qui les soutiennent, sans ces positions d'engrénures ou semblables emboitemens mutuels, se froissent ou s'écrasent cruellement par ces sortes de compressions. Ce fut en effet ce qui arriva à celui qui voulut luter contre un autre qui étoit d'une force surprenante. Car celui-ci aïant serré entre ses

* Monsieur Hanaud Médecin de la Faculté de Paris, Professeur Anatomiste au Jardin du Roi, dans le Mémoire de l'Académie des Sciences.

ses bras cet autre qui voulut mesurer ses forces contre les siennes ; il le froissa entre ses bras jusques-là qu'il en mourut.

Goulard p. 242.

Il arriva un même malheur à un Evêque qu'un de ses ennemis, sous prétexte d'embrassade de réconciliation, fut embrassé si méchamment & si furieusement, qu'il le brisa à force de le serrer entre ses bras, parce que c'étoit des parties molles, incapables de résister à de si fortes compressions. A ceci vient assez à propos l'histoire d'un vieux Officier renommé pour la force prodigieuse de son poignet. Aïant donc dit à un jeune Officier téméraire de mettre sa main dans la sienne, comme s'il eût accepté l'apel qu'il lui faisoit ; il donna une telle entorse au poignet de ce jeune homme, qu'il le lui démit ; après quoi, en le raillant, il lui dit qu'il lui donnoit le tems de se faire panser pour revenir quand il seroit guéri mettre l'épée à la main contre lui. Il est encore des parties comme celles de la poitrine, dont la voute est osseuse & qui se tiennent par des cartilages, & de telles parties peuvent suporter sans se briser ni s'enfoncer des poids énormes, parce que ces cartilages comme des bran-

Ibid. p. 239.

les

les où des ressorts mouvants sont mis en équilibre ; sans donc s'enfoncer par la pesanteur qui les comprime, elles résistent d'une maniere étonnante à la compression.. C'est la raison pourquoi un homme souffroit en riant qu'on lui roulât sur la poitrine une pierre d'un volume & d'une pesanteur épouvantable. Pag. 240.

L'on connoit donc, Monsieur, la raison des forces compressives, elles peuvent singulierement être apropriées au corps humain qui peut y résister en certaines personnes ; mais il faut en demander les raisons, non à des Théologiens qui sçavent certainement d'autres choses bien plus sublimes & bien plus relevées ; mais à des Médecins Phisiciens, Méchanistes, Anatomistes, qui connoissent les choses de ce bas & du petit monde.

Ce fut par cette sage précaution que l'Evêque d'Orléans (Charles Miron) évita le piege que préparoit à ses lumieres & à sa religion, une célebre dévote qui passoit pour illuminée & pour possedée du diable. Elle s'apelloit *Marthe Brossier*, fille d'un Tisseran de Romorentin, laquelle faisoit mille singeries dont ce Prélat découvrit l'impos-

ture, tantôt en lui faisant boire de l'eau benite pour de l'eau commune, tantôt lui faisant donner une clef envelopée d'un taffetas rouge à la vûe de laquelle Marthe Brossier faisoit la forcenée comme si ç'eût été de la vraie Croix. On lui récitoit des vers de *Virgile*, & le démon de Marthe Brossier les prenoit pour les mots emploïez dans les exorcismes.

Cette conjoncture parut importante à la religion des Prélats de ce tems ; c'est pourquoi Henri de Gondi Cardinal & Evêque de Paris, après des examens faits par des Médecins par ordre de l'Evêque d'Orleans, donna cette fille à examiner à cinq Médecins de la Faculté, dont trois traitérent d'imposture les actions de cette prétenduë possedée. Le Parlement prit ensuite connoissance de l'affaire, pourquoi il nomma onze Médecins qui unanimement raportérent qu'il n'y avoit rien de démoniaque en cette affaire. En conséquence cette fille fut renvoïée à Romorentin ; on l'en tira pour la conduire à Rome ; mais elle y attira peu d'attention, & l'on cessa bien-tôt d'en parler.

Ce fut ainsi que le fanatisme fut étouf-

étouffé dans son principe par les soins des Prélats & des Magistrats qui commencérent par commettre cet examen à la Médecine, qui découvrit les impostures de cette fille dévote. Mais quand une fois, comme l'on a manqué de le faire dans votre parti, Monsieur, on a laissé prendre racine au fanatisme, & que devenant contagieux, il menace d'infecter des milliers de personnes, comme avoit sourdement fait celui des assemblées nocturnes Convulsionnaires, lequel pensa renverser Rome, il devient si essentiellement nécessaire de travailler au plutôt à arrêter le progrès de la contagion, qu'alors les Consuls qui administroient la République, crûrent que pour exterminer cette peste d'un Etat, il falloit interrompre toute autre affaire publique, même les soins des Provinces & des guerres étrangeres pour veiller à la sureté du cœur de l'Empire. Et en effet ces Consuls, toute autre affaire cessante, ne s'occupérent qu'à dissiper ces assemblées nocturnes, qui étoient des bacchanales Convulsionnaires, composées d'hommes & de femmes scandaleusement mêlés les uns avec les autres pendant la nuit, & tout cela sous prétexte de Religion.

Après l'exemple d'une telle sagesse, vous comprenez, Monsieur, la nécessité qu'il y auroit eu après avoir manqué d'étouffer le fanatisme Convulsionnaire que vous divinisez, comme faisoient ces Païens fanatiques en autorisant les assemblées de l'honneur qu'ils rendoient à leurs Dieux ; & en cela la Médecine versée à traiter les contagions ou les épidémies, auroit trouvé le remede capable d'arrêter & de dissiper celle des Convulsions. C'auroit été de renfermer toutes ces malades infectées de cette peste dans une maison, comme celle *de saint Louis*, faite & destinée pour retirer les pestiferés. Car là étant sous les yeux des Médecins qui auroient suivi avec l'habileté de leur art, les circonstances, les symptomes & tous les accidens de ces Convulsions, auroient démêlé les vraies d'avec les fausses : (car il y en a, Monsieur, d'une & d'autre parmi vos filles,) les femmes qu'on auroit mises après d'elles, auroient mis les Médecins au fait de bien des particularités : ces Médecins auroient emploïé le régime & tous les remedes propres pour guérir les Convulsions des filles ; & en cas, Monsieur, que ces Convulsions leur eussent

paru d'un caractere different des Convulſions naturelles, ils auroient donné leur certificat ; & là-deſſus, Monſieur, chacun auroit ſçû à quoi s'en tenir. Mais certainement le Naturaliſme s'y ſeroit parfaitement déclaré, & Paris ſe ſeroit trouvé préſervé & encore plus la Religion du ſcandale que vos Convulſionnaires donnent au public inſtruit & à la pieté chrétienne. Car, Monſieur, c'eſt ce qu'on a eu la douleur d'entendre de la bouche des gens du monde, qui d'ailleurs ne s'interreſſent guéres aux affaires de l'Egliſe, qu'il étoit triſte & honteux de voir d'honnêtes gens, ceux-là même qui paſſoient pour les plus exacts, ſe prêter à ſoutenir la cauſe des Convulſions, qui déshonore la nature & la raiſon, en même tems qu'elle ternit la réputation de ces Théologiens.

Au reſte peut-être vous feriez-vous bleſſé, Monſieur, de l'argument que je tire des aſſemblées nocturnes de vos Convulſionnaires, des bacchanales Convulſionnaires qui étoient auſſi des aſſemblées nocturnes. Mais avec un peu de réflexion vous reconnoîtrez que le paralelle ne roule que ſur le caractere nocturne de ces aſſemblées, puiſqu'en

éloignant les idées des abominations & des crimes qui se passoient dans ces bacchanales, les vôtres leur ressemblent en ce que comme celles-là, elles se tiennent de nuit, sous prétexte d'un culte de Religion ; que les vôtres, comme celles-là, ont commencé par les femmes ou les filles, qui comme dans les bacchanales, ont admis les hommes. Dans celles-ci s'emploïoient les tambours, &c. pour dérober la connoissance de ces mysteres impies, & dans les vôtres le secret y est tellement observé & gardé, que vous faites tout ce que vous pouvez pour dérober au public le scandale du mêlange nocturne de personnes de different sexe. Il n'a rien transpiré de semblable aux crimes de celles des bacchanales, il est vrai, Monsieur, mais les aparences ou l'ombre d'un mal consenti, ce sont des crimes parmi les Chrétiens. Or l'on sçait par nom & par surnom les indignes licences d'hommes en caleçons & en chemise ou camisole, sur les genoux desquels (ou comme dans leur giron) se place une jeune fille Convulsionnaire en jupon & en camisole, laquelle se fait étroitement presser par d'autres hommes contre la poitrine & contre les cuisses

de celui qui la soutient ; cela, Monsieur, vous paroit-il innocent, & pour toutes ces considérations les assemblées nocturnes de gens de different sexe, seroient-elles exemptes de l'attention des Prélats ou des Supérieurs.

Je veux pourtant bien raprocher des vôtres, d'autres assemblées nocturnes qui ont été en usage parmi les Chrétiens ; mais je trouve les vôtres si étrangement differentes de celles de ces premiers Fidéles, que j'y trouve presque même nécessité de les soumettre au ministere public que celles des Païens. Car vous sçavez, Monsieur, l'illustre témoignage que Pline Gouverneur de Bithinie rendit à l'innocence, à la pureté & à la régularité religieuse des assemblées que faisoient les Chrétiens de ces premiers tems avant le lever du soleil. Car l'Empereur Trajan inquiet des assemblées des Chrétiens, chargea ce Gouverneur d'en faire l'examen ; sa réponse est des plus glorieuses à la Religion Chrétienne, il n'y trouva ni impudicité ni libertinage, & rien ne lui fut caché. Est-ce là, Monsieur, tout ce qu'on trouveroit d'aussi innocent dans vos assemblées nocturnes ? est-il possible d'en percer les mysteres, tant vous

avez soin de les couvrir ? vous enveloppant donc dans leur obscurité dont vous évitez tout examen, & des Magistrats, & sous leur ordre, de la Médecine, vous en demeurez, à force d'admirer ce que vous ne voulez pas comprendre par le ministere des autres, à croire tout surnaturel & divin, tant que la Physique ou les Médecins ne vous en produiront pas les causes ou les raisons.

Mais pressant aussi opiniâtrement que vous faites, Monsieur, le prétexte des raisons physiques que vous voulez entendre, sans quoi vous vous en tiendrez au divin ou au surnaturel des phœnoménes ou des opérations que vous traitez de miracles. Cependant ne craindriez-vous point d'entendre tonner sur nos têtes cette voix du Ciel, qui fut celle de Dieu même qui réprimenda le saint Homme Job, sur la dispute qu'il eût avec ses amis, *quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis*. Car c'étoient des Philosophes que ces amis de Job, lesquels tout remplis de la sagesse Caldéenne, s'occupoient à chercher les causes naturelles, sans respecter les conseils de Dieu sur les hommes, dont ils vouloient

loient définir les raisons dans sa conduite sur ce saint Homme. Il s'étoit répandu dans le courant de la dispute des sentences & des vérités que ces Philosophes obscurcissoient par leur raisonnement. Dieu donc les renvoie à l'ignorance, où ils étoient sur les choses les plus sensibles, dont ils ne connoissoient ni les raisons ni les causes.

Etoit-il après cela possible qu'ils pénétrassent dans les vûes de Dieu ou de sa conduite sur les hommes? il les renvoie donc aux grandeurs & aux merveilles qui se passent dans les Cieux & sur la terre, dans les airs & dans les eaux, & de ces merveilles de la nature, il les renvoie à celles qui sont plus sensibles, & ce semble les plus aisées à pénetrer, parce qu'elles se passent dans des corps d'animaux, dont les organes aïant plus de volume & d'étenduë, paroissent se mettre sous les yeux. Dieu donc leur choisit *l'Elephant* sur la terre, la *Baleine* dans la mer, & leur faisant convenir qu'ils ignorent les raisons & les causes de la force & du merveilleux des opérations dont ces animaux sont capables, il les convainc de leur ignorance sur les raisons & les causes de tout

ce qui se fait dans l'Univers.

Cette leçon du souverain Maître de la nature qui borne ainsi nos recherches, ne nous renvoie pas au divin & au surnaturel ; vous convient-il donc, Monsieur, de le rapeller continuellement ? D'ailleurs est-il opérations ausquelles conviennent moins le titre de divin que les Convulsions de vos filles ? Car aucune n'en porte si peu le caractere ; c'est l'infaillibité de Dieu dans ses œuvres qui s'éxécutent, quand il a parlé, *dixit & creata sunt*. Un seul mot *fiat*, lui a suffi pour créer l'Univers, & vous alleguez des milliers de miracles dans vos Convulsions pendant des années entieres, & à quoi aboutissent-elles ? est-ce à des guérisons ? en vérité, Monsieur, elles sont bien rares parmi vos filles, dont la plûpart se portent fort bien. Mais enfin suposons ces guérisons, d'un paralitique par exemple, qui se trouvera libre de ses membres après des Convulsions & en même tems qu'il prie le saint Diacre, seroit-il impossible, sans rien faire perdre de leur vérité aux miracles qui se font sans Convulsion ; seroit-il, dis-je, hors de raison de trouver répandue une lueur de Naturalisme sur ces guérisons équi-

voque-

voquement miraculeuses ? car est-il inoui dans la Médecine chirurgicale, de dénouer des membres perclus par des extensions, des maniemens, des onctions ; des fomentations ? Mais, disent vos Docteurs, ce sont des phœnoménes redoublés qui annoncent la venuë d'Elie. Cette venuë est-elle aussi certaine que l'opinion en est répanduë ; car le Sauveur a dit qu'Elie est venu ; ainsi ce ne fut jamais un article de foi, & cependant là-dessus tout seul pose votre sistême des figures. Au surplus la venuë du Messie, qui faisoit le fond de la rédemption des hommes, a été annoncée pendant quatre mille ans. A-ce été par autant de miracles sensibles ou extérieurs, ou de démonstration de choses extraordinaires ? Les Prophètes en réitérent la promesse chacun dans leur tems, sans des affectations humaines, puériles & offensantes la Religion, telles que sont les Convulsions qui font beaucoup plus de bruit que de besogne, & qui causent plus de scandale que d'édification. On ne peut donc y appercevoir ce qui fait le caractere essentiel d'une opération divine. Mais qui plus est, il est impossible que le divin s'y trouve, & le Naturalisme va le démon-

montrer sans sortir des principes de la Physique.

Les secours meurtriers sont les opérations que l'on donne principalement pour surnaturelles dans l'œuvre des Convulsions, & ce sont précisément celles dont la Physique ou la raison naturelle se trouve dans l'analogie des effets de la nature, en comparant ces opérations avec leurs forces, & leur ressource de force que le Créateur a renfermé dans ses loix, tandis que la raison du divin miraculeux ne peut s'apercevoir par aucun endroit de ces secours. En effet la matiere de miracle y manque absolument, & la forme ne peut s'y en trouver. D'ailleurs ce sont des secours donnés à des personnes en santé, en qui par conséquent les loix naturelles qui se seroient fourvoïées dans les fonctions de leurs corps pour faire des maladies, n'ont pas besoin d'être suspendues par la volonté de Dieu pour y supléer, en les ramenant à leurs cours ou à leurs directions naturelles. L'idée de miracle est donc absolument exclue des secours meurtriers, parce que la main de Dieu n'y entre pour rien pour l'opération d'un miracle.

Pour comprendre ceci, Monsieur, il faut

faut se mettre au fait véritable de la nature & de l'idée de miracle. Un phœnoméne naturel se fait par l'éxercice actuel ou l'action presente des loix du mouvement ; au lieu qu'un miracle ou une opération miraculeuse se fait par l'inaction de ces loix. *Phœnomenon naturale nascitur vigente motûs lege, miraculum feriante motus lege.* Un miracle donc n'est autre chose qu'une suspension des loix naturelles du mouvement ; au lieu que ce sont les loix naturelles du mouvement qui font ou qui entretiennent les effets ou les phœnoménes de toute la nature. Or toutes les loix du mouvement dans l'ordre naturel sont renfermées dans ces trois. 1°. Un corps qui est mû se ment par le choc ou l'action d'un autre corps. 2°. Un corps mis en mouvement communique son mouvement aux corps qu'il rencontre, à moins que ces corps n'aient trop de volume ou de masse. 3°. Un corps mis en mouvement continue à se mouvoir jusqu'à ce qu'il ait communiqué son mouvement à un autre corps.

Connot de suspensis naturæ legibus.

A ces trois loix du mouvement dans l'ordre naturel, sont oposées trois autres loix dans l'ordre miraculeux, qui ne sont

font que des suspensions ou vacances de l'action des loix naturelles ; ce sont donc des loix suspensives, & telles sont celles qui opérent les miracles. Voici ces trois loix suspensives. 1°. Un corps pourra se mouvoir sans l'occasion ou l'intervention du mouvement d'un autre corps qui viendroit le choquer. 2°. A l'occasion d'un corps qui vient en choquer un autre, cet autre corps pourra n'être pas mû. 3°. Un corps mis en mouvement pourra dans un moment perdre son mouvement sans le communiquer aux corps qui l'environnent. Ces moïens sont ceux ausquels se raportent, ou les regles par lesquelles s'expliquent tous les miracles tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Les Convulsionnistes se trouveront-ils mal servis en miracles, si les leur pouvoient ressembler à ceux des Livres Saints ? Mais aussi ne pourra-ce être qu'en trouvant leurs miracles opérés suivant ces loix du mouvement, qui sont adoptées par les Philosophes les plus exacts en Physique ; car c'est de la Physique que l'on éxige l'explication des prétendus miracles des filles Convulsionnaires, Afin même qu'ils ne croient point que l'on prend leurs miracles

Ibid. pag. 143.

racles au rabais, ce sont les plus merveilleux, (suposé pourtant qu'il pût y avoir plus de merveilleux dans un miracle que dans un autre) que l'on va examiner, sçavoir ceux des secours meurtriers.

Mais si le singulier de ces opérations barbares ne tient rien d'aucune des trois loix suspensives de celles du mouvement naturel, lesquelles cependant renferment toute là notion de l'essence de miracle, Messieurs les Convulsionnistes seront-ils en droit d'en donner le titre à des opérations qui se trouveront toutes retomber dans le naturel ? & ainsi reviendra par tout le Naturalisme dans l'œuvre des Convulsions. Avant pourtant que d'avancer la démonstration que j'entreprens, je vous suplie, Monsieur, de trouver bon que je fasse ici quelques observations nécessaires pour ne rien confondre dans l'explication de la nature de miracle. 1°. La suspension des loix naturelles du mouvement ne regarde pas seulement les corps considerés dans leur entier, ou les êtres qui sont extérieurs au corps humain, ou qui l'environnent, mais encore les loix naturelles du mouvement qui sont dans les parties qui le composent. Car de

de ces parties qui sont solides & fluides, les unes ont leurs forces motrices ou organiques, sçavoir les *solides*, dans la vertu élastique de leurs fibres ; les autres sçavoir les *fluides* les ont dans la masse, la gravitation & la volubilité de leurs molecules, & dans le ressort des fibres lymphatiques de la gluë dans laquelle roulent ces molécules, puisque le mouvement intestin du sang se passe dans cette double substance qui en compose toute la masse. Or tous ces mouvemens tiennent leurs loix de l'institution du Créateur, soit pour l'exercice des fonctions de l'œconomie animale en tems de santé, soit pour le rétablissement de ces fonctions dans l'état de maladie ; ainsi ce sont toutes matieres ou toutes occasions à miracles.

2°. Quand l'on parle de suspension dans les mouvemens de la nature, cela ne doit s'entendre que de la suspension de leurs loix, & non pas de l'anéantissement ou de la perdition des mouvemens naturels en eux-mêmes. C'est pourquoi le miracle qui suspendit l'action du feu de la fournaise, dans laquelle furent jettés les trois enfans Hébreux, n'empêcha pas que ce même feu, qui épar-

épargna jusqu'aux cheveux de ces enfans, ne consumât sur le champ ceux qui les y avoient jettés. Tout de même le miracle qui ferma la gueule des lions ausquels on abandonna *Daniel* pendant sept jours, en le jettant dans la fosse de ces animaux qu'on avoit affamés, n'empêcha pas qu'elles ne fussent autant voraces que le comportoit la nature de ces cruelles bêtes; & qu'elles ne dévorassent à l'instant ceux qui avoient précipité le Prophète dans cette fosse.

3°. Ces suspensions ne sont possibles qu'à celui qui a voulu que telle ou telle matiere fut combustile, par exemple, ou qu'elle fut capable de renverser ou briser d'autres corps, quand ils se rencontrent à la portée de l'action de ces matieres. Comme donc c'est Dieu seul qui s'est fait l'Auteur, parce qu'il la voulu, des loix qu'il a instituées, lui seul aussi peut les suspendre. Car ce n'est point par une force innée, intrinséque ou absolue, qui soit en propre à une matiere pour faire telle ou telle chose; mais elle n'en est capable que parce que le Créateur l'a voulu ainsi. Cette vertu ne subsiste même qu'autant qu'il continue à le vouloir; de maniere que

celle qui pouvoit, par exemple, dissoudre des corps ou les réduire en poudre, cesse de le pouvoir si-tôt que Dieu ne le veut pas. Mais alors laissant dans l'*inertie* ou en vacance la sorte de loix de mouvement qu'il avoit mise dans cette matiere ; il y suplée en faisant agir quelque cause qu'il ordonne & qu'il trouve à propos, & cette loi changeant la face d'un être, c'est une opération miraculeuse qu'elle produit.

4°. Les suspensions des loix des mouvemens naturels sont en effet aussi essentiellement en propre au Créateur, qu'il lui est uniquement en propre d'avoir pû créer le monde ; car c'est en lui une suite de la même volonté qui lui a fait créer tous les êtres de l'Univers, de pouvoir vouloir, quand il lui plaira, arrêter ces loix de création, les suspendre ou les supléer par la même volonté que sa sagesse a trouvé à propos de les emploïer, pour faire de la matiere qu'il a créé tous les êtres qu'il en a fait sortir. Car les differences des êtres matériels ne dépendent que des differents arrangemens, positions, circonstances, figures & modifications que le Créateur a mis dans les parties qui les

les composent ; c'est encore dans les differentes directions qu'il a ordonné dans les mouvemens de ces parties, qu'il dépend uniquement de lui de borner & changer ces directions suivant les égards de cette sagesse, pour l'ordre de l'Univers & pour les nécessités & la conservation de chacun des êtres. Ainsi chacun d'eux est dépositaire des volontés du Créateur, & par conséquent au pouvoir qu'il a de vouloir que ces êtres durent, agissent & se mouvent suivant & autant de tems qu'il lui plaît : pouvoir si absolu, que par lui il peut non-seulement mouvoir tous les êtres les uns envers les autres ; mais encore les faire mouvoir chacun dans les organes, ou dans les parties qui les composent.

De plus, il peut quand il voudra, faire cesser que ces êtres, leurs parties ou leurs organes se meuvent ou agissent, soit en eux-mêmes, soit mutuellement ou réciproquement les uns sur les autres. Par une raison contraire la désunion & la décomposition se mettant par son ordre en général & en particulier, tant dans les grands corps de l'Univers que dans les parties de chacun d'eux, toutes les volontés du Créateur venant à changer dans les loix des mouvemens,

où tout le monde tomberoit dans le néant ; ou bien ce seroit une terre nouvelle ou des cieux nouveaux qui succéderoient. Ainsi donc l'on conçoit qu'arrivera la fin du monde, qui sera la dissolution de tous les corps. Est-il donc miracle plus grand que de voir d'une part tant de differens êtres créés chacun avec leurs mouvemens propres, parce que le Créateur l'a voulu ainsi ? Et d'autre part voir tous ces êtres, quand Dieu cessera de vouloir les maintenir dans les loix de leurs mouvemens, ou tomber dans le néant, s'il le veut, ou prendre des formes nouvelles ? Ainsi c'est en Dieu seul qu'il faut prendre le pouvoir de changer, quand il veut, les loix, les directions, les impétuosités & les déterminations des mouvemens ou de leurs loix dans les corps naturels ; & c'est dans les changemens de ces loix variées au gré du Créateur, c'est-à-dire, de la volonté de Dieu, qu'il faut prendre la raison des miracles qui s'opérent dans le monde.

Reste à examiner, Monsieur, à quelle loi suspensive des mouvemens naturels il seroit possible de raporter le miracle ou le divin que l'on attribue à l'opération des coups de buches, dont

on assomme une Convulsionnaire, sans ni la blesser ou lui briser les os. Seroit-ce à la premiere, la loi mere ou la source de toutes les autres, suivant laquelle un corps se met en mouvement sans être mû par un autre corps ? Deux choses s'oposent à cette pensée ; car outre que tout demeure comme inébranlable dans le corps d'une Convulsionnaire, & que ses os restent cambrés, & la peau qui les recouvrent ne se désunissant point, dans ses fibres, parce qu'il ne s'ensuit ni contusion dans les chairs, ni fracture dans les os, il ne se fait nul mouvement miraculeux dans son corps. Les naturels y gardent les mêmes loix qu'en santé, les mêmes directions, les mêmes déterminaisons ; ainsi rien ne change dans les fonctions ou la santé de cette fille, le miracle donc ne se montre point par cet endroit.

Se montre-t-il en ce qu'une main secrette & divine sans intervention d'aucun corps qui vint d'ailleurs, opéreroit sur le corps de la Convulsionnaire quelque changement notable pour rassouplir & redresser ses os ? Mais peut-on s'aveugler sur l'action des bras des hommes emploïés pour l'opération des coups

de buches ? Est-il possible de ne pas voir des masses aussi grosses que le sont les buches, que les bras de ces hommes déchargent sur les jambes ? le miracle donc s'opére encore aussi peu à cet égard. Après cela, Monsieur, j'attens de votre équité que vous conviendrez qu'il ne peut y avoir ombre de miracle dans cette opération, que l'on puisse raporter à la premiere loi suspensive des mouvemens naturels, ni dans le corps de la Convulsionnaire, ni en ceux qui l'environnent.

Sera-ce par la seconde loi de suspension des loix naturelles du mouvement, que s'opérera le miracle, que l'on trouve dans la résistance des jambes de cette fille sous les coups de buches ? cette loi est celle par laquelle un corps qui est poussé avec impétuosité vers un autre, ne peut le mettre en mouvement, parce que son action se trouve suspendue en chemin par la volonté de Dieu avant qu'il arrive au corps qu'il auroit mis en mouvement. Il est vrai que suivant cette loi une muraille se trouveroit entiere, préservée de toute bréche, quand bien un boulet de canon de quarante-huit livres de bale seroit lancé contr'elle, si en chemin faisant & avant que d'y

d'y arriver, il se trouvoit suspendu dans son action & son impétuosité rompue ; de même encore la plus grosse roche demeureroit suspendue, si Dieu lui ôtoit sa gravité ou son poids au milieu de sa chute. C'est ainsi en effet que les traits d'une nombreuse armée, lancés par des milliers de bras contre un Général & sa petite troupe, se sont trouvés sans effet contre *Judas Machabée* & contre son armée, qui sortoit victorieuse du combat sans avoir perdu un homme ; car l'Ecriture en dit cette raison, que deux Anges couvroient Judas Machabée, pour faire tomber les traits lancés contre lui, tandis que trois autres Anges faisoient tomber les armes des soldats ennemis en les aveuglant. Fut-ce par une autre raison que *Jonas* ne put être entamé en son corps dans l'estomac de la baleine ? car la volonté de Dieu qui avoit été que dans l'ordre naturel, les particules de la *lymphe gastrique* de ce prodigieux organe, attendrissent les matieres qui s'y trouveroient, comme aussi que les fibres de ce robuste estomac pussent se mettre en contraction *oscillatoire* pour briser ces matieres, arrêta cette double puissance de mouvemens naturels, & par la suspension de

Connot. de susp. pens. nat. leg.

Ibid.

V. Machab. l. 2.

Ibid.

de cette force digestive, le corps de Jonas résista à la dissolution & à la pourriture.

Seroit-il, Monsieur, rien d'aprochant de cette suspension de force & de mouvemens dans l'opération des coups de buche, qui les retient & les empêche de briser les os de cette fille? Les bras des hommes qui déchargent les coups de buches, demeurent-ils en haut sans s'abaisser, ou bien les coups de buche demeurent-ils en l'air sans pleuvoir, comme on le dit, sur les os de ses jambes? C'est donc, Monsieur, une seconde preuve démonstrative qu'il n'y a ni miracle ni rien de divin dans cette résistance. Et par conséquent la démonstration de l'impossibilité du divin se trouve vraie jusqu'à present des deux tiers de preuves qui vont l'achever.

La troisiéme loi de suspension consiste en ce qu'un corps lancé contre un autre pour le mettre en mouvement ou pour agir sur lui, perd soudain toute son impétuosité, étant arrivé tout proche de celui qu'il doit ébranler, sans que le corps qui en étoit menacé en reçoive aucun dommage. C'est ainsi que le feu perd son activité contre les corps que Dieu veut préserver, comme furent

rent ceux des trois enfans Hébreux dans la fournaise ; & encore le buisson que Moïse vit enflammé & tout brûlant sans néanmoins se consommer. C'est qu'en ces conjonctures la volonté de Dieu, toujours souveraine au-dessus de la nature & de ses mouvemens, n'a pas permis aux parties innées ni d'endommager les corps de ces Saints, ni le bois ni les branches du buisson. Là-dessus, Monsieur, comparez, je vous prie, la presence des rudes coups de buche déchargés sur les jambes de cette fille, de toute leur impétuosité ; après quoi je m'assure, vous conviendrez sans peine que ni la force, ni l'impétuosité des corps dirigés contre ses parties, n'ont été nulle part interrompues ; c'est-à-dire, ni au loin, ni en haut, ni dans le voisinage du corps de la Convulsionnaire ; ce n'est donc pas par miracle ni par rien de divin que s'opére la résistance des os & l'invulnérabilité des jambes de cette fille.

L'Auteur du Livre de la Sagesse fait observer toutes ces suspensions des loix du mouvement dont je parle, dans les prodiges opérés en faveur des Israëlites. Outre le venin des serpens qui n'agis-

n'agissoit point sur leurs corps ; comme je l'ai dit dès le commencement ;
Sap. c. 16. 17. & 18. cet Auteur remarque que l'eau sembloit oublier pour eux sa fluidité naturelle & la vertu qu'elle a d'éteindre ; Le feu ne se souvenoit plus de celle qu'il a de liquéfier ou de consumer certaines substances. La manne à qui cet Auteur donne le nom de neige & de glace, soutenoit toute l'activité des flammes & s'endurcissoit, au lieu qu'elle se fondoit au moindre raion du soleil. Selon lui cette même mane prenoit toutes sortes de goûts, selon les desirs de ceux qui la mangoient. La lumiere des astres ne parvenoit point jusqu'aux yeux des Ægyptiens, tandis que tout le reste de la terre en étoit éclairé. Et tout cela, dit cet Auteur, parce que toutes les créatures servent à la volonté du Créateur. Elles changent ou suspendent leurs actions naturelles, sans changer de nature, dès qu'il le veut. Il ne lui seroit pas plus difficile d'ôter à l'air sa vertu gravitante pour la changer en compressive, que de rendre solide l'eau ou la mer, en ôtant aux parties de ces fluides leurs mouvemens intestins ; au moïen de quoi leurs parties s'affaisant les unes sur

sur les autres, elles deviennent capables de soutenir les corps qui se seroient enfoncés, si Dieu avoit conservé à ces particules leurs mouvemens naturels ; mais rien de semblable n'intervient entre les coups de buche & les jambes de la Convulsionnaire au moment qu'ils vont être déchargés sur elle.

Aucune raison donc, Monsieur, ne dépose en faveur de l'opération miraculeuse prétendue des coups de buche, & au contraire la raison naturelle s'y aperçoit évidemment : car elle y est sentie dans tous les faits suprenants de la nature ; dans cet homme sur le ventre duquel l'on fend des poutres ; dans cet autre qui sans se blesser, casse sur son front un gros os de bœuf ; enfin dans ce troisiéme qui se frape la poitrine d'un gros caillou. Ajoutez l'histoire des hirondelles qui vivent insensibles sous la glace pendant l'hiver, & semblablement de ces peuples de Russie, qui ne revivent que dans le printems après avoir passé les hivers comme morts. Car quelle étrange résistance dans ces corps animaux, dont la vie se conserve contre des causes si capables de l'éteindre... Mais les arbres & les plantes qui demeurent vertes pendant

dant les plus affreux, hyvers ne sont-ce pas encore des preuves de résistance naturelle contre les causes qui vont à leur destruction.

Mais, Monsieur, pourquoi sortir de l'œconomie du corps humain ? le fœtus ne résiste-t-il point pendant neuf mois plongé dans l'eau sans s'y corrompre ? & les envelopes qui le contiennent sans se pourrir, ne sont-ce point des preuves sensibles de la résistance qu'elles font à la presence de l'eau qu'elles renferment ? l'estomac si mou, si sensible & si aisé à blesser, ne résiste-t-il pas continuellement aux impressions de toutes les differentes matieres plus ou moins agaçantes, dont on le charge tous les jours. Les intestins n'éprouvent-ils pas la même chose ; mais la résistance la plus surprenante & la plus incompréhensible se trouve pourtant double dans le corps humain, l'une est dans le frotement continuel des os qui roulent dans leur articulation sur des éminences qui jamais ne s'entament, parce que leur émail est continuellement enduit de la *synoute*, cette lymphe singuliere qui humecte sans mouiller, qui enduit mieux que toutes les huiles sans être sulphureuse, & par cet inter-

intermede si simple, les os se fléchissent chacun en leur maniere, sans que ni la superficie des os s'entame ou s'écaille & sans que la *synouce* s'aigrisse ou s'altere aucunement. L'autre résistance est actuelle dans la vessie, laquelle aïant à recevoir & à retenir une sérosité saline dans sa capacité membraneuse, si molle & si facile, ce semble, à corrompre, demeure dans son intégrité saine & sauve, sans blessure ni érosion pendant de longues années. Que de *beaumes* la Physique n'auroit-elle point imaginés pour procurer une telle incorruptibilité ! Sçavons-nous donc, Monsieur, la force ou la cause qui opére ces résistances naturelles & de tous les jours ? cependant serions-nous reçus raisonnablement à en douter ? tant il est vrai que les raisons naturelles se sentent beaucoup mieux qu'elles ne se connoissent, & qu'elles sont plus certaines que définissables.

De tout ceci donc, Monsieur, je résume l'argument de la vérité démonstrative de l'impossibilité du divin miraculeux dans l'opération des coups de buches. Aucune raison ne s'aperçoit de celles qui expliquent les vrais miracles, tels que sont ceux de l'Evangile & des

saintes Ecritures. Au contraire la raison du Naturalisme s'y fait sentir de toutes parts ; il est donc aussi peu vrai que l'opération des coups de buches soit un miracle, qu'il est certain qu'elle tient directement au Naturalisme, & que ses raisons en émanent absolument.

A present donc, Monsieur, que voilà l'œuvre des Convulsions convaincue de Naturalisme, elle devient de la compétence de la Médecine ; comme donc sa cliente, elle devient soumise à sa connoissance ; de sorte qu'après s'être vûe enlever le droit de connoître du caractere de cette œuvre, du moins peut-elle aujourd'hui en faire l'horoscope & le prognostic pour prédire ce qui en arrivera. Car c'est l'art d'*Hipocrate*, si habile dans ses prédictions & dans son prognostic ; à prévoir les fins & les événemens des grandes maladies. Au reste ce ne sont point, Monsieur, de ces prédictions faites au hazard & qui ne posent que sur des idées imaginaires. Celles de la Médecine sont plus certaines, parce que comme celles qui se font dans les états, en fait de politique, se prennent dans les humeurs des peuples, dans les intérêts des Princes, & dans les alliances des uns & des autres ;

tres ; de même en Médecine les prédictions se prennent des dispositions des corps, & des esprits ; ensemble de leurs penchants, de leurs mœurs & affections, quand sur tout elles se montrent à découvert. Car si à voir le visage d'une personne on peut la connoître, *ex vultu cognoscitur vir*, est-ce témérité que des actions qui se passent sous les yeux de tout le monde, l'on juge de ce qui se passe dans les cœurs & dans les esprits ?

Ce fut en effet l'adresse qui réussit au Charlatan dont saint Augustin raporte la divination qui se trouva vraie. Ce Charlatan promit à tous les habitans de *Carthage* de dire leurs plus secrettes pensées s'ils venoient un certain jour l'écouter. Ils y accoururent, & lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit qu'ils pensoient tous quand ils vendoient à vendre cher, & quand ils achetoient à le faire à bon marché ; ils convinrent tous en riant que tout cela étoit vrai. V. Saint August. lib. 13. de Trin c. c. 3.

Pitagore aussi bien instruit des dispositions naturelles du corps & de leurs impressions sur l'ame, examinoit soigneusement l'extérieur de ceux qui se présentoient pour être admis parmi ses disciples. L'on raporte de *Mathias Corvin* qu'il avoit le coup d'œil si juste, qu'il Hardlu histor Hungar. l. 8.

qu'il pouvoit décider du tempérament, du caractere & des inclinations. Par un tel art *Zopire* connut à l'extérieur de *Socrate*, que ses inclinations étoient perverses & son tempéramment vitieux. Socrate avoua que *Zopire* ne s'étoit pas trompé ; mais que la philosophie avoit corrigé en lui les mauvais penchants de la nature. L'on seroit en droit de corriger les filles Convulsionnaires contre les pressentimens ou les prévoïances de la Médecine, si la Religion avoit paru corriger leurs inclinations.

Mais de quoi n'avertit pas encore leur peu de retenue parmi de jeunes hommes dans leurs gestes, leurs postures, leurs regards lassifs dans leurs yeux, la liberté qu'elles donnent de se laisser tirailler, presser & fouler sous des pieds d'hommes dressés sur leur ventre & sur leurs cuisses ? ne s'étant donc jusqu'à present contraintes sur rien dans ces circonstances, rien est-il plus sensible que de reconnoître à quel coin est marquée leur inclination ? toujours donc elles paroissent aimer les hommes, puisqu'elles ne se sont pas encore montrées insensibles à leur presence, qu'au contraire toujours elles en choisissent des

plus

plus à leur goût pour leur donner des secours, pour lesquels elles n'ont pas même craint de paroître empressées? Hé quels sont ces secours? seroient-ils de ceux que des Médecins qui se sont oubliés sur la Religion, ont osé conseiller, pour être rendus par des femmes dans les tems des accès de vapeurs. C'est une ordonnance criminelle, mais la passion s'aide ou s'autorise de tout. Au reste, Monsieur, sont-ce là des signes équivoques de ces passions, que l'on ne s'avoue pas entre personne de different sexe; mais qui se trahisent naturellement par des démonstrations souvent trop marquées. Celles des Convulsionnaires n'ont-elles pas été plus d'une fois jusques-là? la conduite passée ou les avantures de plusieurs, instruisent du fond secret de leurs coeurs, de la tournure de leur esprits & des dispositions prochaines vers l'érotisme. Les preuves auroient pû manifester ces soupçons, si à chacune d'elles étoit arrivée la bonne fortune de celle qui a sçu engager dans ses filets un jeune homme riche. Mais à quoi en est la vertu quand il ne lui manque qu'une occasion pour s'affoiblir. Vous sçavez, Monsieur, le prix auquel étoit mise la

Rivez. prax. lic.

continence parmi les Vierges chrétiennes ; car l'Eglise les mettoit en pénitence quand elles venoient à se marier. Vos Convulsionnaires se donnent pour des inspirées de l'Esprit Saint, pour des Prophéteſſes, pour des sublimes en pieté. Après cela donc est-ce rien moins qu'un affoibliſſement dans leur vertu, que de voir finir ces enthousiasmes apellés divins, par le mariage ?

La facilité donc avec laquelle ces filles se livrent aux occasions de ce Sacrement, vous paroit-elle, Monsieur, bien differente du penchant naturel qui y précipite celles qui veulent être mariées, *quæ nubere volunt*, dit saint Paul ? car c'est Dieu qui doit faire les saints mariages ; de sorte qu'il n'y a quelquefois qu'un homme sur huit qui soit digne devant Dieu d'une sage fille ou d'une digne épouse.

Mais à ce sujet vos Docteurs, Monsieur, prétendent vous découvrir le faux du sistême du Naturalisme. Car ce ne sont que des filles Convulsionnaires dont il empoisonne les vapeurs ; or vous disent-ils, avec un air de confiance, il se trouve parmi les Convulsionnaires des femmes âgées. Peut-on donc soupçonner de *l'érotisme* dans leurs Convulsions,

vulsions, puisque des vieilles femmes sont à l'abri de telles causes de vapeurs? Mais voilà, Monsieur, où vous méne le défaut de lumiere de Messieurs vos Docteurs sur les matieres d'une doctrine dont ils veulent juger sans les avoir étudiées. Ils auroient donc apris des Médecins versés dans cette étude & dans la pratique des maladies des femmes, qu'elles sont comme les filles exposées en vieillissant à avoir des vapeurs, & des vapeurs érotiques. Les mariages hétéroclites que l'on voit tous les jours se faire entre de vieilles filles ou des femmes âgées avec de jeunes hommes, qui ne sont ni de leur âge, ni de leur condition, ni de leurs facultés; de tels mariages où la raison régne moins que la passion, ressentent-ils autre chose que l'envie de jouir d'un mari? Ainsi, Monsieur, comme un Sçavant disoit de la jeunesse des jeunes hommes, qu'il apelloit *lubricum ætatis*, parce que c'est le pas glissant pour les moeurs & sur tout pour la continence; tout de même l'âge avancé est en quelques femmes le pas glissant où elles se laissent échaper à l'envie de se remarier, *lubricum ætatis*. Et c'est ainsi encore qu'après qu'une fille aura vieilli dans la pie-

Pline le jeune.

té en résistant aux attraits du siécle & de la jeunesse, elle sera emportée sur le déclin de son âge à la passion de se marier. L'on sçait donc trop, Monsieur, que toutes les femmes chrétiennes ne ressemblent pas à la chaste *Sara*; laquelle devenue vieille, trouva presque ridicule dans l'annonce qu'un Ange même lui faisoit, qu'elle donneroit un enfant à *Abraham*, parce qu'elle s'étoit si absolument désaprise à sentir les desirs de devenir mere, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'une femme âgée comme elle, pût encore servir à mettre un enfant au monde, *postquam consenui, numquid ego voluptati operam dabo.* Elle n'étoit point encore revenue de son étonnement quand elle se vit allaiter son fils *Isac* de son propre laict. (Car alors étoient inconnues les demi-meres d'aujourd'hui, qui louent un laict étranger pour nourrir leurs enfans.) Bien des veuves chrétiennes sont encore aussi peu comparables pour la continence à ces pieuses veuves de l'Ancien Testament, *Judith* la célebre & *Anne* la Prophétesse; car satisfaites d'avoir joui d'un mari pendant quelques années, elles se consacrérent à la retraite, au jeûne & à la priere, sans ambi-

Gen. 16. v. 12.

tionner

rionner de se donner des enfans sous une loi où il étoit honteux de n'en point avoir. Tous cés exemples, Monsieur, nous prouvent bien clairement qu'il est des femmes chrétiennes en qui les passions deviennent plus sensibles qu'à ces saintes veuves. Mais la Médecine va vous déveloper, Monsieur, les raisons naturelles pourquoi des filles ou des femmes âgées deviennent sujettes à ces mouvemens passionnés qui les portent aveuglément vers le mariage.

Dans les jeunes personnes du sexe, c'est de la *partie rouge du sang*, que partent les orages ou les troubles de leurs santés, dans celles qui avancent en âge, c'est de la partie blanche du sang que viennent tous leurs maux. Dans celles-là, c'est un feu de flamme qui luit peut-être & qui éclaire; au lieu que dans les personnes âgées, c'est un feu qui brûle plus qu'il ne flamme. Ceci, Monsieur, est-il avancé sans raison? la condition du sang qui perd le volatil qui en fait la douce chaleur, se dissipe & se perd en avançant vers la vieillesse, & alors la partie blanche destituée de cette douce chaleur devient acre, saline, & saumurée. C'est qu'en

même tems la partie rouge, parce que ses globules s'affaissent, devient noirâtre, & c'est le sang mélancolique, dont la sérosité devenue chargée de sel âcre, devient *lixivielle* ou *atrabilaire*. En effet c'est vers le déclin de l'âge que viennent les *hémorrhoïdes*, ce signe si évident de la présence d'un sang mélancolique dans les vaisseaux. Or c'est la remarque d'*Aristote* que la sérosité du sang devenue attrabilaire est plus chaude, comme l'eau acquiert en bouillant une châleur plus vive que la flamme du feu. *Aqua tametsi frigida est, si concalfacta est, velut quæ fervet calidior quam flamma ipsa sentitur.* C'est selon lui, la source de tous les maux que fait la *mélancolie* ou l'*atrabile*, sçavoir des *extases*, des *convulsions*, des troubles par tout le corps, & encore des aliénations d'esprit & des ulceres sur le corps.

Aristot. sect. 30. quæst. I.

Ici, Monsieur, pour le dire en passant, ne reconnoissez-vous pas la cause des prétendues stigmates de vos Convulsionnaires ? vous en faites des miracles, & Aristote les trouve dans la force de l'humeur atrabilaire qui domine dans le corps humain. *Atrabilis ..... hominem facit attonitum aut obtorpentem*,

tem, aut anxium..... contilenas parit & mentis alienationem & ulcerum eruntionem. Mais cette humeur atrabilaire prenant plus de force, va jusqu'à changer les mœurs, dit ce Philosophe; c'est pourquoi les uns deviennent comme hébêtés, d'autres infiniment sensibles ou plus spirituels, d'autres deviennent amoureux, emportés à tout vent de cette passion; d'autres enfin deviennent des discoureurs, jusque-là que leur prennent des sortes de folies semblables aux fureurs qui agitoient les Sybiles, *in quibus & frigida multa bilis est atra, hi stolidi sunt & ignavi, in quibus permulta & calida, ii perciti & ingeniosi, amasii propensi ad omnem excandescentiam & cupiditatem, non nulli loquaciores, multi propterea quod ille calor sedi mentis in vicino est, morbis vesaniæ implicantur, aut instinctu lymphatico effervescunt, ex quo Sybillæ afficiuntur.* Ibid. Ibid.

Pouvez-vous, Monsieur, ne pas reconnoître dans ces portraits de personne en qui la mélancolie domine, ceux de femmes âgées en qui le sang devenu mélancolique atrabilaire, c'est-à-dire, brûlé & brûlant par l'âge, & la lymphe devenue acre & brûlante, les rend

susceptibles des mêmes vapeurs, souvent même plus passionnées que celles des jeunes filles. Car en celles-ci une flamme passagere d'un feu leger & vaporeux, peut bien émouvoir l'ame vers un objet honteux ou vers la fin pour laquelle a été instituée la distinction des sexes ; mais dans certaines femmes âgées, c'est une chaleur fixe comme seroit celle d'un feu de braise ou de charbon, lequel infiltré dans la substance des organes, les tient dans un *érotisme* violent, d'où s'élevant vers l'ame des oscillations conformes à la nature des organes d'où elles partent, elles representent à l'ame de honteuses images qui forment de plus honteux desirs.

Ce que je dirois de plus, Monsieur, seroit un détail à vous faire très-disgracieux ; car ce sont des raisons naturelles que vous demandez continuellement aux Médecins ; & aussi-tôt vous vous offensez de vous les entendre dire. Mais du moins l'exemple de ce qui arrive au sang des viellards, vous fera comprendre de quoi est capable le sang qui a vieilli dans un corps humain. Dans ceux des hommes, ce sont des acretés, des pourits insuportables, des dartres ou des herpes, des ardeurs divines & sem-

blables maux qui arrivent vers la région de la vessie, qui est comme un égout du corps dans l'homme ; mais il en est encore un autre dans le corps des femmes, par lequel se déchargent de semblables sucs ; mais tout lymphatiques, acres, mordans & salins, qui font bien connoître, & par leur nature, & par celle des lieux par où ils s'échapent, que le foïer de telles humeurs est renfermé dans les parties basses.

Après cela, Monsieur, rien n'empêche la Médecine d'achever son prognostic ou ses prédictions sur l'œuvre des Convulsionnaires filles ou femmes ; car à les voir les unes & les autres dans leurs postures lassives, dans les secours qu'on ne nomme point, & qu'elles demandent avec ardeur, dans les complaisances & les coups d'œil gracieux qu'elles lancent vers de jeunes gens ; tout cela est-il autre chose qu'autant de voix qui crient, *da liberos alioquin morior.* C'étoient les plaintes d'une femme qui vouloit que son mari lui donnât des enfans. En effet saint Paul sçavoit qu'il y avoit des veuves qu'il falloit remarier, & il l'ordonne, trouvant d'ailleurs une ressource de salut pour les femmes,

Rachel à Jacob. Genes.

lesquelles se sauvent en mettant des enfans au monde. Cette conjecture sur vos Convulsionnaires est même si bien fondée, que c'est parce qu'on vient de dire, que se termina toute l'histoire des *Nonnains guaies* (nom qu'elles ont laissé à une rue de Paris ;) car ou des intrigues d'amourettes, ou des mariages faussés, ou des débauches criminelles entre de jeunes gens & ces vaporeuses érotiques faisoient le fondement ou firent la fin de ces scenes amoureuses. Les histoires de vos Convulsionnaires, Monsieur, sont-elles tant d'un autre genre ? les unes accouchées ou à l'Hôpital ou ailleurs, les autres soustraites à la vûe de leurs freres Convulsionnaires, pour couvrir de honteux soupçons ; & sur qui tombent-ils ces soupçons ? des Prêtres ou des Ecclesiastiques non criminels, si l'on veut jusqu'à un certain point, ne se sont-ils point trouvés impliqués dans ces sortes d'avantures ? autres évenemens donc de l'œuvre des Convulsions ; elle fait douter de la modestie des Ecclesiastiques, parce que contre la sage prévoïance des Canons, ils sont soufferts jour & nuit au milieu de ces créatures. *Ab omnibus quæcumque ad aurium & ad oculorum pertinent*

Voïez Goulart. Tresor 154. t. 2.

nent illecebras, unde vigor animi emolliri posse credatur...... Dei Sacerdotes abstinere debent. Or est-ce rien moins que les exposer à des spectacles capables d'alterer la pudeur, que de permettre, comme font vos Théologiens, à des Ecclésiastiques, de demeurer familierement presens aux differens gestes, attitudes & indécences de vos Convulsionnaires ? les Livres saints font apréhender la vûe d'une femme parée & gracieuse, en ordonnant d'en détourner les yeux. *Averte oculos à muliere comptâ* ; & l'avanture de *Dina* en fait la preuve ; car ce ne fut qu'en la voïant qu'un Prince se passionna pour elle, & l'Ecriture en raporte la tragique histoire. Des Ecclesiastiques ou autres jeunes gens sont-ils plus sûrs de leurs cœurs à la vûe de jeunes filles qui se montrent à leurs yeux sous des postures lassives & tentantes ? Ce mot, Monsieur, vous paroit-il éxageré ? des gens qui ont suivi vos Convulsionnaires de près (parce qu'alors ils étoient des initiés) gens d'honneur & de probité, raportent des choses bien au-dessus de toutes les paroles ; car ils ne veulent pas les nommer ; mais l'Eglise les nomme dans l'Hymne de Complies ; voudriez-

Concil. Turon. an. 1583. c. 7.

Genese.

vous, Monsieur, qu'on vous nommât les masques ? comptez qu'on est en état de le faire ; mais ce seroit augmenter le scandale. C'est cependant, Monsieur, ce que les admirateurs des Convulsions ont excusé sur le champ, parce que tout ce qui arrive dans les corps des filles pendant l'accès de leurs Convulsions, leur paroit excusé par la violence des mouvemens que ces Convulsions causent.

Cependant vous trouvez deux ressources pour disculper l'œuvre des Convulsions. La premiére, c'est de nier audacieusement tous les cas honteux des filles Convulsionnaires ? Mais le croiriez-vous, Monsieur, un Ecclesiastique éclairé, & qui s'est mis adroitement à la suite des Convulsionnaires, est venu sans en être requis, & presque sans qu'on le connût, est venu, dis-je, s'offrir à donner des preuves de tous les faits qui sont dans le Naturalisme, sans excepter l'histoire de la Convulsionnaire qui se mit nuë comme la main en présence d'Ecclesiastiques qui s'enfuirent. Une autre personne Laïc, aïant lû le Naturalisme & bien instruit des secrets de l'œuvre des Convulsions, a dit hautement que tout ce qui étoit rapor-

raporté dans le Naturalisme étoit vrai ; cependant qu'il restoit bien des histoires à y ajouter ; mais sur lesquelles l'Auteur du Naturalisme n'auroit pû entretenir le public, pour ne pas trop le scandaliser.

A tout cela, Monsieur, l'on répond, en le répétant, qu'il est faux, qu'il est faux, enfin qu'il est faux. Car, Monsieur, c'est un autre évenement bien étrange dans l'œuvre des Convulsions, que vos Théologiens, ces défenseurs de la morale rigide sur le mensonge, se départent hardiment des principes de leurs peres ; car ceux-ci ne vouloient pardonner ou pallier aucun mensonge ; mais vos Messieurs y trouvent un milieu ; car le moindre manquement dans un récit les autorise à nier le fond d'un fait, pourvû que pardevers eux ils aient la connoissance, qu'une circonstance du lieu*, de l'endroit, de la maison, d'une personne pour une autre, se trouve fausse : & ainsi contre ce qu'en pensoit l'Apôtre, le oui & le non se trouve dans leurs discours. Ceci est-il dit pour décrier vos Messieurs ? non certes, mais pour persuader la postérité, que tandis que des Docteurs tombent dans la morale relâchée pour favo-

riser l'œuvre des Convulsions : d'autres Théologiens, de qui l'on tient cette remarque, veillant de plus près sur l'*Israël de Dieu*, & plus attentifs à la saine doctrine, n'ont aucunement donné dans le fanatisme de cette œuvre.

L'autre ressource qui vous sert à propos, c'est l'abandon qui se fait aujourd'hui parmi vos Docteurs des indécences, des obscénités, des infamies même, qui se commettent parmi les Convulsionnaires ; car quel autre nom donner à l'avanture de celle qui vient d'accoucher au milieu de ses Convulsions, & en faisant de beaux discours. Car jusqu'à present ils avoient défendu, justifié ou disculpé toutes ces ordures, tant loin avoit emporté les esprits l'ensorcellement, ou les folles aparences merveilleuses dans ces créatures les avoient engagés, jusqu'à aveugler les gens de bien. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* C'est que les passions volages de la concupiscence séduisent & renversent la raison la plus sensée sans y penser. *Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitiâ.* C'étoit une erreur dans vos Convulsionnistes, & l'erreur étant naturelle à l'homme, *errare*

Sagesse. c. 4.

Ibid.

rare humanum est ; c'est le Naturalisme qui revient encore par cet endroit dans l'œuvre des Convulsions. Au reste y pense-t-on bien, Monsieur, par cette démarche si préjudiciable à l'honneur de cette œuvre ? car est-ce rien moins que de lui attacher un caractere de l'hérésie, à quoi tendroit la secte des Convulsionnaires ; ce sont les *variations* qui distinguent la foi constante de l'Eglise, de la foi humaine ou fabriquée par les hommes, qui est celle des hérétiques. Or la preuve des *variations* de vos Docteurs est sensible. Car tout étoit divin ou surnaturel dans les commencemens de cette œuvre, & un écrit effronté avoit osé dire que les indécences des Convulsionnaires ne faisoient que relever le divin de l'œuvre des Convulsions, comme les ombres relévent dans un tableau l'excellence du pinceau qui l'a travaillé. Le *plan* de l'œuvre des Convulsions n'y trouvoit que des caracteres divins qui effaçoient les taches qui paroîtroient l'obscurcir. Aujourd'hui une lettre pieuse & sçavante avertit le public de regarder ces écrits comme non avenus. En même tems l'Auteur reconnoit dans l'œuvre des Convulsions, le concours

Le coup d'œil.

de trois actions, suivant la differente nature des opérations des Convulsionnaires, celle de *Dieu*, celle de *l'homme*, celle du *démon*; on laisse à d'habiles plumes en Théologie à démeler ces scandaleux mêlanges; mais le Naturalisme en sçait assez pour faire reconnoître l'évidence des *variations* dans la doctrine des Convulsionnistes, & de là il conclut que l'œuvre des Convulsions est aussi peu divine qu'elle est essentiellement inconstante, variable & changeante; mais ce qui est de Dieu ne change point, *Ego Deus & non mutor*.

N'est-ce pas encore une *variation* dans cette œuvre que le partage qui s'y est formé parmi les Convulsionnaires, dont les uns demeurent attachés aux anciens Auteurs, tandis qu'un essain de filles Convulsionnaires se donnant pour guide un jeune fanatique, se distingue d'avec les anciens maîtres & les anciens disciples? Ceux-ci donnent au diable les discours & les actions insensées des autres: or Jesus-Christ ne se divisant pas, comme dit saint Paul, n'est-ce pas un caractere de réprobation qui se répand sur l'œuvre? l'impie folâtre qui s'érige en chef, plus insensé que celui des peti-

petites maisons qui se disoit la troisiéme personne de la sainte Trinité, se donne pour être la quatriéme. Le beau champ pour le critique railleur de toutes les Religions, qui demandoit au Catécuméne, qu'il introduit dans son dialogue, si la Trinité est une divinité numérale, si c'est le quatriéme de Pitagore ? Est-il variation plus manifeste de la doctrine de celle de vos autres Docteurs ? Par un autre excès de folie se veautroit sur le Maître-Autel d'une Eglise, il a porté sa main sur le Tabernacle en prononçant ce blasphême, qu'il est la victime de propitiation. Lucien.

Quel malheur donc, Monsieur, pour votre parti d'avoir enfanté un tel monstre ! c'est encore en son nom & par ses documens, que des filles ses initiées écrivent dans une lettre que l'on a pardevers soi, qu'il ne seroit pas étonnant de voir une fille Convulsionnaire demeurant fille accoucher d'un enfant sans pere, comme a fait la sainte Vierge. L'horrible profanation ! cela nous préparoit-il à quelque accouchement criminellement mystique, dont l'on voudroit obscurcir le crime. Du moins la *Philotée* de ce prédicant Convulsionnaire trouve fort à redire qu'on la croie

ma-

mariée, & dans ses transports extatiques; elle se répand en complaintes sur elle-même, en insinuant que l'on doit comparer son union avec un jeune homme connu qui l'aime, avec l'union qui est dans le Ciel parmi les bienheureux. Autre aveuglement de cette prude Convulsionnaire, qui oublie ou ne sçait pas que l'on ne peut comparer les mariages d'ici-bas avec les unions qu'il y a parmi les Saints dans le Ciel, parce que Jesus-Christ lui-même nous aprend dans l'Evangile qu'il n'y aura ni homme ni femme distingués par les mariages dans le Ciel, parce que dans le Ciel *neque nubent, neque nubentur, sed erunt sunt Angeli Dei.* C'est à cette inspirée (Dieu sçait de quel esprit) à examiner avec son nouveau Maître, si elle n'a plus de corps non plus que les Anges. Du moins sçait-on que ce n'est pas du seul pain des Anges qu'elle aime à se nourrir, & que dans l'occasion elle boit volontiers d'un autre vin que celui qui rend fecondes en bonnes œuvres les Vierges Chrétiennes. *Vinum germinans Virgines.*

Les Docteurs de l'œuvre mêlée sçavent, ce semble, se débarasser dés reproches qu'on leur fait sur l'impieté de

leurs

leurs éleves, en les donnant au diable avec leurs actions & leurs discours ; mais ce sont des imaginations blessées, & les maladies de l'imagination entrant dans l'objet de la Médecine, le Naturalisme les révendique. En effet vit-on jamais une aliénation d'esprit plus marquée, que dans cet autre prophanateur de la Passion de Notre Seigneur, qui avoit résolu de se faire crucifier réellement sur une croix, jusqu'au point que les cloux, la lance, la couronne d'épines & la croix étoient toutes prêtes. On ne voit pas trop pourquoi les instrumens de la flagellation du Sauveur manquoient à cet impie apareil ; car ç'auroit été des verges & des fouets par où il auroit fallu ramener à la raison & à la pénitence un tel profanateur. Mais la Providence avoit ménagé cette omission, pour nous aprendre quel est le meilleur spécifique contre le phanatisme épidémique ; c'est l'autorité des sages Magistrats, comme on va le voir dans une tradition là-dessus : aussi a-çe été le sage conseil, mais menaçant, d'un Magistrat (grand zélateur cependant du Convulsionnat) lequel aïant été fait juge entre ce malheureux & la troupe insensée de Convulsionnaires qui vouloient absolu-

absolument le crucifier ; il prononça d'avance l'arrêt dont lui-même seroit d'avis, qui étoit de les faire rompre en Gréve, s'ils éxécutoient une si folle entreprise ; & ainsi fut arrêtée cette affreuse opération méditée par vos Convulsionnaires.

Ainsi le Roi des *Argiens* du consentement de son peuple, dont il voulut lui-même, comme le premier des Magistrats, prévenir le désastre, acheta du Médecin *Melampus*, le remede pour guérir ses filles follement vaporeuses, dont le mal devenant épidémique désoloit son Roïaume en infestant toutes les filles & femmes ses sujets. Ce furent encore les Magistrats *Milesiens*, dont l'Ordonnance raportée ailleurs, * arrêta la rage qui prenoit à toutes les filles Milesiennes de se pendre. Les *Consuls Romains* firent tréve avec toute autre affaire, pour ordonner les Réglemens nécessaires, & capables d'arrêter les désordres des bacchanales Convulsionnaires. Les sages informations contre les Religieuses de Loudun en arrêté-

* Voyez le Naturalisme dans la réponse à un Docteur.

rêtérent tous les désordres & les scandales, les *Miauleuses* s'arrêtérent à la seule menace des Magistrats. Sont venus ensuite les Convulsionnaires des *Sevenes*, & ils ont été dissipés par les mêmes attentions ; & ces attentions les aïant suivi en *Angleterre* & à *Genéve* où ils s'étoient voulu rassembler, toutes ces differentes troupes d'Entousiastes se sont évanouies. Enfin la seule mention du feu faite dans le Parlement d'Aix au sujet de la *Cadiere*, a absolument éteint le fanatisme, dont cette créature étoit comme le centre ou le germe. Reste à attendre des momens reglés par la Providence, pour faire finir les Convulsions de Paris par les voies que sa sagesse jugera à propos.

Mais, Monsieur, vous semble-t-il indifferent pour votre parti de le voir autoriser tant de folies ? ne craindriez-vous pas que les singularités dont l'on s'y pare en matiere de Religion, n'interresse désagréablement la réputation de vos Docteurs ? car à les entendre, le triage des Elus est dans leur école ; comme si la *gnose* ou la vraie sagesse en Religion leur étoit échue en propre & à leurs disciples. N'ont-ils donc point à craindre que parlant affectueusement

Connoissance, science, sagesse.

continuellement des Juifs & de leurs avantages en retournant à l'Eglise, on ne les prenne pour un peu favoriser les contemplatifs *Rabins*, particulierement les Docteurs de la *cabale*, * ces spirituels qui se croïoient seuls au fait des *mysteres* & des *allégories* des Ecritures. Ils en déchiffroient les termes, les syllabes & les lettres ; mais aussi vos Docteurs sont entousiasmés des figures qu'ils se forgent dans la lecture des saints Livres. Un de leurs éleves n'a-t-il pas même essaïé de déchiffrer les chiffres de l'Apocalypse ? En faudroit-il davantage pour se donner la mauvaise note que s'est attirée *du Plessis Mornay* qui a prétendu trouver le nom du Pape Pie V. dans le chiffre de la bête ? Tant d'incongruités dans la science de gens aussi sages que vos Docteurs, ne seroient-elles pas capables de leur ouvrir les yeux sur l'abus qui se fait des figures poussées infiniment au-delà de ce que leurs sages maîtres auroient voulu leur aprendre pour s'édifier eux-mêmes & les fidéles, en comparant les Ecritures sans aucun des-

* Voïez Bârage histoire des Juifs Tome 3. page 272. &c.

deſſein de leur inſinuer de faire de nouveaux articles de foi & de nouvelles prophéties.

Mais à quoique ce ſoit que reſſemblât la doctrine de l'école des Convulſionniſtes, toûjours eſt-il certain que ce n'eſt que là que s'eſt enflé le cœur des filles Convulſionnaires, & que leurs eſprits ſe ſont enyvrés de la vanité de ſe croire des inſpirées, des Prophéteſſes, des merveilleuſes. Ainſi delà ſeul eſt ſortie une race extravagante d'entouſiaſtes, qui défigurent par leurs folles figures la Religion & la pieté chrétienne. Sur ce pied, Monſieur, quel plus triſte & plus affligeant événement dans l'œuvre des Convulſions, que de mettre en proie le Chriſtianiſme au mépris & aux railleries des libertins. Car n'eſt-ce pas ôter à la Religion Chrétienne la reſſource que ſaint Auguſtin lui trouva en répondant à un païen, qui tournoit en ridicule les cérémonies de l'Egliſe ? il en défend la dignité & la gravité, en lui reprochant les folies de leurs bacchantes ou de leurs filles, qui faiſoient mille extravagances ; & là-deſſus il lui demandoit quel pouvoit être le Dieu qui permettoit aux hommes de faire les foux. Auſſi eſt-ce la ſage remarque du ſça-

Monsieur l'Abbé Fleuri. vant Auteur de l'Histoire Ecclesiastique, que les *extravagances* des hérétiques ont servi aux Païens à leur faire mépriser la Religion Chrétienne, parce que ces sectaires se disoient Chrétiens. Tout de même donc les libertins de nos jours attribuant au corps de la Religon Chretienne les folles imaginations des Convulsionnaires, ne la tourneront-ils pas en ridicule? Cela même n'a-t-il pas déja été exécuté par l'effronté railleur de toutes les Religions.

Il attaque la Chrétienne en raillant les maximes, les pratiques & les fantaisies d'une Secte sortie du Christianisme, qui se donnoit pour la plus austere & la plus exacte dans la Religion Chrétienne. Ce sont les *Montanistes* que cet Athée déclaré décrit dans son dialogue *Philopatris*. Il y raille donc leur autorité, leurs *extases*, leurs prédictions & leurs Prophéteſſes qui les prononçoient. Il se mocque du Libérateur dont ces Prophéteſſes annonçoient l'arrivée prochaine, pour rétablir toutes choses sur la ruine de l'Empire Romain, dont ces créatures prédisoient le renversement sous le nom de *Babilone*. Il a taxé, en les raillant, la folle joie qu'ils

qu'ils avoient de tous les facheux évé-nemens qui arrivoient à l'Empire Romain ; & à tout cela il ajoute la science *numérale* ou des *hieroglifiques*, au moïen de laquelle ils avoient, disoient-ils, la connoissance & du Libérateur prochain, & de l'abondance qu'il devoit répandre à son arrivée. C'est ainsi que faisant tomber sur les Chrétiens les folles idées de ces Hérétiques, il se mocque d'eux & de leurs prétendues vertus.

Me permettrez-vous, Monsieur, de vous faire apercevoir la justesse du paralelle de la doctrine des *Montanistes*, avec celle des Convulsionnistes. 1°. Ce sont ceux des Chrétiens qui font profession de la morale la plus rigide, qui se trouvent à la tête de la secte des Convulsionnaires. 2°. Ils ont des Prophétesses entousiastes, lesquelles, comme celles des Montanistes, perdent la raison & la mémoire dans leurs accès. 3°. Elles ne sont guéres plus sages que *Prisque* & *Maximille* ; car comme celle-ci, elles en ont parmi elles qui ont été & qui sont encore dans de mauvais commerces. 4°. Comme celles-là encore, elles se réunissent toutes à annoncer la venue prochaine d'*Elie*, qui doit rétablir toutes choses. 5°. Elles ne par-

lent que de la ruine de Babilone & de la défection des Gentils. 6°. On se réjouit dans leur parti des malheurs qui arrivent à l'Etat, on va jusqu'à en croire la décadence & à s'en réjouir, par l'espérance de la prochaine rédemption du Libérateur qu'on y attend. 7°. La science *numérale* ou des *hiéroglifiques*, n'y est pas oubliée, pour déchiffrer l'*Apocalypse* & les Prophéties de *Daniel* pour prouver leur insensé systême. Que va-t-il rester, Monsieur, à faire aux libertins, que d'attribuer à toute la Religion les folles imaginations de quelques particuliers Convulsionnistes; & voilà la chute ou le terme de l'oeuvre des Convulsions. Cela vous paroît-il tenir du divin ?

Vous ne laisserez pas peut-être, Monsieur, que de le croire, parce qu'on vous le dit de plusieurs filles Convulsionnaires. Mais ce sage Sénateur des Juifs nous aprend à quoi l'on reconnoît le divin, en disant au Sauveur du monde, qu'il paroît bien qu'il vient de la part de Dieu, parce qu'il fait des choses qu'un homme ne sçauroit faire si Dieu n'est avec lui : cela est-il vrai de vos filles Convulsionnaires ? leur a-t-on vû faire des choses au-dessus de

Nicodéme.

la nature ? Hé plût à Dieu qu'on ne leur en eût pas vû faire au-dessous ! ce sont, vous dira-t-on, des miracles. Mais quelle idée se faire des miracles ausquels une Convulsionnaire n'a d'autre part que de faire boire de l'eau de Monsieur Paris, &c qu'elle accompagne de minauderies (comme de descendre un escalier, couchée la tête en bas) indignes de la Religion. D'ailleurs cette eau & un peu de terre de Monsieur Paris, font-ils plus dans la main d'une Convulsionnaire, que dans celle de Moïse la verge dont il se servit pour tant de miracles qu'il a operés ? Fut-ce ce petit morceau de bois qu'Elisée jetta dans l'eau, qui opéra le miracle, par lequel remonta la coignée qu'un enfant des Prophètes avoit laissée échaper dans l'eau ? ce sont des signes entre les mains de ceux qui opèrent des miracles ; mais comme c'est Dieu seul qui peut en faire, ce n'est [illegible]n consequence d'une vertu infuse [illegible] Dieu dans ces personnes, qu'elles [illegible]vent opérer des miracles. *Deus solus [illegible]erit miracula operari, aut saltem aliis [illegible]randi potestatem concedere potis est.* Connoi. de mira-culis p. 44. [illegible]ouvez-vous, Monsieur, que vos [illegible]s Convulsionnaires paroissent avoir [illegible]çu cette vertu infuse, elles à qui

manque

lent que de la ruine de Babilone & de la défection des Gentils. 6°. On se réjouit dans leur parti des malheurs qui arrivent à l'Etat, on va jusqu'à en croire la décadence & à s'en réjouir, par l'espérance de la prochaine rédemption du Libérateur qu'on y attend. 7°. La science *numérale* ou des *hieroglifiques*, n'y est pas oubliée, pour déchiffrer l'*Apocalypse* & les Prophéties de *Daniel* pour prouver leur insensé systême. Que va-t-il rester, Monsieur, à faire aux libertins, que d'attribuer à toute la Religion les folles imaginations de quelques particuliers Convulsionnistes; & voilà la chute ou le terme de l'œuvre des Convulsions. Cela vous paroit-il tenir du divin ?

Vous ne laisserez pas peut-être, Monsieur, que de le croire, parce qu'on vous le dit de plusieurs filles Convulsionnaires. Mais ce sage Sénateur des Juifs nous aprend à quoi l'on reconnoit le divin, en disant au Sauveur du monde, qu'il paroît bien qu'il vient de la part de Dieu, parce qu'il fait des choses qu'un homme ne sçauroit faire si Dieu n'est avec lui : cela est-il vrai de vos filles Convulsionnaires ? leur a-t-on vû faire des choses au-dessus de

Nicodême.

la nature ? Hé plût à Dieu qu'on ne leur en eût pas vû faire au-dessous ! ce sont, vous dira-t-on, des miracles. Mais quelle idée se faire des miracles ausquels une Convulsionnaire n'a d'autre part que de faire boire de l'eau de Monsieur Paris, ce qu'elle accompagne de minauderies (comme de descendre un escalier, couchée la tête en bas) indignes de la Religion. D'ailleurs cette eau & un peu de terre de Monsieur Paris, font-ils plus dans la main d'une Convulsionnaire, que dans celle de Moïse la verge dont il se servit pour tant de miracles qu'il a operés ? Fut-ce ce petit morceau de bois qu'Elisée jetta dans l'eau, qui opéra le miracle, par lequel remonta la coignée qu'un enfant des Prophètes avoit laissée échaper dans l'eau ? ce sont des signes entre les mains de ceux qui operent des miracles ; mais comme c'est Dieu seul qui peut en faire, ce n'est qu'en consequence d'une vertu infuse de Dieu dans ces personnes, qu'elles peuvent opérer des miracles. *Deus solus poterit miracula operari, aut saltem aliis operandi potestatem concedere potis est.* Connoi. de miraculis p. 42. Trouvez-vous, Monsieur, que vos filles Convulsionnaires paroissent avoir reçu cette vertu infuse, elles à qui

manque

manque la plus commune vertu ? Une fille, par exemple, suspectée d'un crime pour lequel on l'a enfermée, paroit-elle un sujet digne d'une vertu infuse ; quand bien même elle seroit innocente de ce crime ? car c'est la même qui a demandé à un Magistrat des secours que l'on n'ose nommer. Cependant l'on auroit voulu l'honorer d'un miracle qu'elle auroit opéré en guérissant une femme. Mais encore quelle femme ? Une créature qui venoit d'accoucher d'un enfant qui n'étoit pas du fait d'un mari, mais d'un débauché. Aussi le miracle n'a-t-il pû se soutenir étant mis au grand jour, & la guérison s'est trouvée naturelle. Est-ce tout le rôle de cette artificieuse Convulsionnaire ? tant s'en faut, elle s'est donnée pour être possedée de l'esprit impur, & a demandé à être éxorcisée. Une *Pancroche* aïant les os arqués & les jambes tortuës, se donne en spectacle Convulsionnaire ; aïant annoncé l'allongement d'une de ses jambes, on croit l'allongement bien réel, on crie au miracle, & un pieux Docteur, très-respectable d'ailleurs, mais aussi crédule qu'un Convulsionniste, se jette par terre le visage baigné de larmes de joie. L'al-

longement de l'autre jambe devoit se faire à la huitaine ; mais la prédiction rate au jour préfix ; l'on s'en prend à l'incrédulité de quelque faux frere ; tant y a que le bon Docteur a précipité son jugement ; car il n'a vû rien moins qu'un miracle, & les jambes sont demeurées crochuës.

Ainsi, Monsieur, la vertu infuse ne peut encore ici trouver lieu. Sera-ce dans la suceuse, cette merveilleuse de ces derniers tems, qui guérit les cancers, les écrouelles, & semblables ulcéres les plus incurables en les suçant. Mais l'art de guérir les plaies en les suçant a des succès & des raisons naturelles, quand une bouche pure & une salive saine concourent à cette opération ; & elle peut réussir, quand les chairs seules sont entamées sans préjudice d'aucun viscere. La raison s'en prend dans la structure des parties par raport à la réunion des plaies ; car pour la procurer, le vrai secret, c'est d'épuiser le tissu des parties de la partie rouge du sang, pour prévenir la supuration, & cela réussit d'autant mieux que la partie rouge étant vuidée, c'est la blanche qui lui succéde, laquelle sert de gluë pour rejoindre les parties en

peu de tems. Selon cette idée les écrouelles, &c. quand on décharge sans violence les chairs des sucs pourissans, qui sont produits de la partie rouge du sang, l'on y attire par le succement la partie blanche qui procure la réunion.

Ajoutez, Monsieur, qu'il n'est pas si sûr que se l'imaginent les Convulsionnistes, que ce soient de vrais cancers ou des écrouelles qui se donnent pour telles dans le monde; & les Médecins attentifs ont trouvé très-innocentes des tumeurs ou ulceres qui passoient pour des cancers. L'on sçait d'ailleurs la vertu médicamenteuse de la salive, qui est un remede très-efficace en plusieurs maladies de la peau, & en particulier contre les *dartres*, les prurits & les cuissons des yeux; de sorte que de sçavants Auteurs ont trouvé de quoi remplir de très-bons traités sur la *salive*. L'on sçait encore les étranges qualités qu'elle peut contracter, la morsure d'un homme en colere est venimeuse, celle d'un animal enragé est contagieuse; de maniere que la bave de ces animaux passe pour donner la rage. Ainsi la salive peut faire de prodigieux effets. Là-dessus donc vient à pro-

propos ce paradoxe, si la salive dans une personne infectée d'un *virus* vérolique, ne pouroit point prendre la qualité de remede déterſif & vulnéraire, puisque dans un *tarantulé*, c'est-à-dire, un homme mordu de la *Tarentule*, la salive prend la qualité d'un baume très-efficace, suivant que le raporte le sçavant Auteur sur la magie, qu'un soldat tarentulé se guérissoit sur le champ des plaies considérables qu'il s'étoit fait avec son sabre qu'il tenoit de sa main en dansant au son du violon. Ce n'est pourtant pas au hazard que l'on forme ici cette question; car puisque le poison de la Tarentule rend balsamique la salive d'un homme tarentulé, est-il sans fondement que le virus vénérien pouroit rendre la salive vulneraire & déterſive dans une personne suspectée d'un tel virus. Pensée d'autant moins déraisonnable, qu'il s'est trouvé un Auteur sçavant qui a prétendu que bien de grandes plaies ne demandoient pour guérir que de l'*eau* & du *charpi*. Ceci seroit-il encore oposé au sentiment d'un autre sçavant Auteur qui a fait un traité exprès pour prouver qu'il se trouvoit dans le corps humain de quoi faire des remedes, qui gué-

S. André Lettre 1. p. 28.

De vulneribus lino & aqua curandis.

Becher de microcosmo.

guérissent toutes les maladies qui lui arrivent. De tout ceci l'on comprend comment la succeuse pourroit guérir par sa salive de vilains ulceres, parce qu'elle seroit devenue déterfive & vulnéraire dans cette fille, par l'avanture qui lui est arrivée après deux prétendus miracles qui ont été fort vantés ; car elle est accouchée ; sera-çe la premiere fois ? cela donc ressemble-t-il à une fille sage qui auroit vécu dans l'habitude de la sagesse, & d'une grace infuse pour faire des miracles ? Une autre a été célébrée comme une Magdeleine convertie en même tems que guérie au Tombeau du saint Diacre. Déja étoit imprimée l'histoire de ce miracle, lorsque la créature, comme le porc retournant à son ordure, confirme l'habitude invétérée de ses débauches. C'est donc encore un sujet aussi indigne de la grace infuse pour faire des miracles.

Mais toutes, direz-vous, Monsieur, n'ont point la tache des précedentes. L'on en convient ; mais en trouverez-vous une en qui le tendre pour les hommes n'éclate par quelqu'endroit ? la plus innocente en aparence seroit-elle celle qui tenant un Prêtre à ses pieds, lui patine les mains, en lui protestant ou

lui

lui répétant qu'elle l'aime..... qu'elle l'aime ; ne seroit-ce pas au contraire le cas, Monsieur, où une fille cesse de l'être, parce que l'esprit cesse d'être vierge ? *& mente virginitas perit*. Produiriez-vous, Monsieur, la Prude des Convulsionnaires, la Philotée du Prédicant fanatique ? Mais sa familiarité avec ce jeune homme, qui a la folie de se croire impeccable, & de croire qu'il peut, comme il fait, embrasser comme ses sœurs de jeunes filles qu'il rencontre : une telle familiarité vous paroit-elle bien exempte de pareilles libertés entre la Philotée & un tel Prédicant ? Du moins participe-t-elle aux profanations blasphématoires de cet insensé, puisqu'elle les approuve au point qu'elle se met à la tête d'un parti de Convulsionnaires qu'elle tient attaché à ce misérable. C'est donc le crime d'irreligion qu'elle partage avec lui, parce que non-seulement on est criminel en commettant le crime, mais en l'aprouvant.

S. Jerôme.

De tout ceci, Monsieur, n'allez pas penser que l'on ne croit aucun des miracles où se seront ingerés des Convulsionnaires ; à la bonne heure qu'il s'en soit fait de véritables. En tout cas les Convulsionnaires n'y auront eu d'autre part que leur vanité, & l'opération n'en sera dûe qu'à la vertu infuse que

Dieu a mise dans le saint Diacre, que l'on aura prié. Mais l'on assure le public qu'il y a des miracles certains opérés par les Convulsions. Attendons, Monsieur, autant de tems qu'il en a fallu pour découvrir l'imposture du miracle autentique operé sur un Couvreur de Toul. Etant tombé du haut d'un bâtiment, il s'étoit disloqué tous les membres du corps. Un habile Chirurgien parvint à le guérir; mais effraïé des dangers de sa profession, il s'assure du secret du Chirurgien, prend des béquilles, se traîne par la Ville & aux portes des Eglises, & là pendant long-tems il frustre les vrais pauvres des aumônes des Fidéles en se les attirant par préference. Mais après avoir pourvû à sa fortune, il persuade à un bon Capucin qu'il a un pressentiment que Dieu fera un miracle en le guérissant par ses prieres. Le bon Pere se laisse persuader, le fourbe entend sa Messe, & au milieu de la Messe, il jette ses béquilles, crie qu'il étoit guéri, & chacun donne dans le piége. Mais les Grands-Vicaires chargés des informations juridiques, apprennent du Chirurgien qu'il n'étoit ni malade ni estropié, & toute la Ville confuse reconnut la supercherie. Si même un miracle prétendu, attesté par l'Evêque du lieu, par les Médecins & Chirurgiens,

rurgiens, signé de cent Témoins & avoué par une Communauté Religieuse des plus nombreuses qui soit dans le Roïaume, operé après quarante jours d'une prétendue maladie sur une Religieuse de cette Communauté, si un tel miracle a été trouvé faux au bout de dix-huit mois, après lesquels la Religieuse a avoué son imposture: est-il déraisonnable de laisser meurir un tems, ou vieillir les miracles de vos Convulsionnaires? Et si ce sont des œuvres de Dieu, ils subsisteront. En attendant, Monsieur, vous voïez toutes les merveilles de vos Convulsionnaires retombées dans le naturel, & qu'ainsi est montré & démontré le parfait Naturalisme de l'œuvre des Convulsions.

Fin de la seconde Partie.

LE MÉLANGE DANS LES CONVULSIONS, CONFONDU PAR LE NATURALISME.

TROISIE'ME PARTIE.



A SOLEURE,
Chez ANDREAS GYMNICUS, à la Vérité.

MDCCXXXIII.

LE MÉLANGE
DANS LES
CONVULSIONS
CONFONDU
PAR LE NATURALISME.

LE fréquent changement dans les Monnoies parut à un grand Politique, devenu célébre Auteur, l'annonce de la décadence d'un Etat. Le prompt changement de principes dans un sistême, ne paroîtroit-il pas, Monsieur, la marque de son incertitude, de sa foiblesse & de sa fausseté ? Voilà, Mr, de quoi me persuade le parti qu'ont pris depuis peu, comme vous me l'aprenez vous-même, les Docteurs Architectes du sistême Convulsionnaire. Tout y étoit divin dans son commencement, il n'y a guéres qu'un an ou deux, puisque les idées qu'en étaloit le plan, ne donnoient à y envisager qu'un divin qui y resplendissoit de toutes parts. Les caracteres

Cassiodo.

en étoient d'une sublimité si admirables, qu'on les auroit fait croire inéfables, & les lieux où le Convulsionnat exerçoit ces mystéres y étoit consacré par de telles opérations comme autant de Proseuques ; & parce que Paris étoit le principal lieu où s'opéroient ces actions divines, on faisoit de tout Paris un Temple, & comme le sanctuaire de cette œuvre miraculeuse. Mais n'aura-t-on pas eu dans la suite à rabattre de ces magnifiques titres, quand les indécences, les infamies, & toutes les ordures des filles Convulsionnaires se feront manifestées ? Alors ce lieu paroissant ressembler à rien moins qu'à une assemblée de vierges Chrétiennes, occupées d'œuvres de pieté, n'aura-t-il pas beaucoup mieux ressemblé à un sérail d'imaginations échauffées par quelque ardeur effrenée ; souillées par de honteuses idées, & agitées de sentimens ou de mouvemens d'impureté ? & en conséquence ne seroit-il pas convenu de faire de ces repaires de Convulsionnaires de ces prétendues *Proseuques*, ce que *Jehu* fit du Temple de Baal ? Car l'on sçait, Monsieur, aujourd'hui à quoi s'en tenir sur plusieurs de vos filles miraculeu-

Rois l. 4. c. 10. v. 27.

ses,

les, dont vos Messieurs ont dérobé la présence au public ; après l'avoir amusé faussement par des opérations tant célebrées de ces filles deshonorées. Voudriez-vous bien, par exemple, faire dire à ce public abusé ce que sont devenues tant de leurs célébres actrices que l'on tient être renfermées dans des lieux de pénitence ? Faites lever ces soupçons par une déclaration nette & précise, pour ne plus s'autoriser de l'inéxactitude des récits, comme l'on fait parmi vos Messieurs. Au reste, Monsieur, prenez la peine de conferer avec ceci le plan qui est entre les mains de tout le monde, & vous conviendrez certainement qu'il n'y a rien d'éxageré dans l'exposition de l'œuvre des Convulsions que je viens de faire. Or les choses divines sont-elles sujettes à de si subits changemens ? *Gamaliel* ne le pensoit pas, lui qui ne craignoit pas d'abandonner au tems à venir l'épreuve d'une œuvre pour décider si elle étoit de Dieu. *Si ex hominibus est consilium hoc, aut opus, dissolvetur ; si vero ex Deo est, non poteritis dissolvere illud.* Actes c. 5. v. 38.

Votre œuvre Convulsionnaire n'a donc pas été capable de cette épreuve,

 puis-

puisqu'un aussi court interval de tems d'une année, lui a fait changer de face ; tout y étoit pur, autant qu'il convient en effet à ce qui est divin. Rien d'étranger ou de profane n'en ternissoit la splendeur, & aujourd'hui voilà que vos Docteurs s'accordent tous à y mettre de l'humain, qui est le naturel dans quelques opérations, sans exclure absolument le diabolique de quelques autres ; & à ce prix ils se disculpent des blasphémes du *Frere Augustin*, sans craindre d'abandonner sa faction au diable, quoiqu'il puisse en coûter à la sœur *Alexis*, qui a préludé à ce fanatisme. Mais cette part que l'on fait au diable, n'est point aparemment conforme à ses droits : car l'exemple de la Husson prouve évidemment qu'il ne veut point de part dans ces Convulsions, puisque faisant tout son possible pour se donner à lui, en consentant à passer pour enforcelée, le diable ne veut pas d'elle ; de sorte que ces exorcismes ne prennent pas sur cette scandaleuse créature. Mais d'ailleurs, Monsieur, rien met-il plus de naturel dan une œuvre, qu'une inconstance aussi marquée, par où il paroit bien moins que Dieu est l'Auteur d'une telle œuvre,

que

que l'esprit de l'homme emporté aux vents de ses imaginations, ou trompé par les illusions de quelques cerveaux échaufés. C'est donc encore le Naturalisme, qui tout seul se trouve en état de confondre absolument ou d'anéantir le sistême Convulsionniste, parce qu'il va se montrer par tout à la place du divin que vos Docteurs suposent mêlé avec le naturel. Peut-être trouveriez-vous le Naturalisme embarrassé à se montrer à la place du diabolique; mais il est parfaitement en état de montrer qu'il n'y a rien de diabolique dans les blasphémes du Frere Augustin, & que ce sont des erreurs d'une imagination criminellement troublée. La Médecine laisse à Dieu le jugement de pareils malheureux; mais elle traite & guérit les cerveaux malades; ce sont donc des choses naturelles. En effet l'état du *Frere Augustin* est-il différent de celui d'un *hypochondriaque* qui se croïoit être le *Saint-Esprit*. De cet autre qui se croïoit *Pape*, de maniere qu'il benissoit tout le monde qu'il rencontroit par des signes de Croix.

Borell. observ. 37. c. 1.

Pascali justus de Alex. l. 1.

La *Sœur Alexis* se trouvoit dans les mêmes rêveries que le *Frere Augustin*, trouve aussi son exemple dans un pa-

reil fanatisme. Ce fut celui d'une femme raportée par un célébre Observateur. Car cette hipochondriaque s'étoit mise dans la tête qu'elle étoit femme d'un Roi ; de la même maniere un certain fou se disoit Empereur. Un autre s'imaginoit avoir le nez si énormement gros ou ample, qu'il croïoit qu'on ne pouvoit pas lui ouvrir trop larges les portes par où il devoit passer. Un autre raporté par *Bartholin* se croïoit tous les ans, dans le tems de la canicule, être un pot de terre. Tant il est vrai, suivant la pensée de sçavans Médecins, que l'humeur mélancolique cache une malignité inexplicable, qui est la cause des effets horribles & surprenans qu'on remarque dans les hipochondriaques.

Donat. histoire Med. Mir. l. 2. c. 1.

Pascas. ibid.

Jul. Alexand. l. 5 de Medico. & hist. c. 1.

Cela donc, Monsieur, ne fut jamais attribué au diable, au contraire ces états ont toûjours passé pour des maladies & quelquefois d'un genre si naturel, qu'on les a vûs guérir par le mariage, suivans les observations de beaucoup de sçavans Médecins. Et la suite de ces effets surprenans, prouve manifestement combien ils sont naturels, puisqu'ils se terminent par un fond de mélancolie. C'est donc à dire que

V. Plater. Rudius. Petræus. l. 1. harmon.

Oribas. Aretæus Riverius Forestus &c.

Sennert

la

la fin de ces effets étonnans manifeste le Naturalisme de leurs causes. C'est pourquoi de sçavans hommes, même Théologiens, ont comparé ces opérations jugées diaboliques par l'ignorance du vulgaire, à ce qui arrive dans des *songes*, dans des *yvresses* & dans des phrénésies, sans en excepter les *hipochondriaques.* * Parce qu'en effet dans toutes ces occasions l'on trouve des exemples de faits prodigieux. Un Consul Romain rêve en dormant qu'il a perdu la vûe, & il se réveille aveugle. Un sçavant & célebre Médecin d'Allemagne a fait un Traité exprès, sur le songe d'un homme ; il avoit rêvé qu'un spectre horrible lui surchargeoit les épaules, & que ce spectre en vint jusqu'à vouloir lui arracher le gros orteil. La douleur & la violence se firent tellement sentir dans ce gros orteil, que l'inflammation s'y étant mise, la suppuration s'en ensuivit. Faudra-t-il, Monsieur, donner au diable ces prodigieux rêves, qui ne sont que des effet

l. 1. c. 2. Epist. natur. scient.

Plin hist. l. 7. c. 50.

Hoffman de morbo. Convulsivo à viso spectro.

* V. Gerson tom. 1. pag. 38. Pierre d'Ailli 2. Traité des vrais & faux Prophètes. Dans Gerson 511. des Mélancoliques.

effets naturels. C'est qu'il est surprenant avec quelle violence l'imagination livrée à elle seule, comme il arrive dans le sommeil, précipite le cours des esprits & du sang vers les endroits du corps qu'elle domine à l'inçu de l'ame, & que rien n'est si surprenant que la force & l'éficace dont sont capables les esprits effarés qui s'élancent çà & là au gré de la machine. C'est en effet dans ces occasions qu'il est arrivé qu'un homme s'étant couché avec des cheveux noirs, s'est trouvé le matin en se levant avec des cheveux blancs, parce que son imagination aura été saisie de l'affreuse crainte d'un cruel suplice auquel il aura été condamné. Or rien prouve-t-il davantage la force de l'imagination, qui peut en si peu d'heures porter ses effets sur les parties du corps les plus éloignées, & ce semble qui sont moins de son apartenance ? La structure des parties fait cependant connoître la raison de ces prodigieuses opérations, qui se passent machinalement dans le corps humain ; c'est l'arrangement ou l'ordonnance des vaisseaux sanguins artériels, & des fibres nerveuses qui ménent à cette connoissance. Les uns & les autres de ces vais-

seaux

seaux sont situés côte à côte des uns des autres ; & de là il arrive que les *oscillations* des fibres nerveuses qui sont naturellement modérées & régies par la *rénitence* de la vertu *systaltique* des artéres, s'étant une fois échapées de dessous l'empire de l'ame, elles déterminent par leurs emportemens la *systole* des artéres, à pousser le sang vers les mêmes endroits où se trouve emporté le *suc nerveux* qui charie les *esprits*. Ce sont donc tout à la fois les deux parties du sang, la rouge & la blanche, dont l'imagination devient la maitresse. Or ces deux parties contenant les matériaux de tout ce qui peut se former dans le corps humain, & les *esprits* devenus aussi les maîtres, étant les architectes de ces œuvres, il s'en forme au hazard toutes les productions bizarres qui s'opérent dans le sommeil, jusqu'à se montrer manifestement sur la peau. On vient de le faire observer sur cet homme, dont l'orteil suppura en conséquence d'un songe, & il a été encore observé ailleurs, au sujet de cet autre homme, sur la poitrine duquel se trouva une si furieuse *échimose*, parce qu'il avoit cru en rêvant qu'on lui déchap-

V. Vendries de æquilibris corporis & animæ pag. 10.

geoit

geoit sur la poitrine un furieux coup de pierre.

V. Vol. 1. du Naturalisme.

Deux causes ci-dessus insinuées, non moins naturelles, prouvent bien cette force extraordinaire de l'imagination ; ce sont *l'ivresse* & la *phrénésie*, deux états qui font évidemment connoître que sans rien de diabolique, le cerveau de *Frere Augustin* peut se troubler jusqu'au point de le rendre blasphémateur. Car un homme jure, ne respecte rien en Religion, de sorte que ce qu'il y a de plus sacré est exposé aux outrages de fait & de paroles d'un homme qui est yvre. La *phrénésie* n'expose point à de moindres scandales. Car à quels excès ne voit-on pas se porter des phrénétiques, qui s'oublient entiérement & sur la raison & sur la Religion ; de sorte qu'il est mal-aisé de définir si certains phrénétiques sont plus déraisonnables qu'irreligieux ; cependant tout cela est dans la sphére du Naturalisme ; puisque l'on ne s'est jamais avisé de faire le diable auteur de toutes les extravagances & de toutes les impietés que les phrénétiques commettent. Mais ce qui confirme évidemment le naturel qu'il y a dans ces opérations d'un esprit

prit troublé, c'eſt que les cauſes qui produiſent ces troubles ſont connuës dans l'ordre de la nature ; car elle eſt pleine de ces vertus enyvrantes, que les Médecins apellent *inebriamina* ; lesquelles répandues & dans les alimens que nous prenons & dans les êtres qui nous entourent, ſont capables, étant introduits dans le corps, de ſoulever le ſang, de le mettre en *rareſcence* & comme en *rut* ou en *orgaſme*. Mais par là *l'équilibre* d'entre le corps & l'ame venant à être rompu, *l'ataxie* ou le déſordre ſe met dans les eſprits & le trouble dans le cerveau, par où les mouvemens de la machine l'emportant ſur l'empire de l'ame ; ils font d'un homme bien moins un être raiſonnable qu'une bête ou un animal furieux, dominé qu'il eſt par la violence de ſes organes. Et en ceci ſe reconnoit la puiſſance ſi dangereuſe du vin, lequel étant tout plein de ces eſprits enyvrant *inebriamina*, porte ſouvent ſans qu'on y penſe dans le ſang, & par lui dans les eſprits ces excès de mouvemens, qui en relevant les forces du corps, opriment celles des eſprits & de la raiſon & font oublier la Religion. Ce fut ce qui fit interdire l'uſage du vin aux Prêtres de l'an-

V Wadel de inebriaminibus Verdries n. 61.

l'ancienne Loi les jours qu'ils avoient à entrer en fonction. Ce fut encore la raison pourquoi les *Nazaréens* & en particulier le fort Sanson, étoient obligés à se priver de vin, parce que Dieu ne vouloit pas qu'ils s'exposassent aux dangers de tout ce qui peut enyvrer. Ce sont encore de semblables esprits tumultueux & enyvrants, qui s'exaltant dans le tems d'une fiévre ardente, agitent si étrangement le sang & par lui les esprits, que l'état d'un tel fébricitant ressemble tellement à celui d'un furieux qu'indocile à tous avis, soit de la Religion ou de la raison, l'on est obligé d'en venir à le lier pour le préserver lui-même de quelque malheur & ceux qui l'aprochent ; mais à quelque excès qu'il se porte, fut-ce jusqu'à se croire aussi saint que le Frere Augustin le pense de lui-même, jamais l'on ne soupçonnera le diable d'avoir la moindre part dans une telle folie.

C'est contre ces sortes d'enyvremens que la nature s'est tant précautionnée dans l'art de produire les *esprits animaux*, afin de les empêcher de troubler le genre nerveux qu'ils ont à remplir & à régir sous l'empire & la direction de l'âme ; pour entretenir l'ordre

&

& la paix qui régnent dans l'œconomie animale pendant la santé ; auſſi les attentions de la nature & ſes prévoïances ſont-elles ici infinies.

C'eſt dans le cerveau que doivent ſe ſéparer les eſprits animaux, & là elle a eu ſoin de multiplier juſqu'à l'innombrable les lieux ou les ſécretoires, c'eſt-à-dire, les *glandes* qui doivent donner retraite ou l'hoſpice à ce ſpiritueux : ce n'eſt point aſſez, elle a pourvû à ce que de toute la maſſe du ſang que la *ſiſtole* du cœur pouſſe par tout le corps, il n'y en ait qu'un *ſeptiéme* qui s'élance vers le cerveau. Et encore avec quel ménagement & quelle œconomie ce ſeptiéme eſt-il diſtribué dans chacune de ces glandes ? le cœur bat trois mille fois dans une heure, & à chaque battement il ne ſe ſépare dans tous ces milliers de glandes, priſes enſemble, qu'une cinquantiéme partie d'un grain de matiere ſpiritueuſe ; ce ſont deux grains par chaque cent de battement, & par conſéquent ſoixante grains pour trois mille, d'où réſulte une once de matiere ſpiritueuſe qui ſe ſépare pendant huit heures ; & enfin trois onces dans l'eſpace de vingt-quatre heures, c'eſt-à-dire, environ le quart d'une livre.

V Sanrorini opuſcul. p. 115.

Idem p. 120.

livre. Or ce quart n'entre qu'insensiblement ou d'une maniere imperceptible, & comme en distilant (*per descensum*) dans toutes ces glandes qui le filtrent & le distribuent avec la même insensibilité dans le genre nerveux, qui s'en remplit en s'imbibant plûtôt qu'en se gonflant par l'intromission de cette matiere, parce qu'elle tient bien plus de l'air que de la solidité de la matiere ou du volume d'aucun corps. Ce n'est pas tout, cette matiere étant *éthérée* & d'une volubilité extrême, en même tems que d'une *élasticité* incompréhensible, la nature ne l'introduit dans le genre nerveux qu'avec précaution, envelopée donc dans un süe qui la bride ou la modére, c'est le *suc nerveux*, une lymphe infiniment attenuée, laquelle est emploïée par la nature à proportion de la quantité de cette matiere *éthérée* & aërifée. Ainsi ce quart de livre spiritueuse qui se sépare chaque jour dans le cerveau, ne contient qu'une once & demie de véritable spiritueux animal en même tems qu'une autre once & demie de cette lymphe douce, quoiqu'infiniment aténuée, sert d'intermédе ou comme de correctif à ce *volatil* pour en pré-

venir

venir les échapées, la fougue ou le tumulte par tout le genre nerveux, & en conséquence dans l'œconomie animale.

C'est donc dans la connoissance de cet art de la nature, Monsieur, que l'on trouve les raisons naturelles des désordres ou troubles où tombent les esprits animaux dans le cerveau, sans avoir à y emploïer aucune puissance étrangére, & encore moins celle du diable, parce qu'il n'a que voir dans les loix du Créateur; qu'elles sont au-dessus de sa jurisdiction, & que sans lui elles s'éxécutent d'une maniere aussi merveilleuse que le sont les secrets de la nature, qui sont des prodiges de sagesse & de prévoïance qui le passent. Et voilà, Monsieur, la raison pourquoi les choses enyvrantes *inebriamina*, causent tant de désordres dans le corps humain & sur tout dans le cerveau. C'est quand ce spiritueux animal, contre lequel la nature s'est tant mise en garde, se trouve accouplé & comme marié avec des volatils étrangement élastiques (*copulæ elasticæ*) ce qui rend l'esprit animal impétueux, turbulent, *explosif*.

Mais, me demanderez-vous, Monsieur

sieur, d'où vient cette vertu enyvrante dans un corps, où les liqueurs ardentes ou enyvrantes n'ont pas d'entrée dans le corps, par exemple, d'une personne qui se seroit livrée à la pieté : car enfin l'on doit cette justice au Frere Augustin, que le zéle indiscret & dénué de la science de l'Evangile, l'a jetté dans les troubles d'imagination qui le précipitent dans des excès de fanatisme, où les blasphêmes lui paroissent des inspirations divines ; car on le prendroit presque pour un de ces *Augustinians*, qui faisoient secte parmi les Anabatistes. Au reste après l'aveu ci-dessus fait en faveur du Frere Augustin, il n'en est pas moins vrai qu'en toute occasion il n'a pas été sévérement occupé du zéle de la main de Dieu. L'objet de son amour ne s'est donc pas toujours trouvé au-dessus de l'amour des femmes *amabilis super amorem mulierum*, puisqu'on l'a surpris à la campagne en familiarité un peu trop libre avec une fille. C'est, nous dira-t-on, une calomnie, comme encore qu'il se soit donné en spectacle enfermé entre les rideaux d'un lit où il étoit couché tout habillé sur la couverture, mais côte à côte d'une Convulsionnaire ;

V. Goullard t. 2. p. 497.

car

car on a voulu innocenter ce spectacle, parce qu'il étoit accompagné de la récitation des Pseaumes. Mais tout cela étant éxagéré tant que l'on voudra, il n'est pas douteux que le Frere Augustin ait été vû publiquement se jetter au coû d'une jeune fille, surquoi il ne se justifia qu'en se disant impeccable.

Fut-il marque plus sensible du fanatisme ? du moins celle de l'inclination passionnée pour les personnes du sexe, n'est pas obscure dans cette histoire. Ainsi le Frere Augustin n'est peut-être pas exempt de cette espece de vapeur que l'on a vû guérir par le mariage. L'ardeur d'un tel feu est bien capable de jetter des étincelles dans les occasions, & une matiere aussi brûlante peut bien tenir lieu de ces choses enyvrantes *inebriamina*, qui font gonfler le sang & qui irritant les esprits, font les passions.

Cependant rabattant de cette passion tout ce que l'on voudra, il en est une autre dans l'imagination échauffée du Frere Augustin, laquelle toute seule peut bien lui troubler la cervelle ; c'est sa dévotion excessive & mal entendue qui lui enflamme le sang, & qui lui

cause

cause ces accès de fanatisme, & pour-lors, Monsieur, faut-il recourir au diable pour comprendre que le Frere Augustin n'a qu'une maladie d'esprit, telle qu'en ont les mélancoliques tenant à l'hipochondriaque. Alors donc ce ne sont pas des exorcismes qui lui conviennent; mais des remedes ordinaires. En effet c'est par eux qu'on a vû guérir dans tous les tems ces vapeurs, suivant particuliérement tant d'observations, qui ont fait voir ou que des plaies que de pareils malheureux se sont faites par des chutes où ils se sont précipités, ou par des coups qu'ils se sont donnés, ils se sont guéris en perdant beaucoup de sang. C'est encore là la même preuve que celle par où on a vû guérir les hipochondriaques par des varices prodigieuses ou par des hémorrhoïdes. Voilà, Monsieur, ce que vos Théologiens auroient dû répondre sur le compte du Frere Augustin sans le donner avec sa faction au diable. Ce fut celui que prirent à l'occasion d'un Juif ceux qui en avoient soin; il étoit travaillé d'affreuses vapeurs hipochondriaques, & il étoit tellement jugé possedé du diable, que l'on prétendoit qu'il n'y avoit plus que les exorcismes

V. Goulard p. 1. 1.

V. Brassavol. in Aphorism.

qui

qui pussent faire finir ces accès furieux. Mais, dit l'Auteur, c'étoit de ces vapeurs où les éxorcismes ne sont nullement nécessaires, parce que ce sont des maladies naturelles qui guérissent, ajoute-t-il, par de bons remèdes, & par le laps du tems, & en effet ce Juif se trouva guéri au bout de huit mois. Ces preuves du Naturalisme, Monsieur, portént-elles à faux. Cependant une autre observation démontre ces maladies parfaitement naturelles. Puisqu'au raport d'un Historien célébre, les vapeurs hipochondriaques sont une maladie épidémique parmi certains peuples de *Sithie.* Nous avons encore l'observation de *Van-helmont* qui vient à ce sujet, c'est l'avanture d'un hipochondriaque, qui s'étant jetté dans l'eau froide de la riviere, s'en trouva guéri. C'est à la vérité le spécifique affecté à la cure de la rage ; car l'eau de la mer en est le reméde. Mais les Auteurs qui ont le mieux suivi ces maladies, les traitent sous le même titre de mal hipochondriaque, de rage, de vapeurs mélancoliques. Mais ce qui fait plus singulierement à ce sujet, c'est la pratique des hâbitans de la nouvelle France raportée dans la seconde Partie du Naturalisme,

Herodote. l. 4.

V. Goulard. t. 2.

par

par laquelle on voit qu'ils sont dans l'usage de baigner dans l'eau froide, & par-là de guérir les extatiques, les furieux, les phrénétiques & les hipochondriaques.

Ceux qui sont peu instruits des forces de la nature, s'éfraient des effets prodigieux que l'on observe parmi les hipochondriaques. Mais un sçavant Médecin fait observer que l'état de passions de quelque nature qu'elles soient, augmente si étrangement l'organe du sang, en augmentant l'élasticité des esprits, qu'après cela les effets qui s'en ensuivent, ne doivent aucunement étonner. La contention de l'esprit, la méditation, *æstus cogitationum*, l'imagination échauffée, tout cela tient de la passion & portant un étrange *erotisme*, qui devient habituel dans le genre nerveux des mélancoliques, tels que les dévots d'imagination, les dévotes du même genre & les gens d'étude outrées; cela fait qu'ils se livrent trop à leurs fantaisies, & qu'ils se troublent la cervelle. Prenez, Monsieur, dans ce fond de maladie hipochondriaque la cause des effets qu'on y remarque, & alors le fanatisme du Frere Augustin vous paroîtra aussi naturel, que les causes des

Verdries

maux

maux hipochondriaques se trouvant telles en ceux qui y sont portés par tempérammment.

Ce tempérammment consiste dans une pente naturelle au sang de s'épaissir en se brûlant, sur tout dans les personnes dont la *rate* se gorge d'un sang ainsi indisposé ; car en de telles personnes la rate devient le nid ou le foïer d'affections hipochondriaques. C'est ce que l'observation fait connoître, car tous les mélancoliques se plaignent de maux de rate, de gonflemens dans l'hipochondre gauche & d'étouffemens que causent les flatuosités & les réplétions ou congestions sanguines par un sang brulé, & aussi qui se font sentir dans toute cette région. Or la raison de telles angoisses est bien naturelle : car le sang qui s'accumule dans la rate est un sang artériel, en ce que ce viscére est composé de plus d'artéres qu'aucun autre ; de maniere qu'il est comme le repaire naturel ou l'hospice du sang artériel qui s'y porte en plus grande quantité que partout ailleurs, suivant même l'ordre le plus naturel de l'œconomie animale. Qu'un tel sang vienne donc étant ainsi intercepté dans sa circulation à croupir dans la rate, c'est un volatil comme en di-

digestion qui s'éxalte enfin, & qui n'aïant point son débouché ordinaire, agit sur le même sang, l'agite & les parties qui le contiennent, en même tems qu'il se pervertit, & ainsi changeant son *volatil huileux* dans un *euvre lixiviel* qui en imprégne la *bile*, il fait une telle impression sur les *esprits* qu'il corrömpt & sur la *bile*, qu'il tourne en *attrabile*, que des hommes deviennent d'autres hommes jusqu'à se croire des loups, des chiens, ou des bêtes sauvages; car voilà, Monsieur, l'origine des *Misantropes*, des *Licaons*, des *Loups-garous*, des *Licantropes* & de toute sorte d'hipochondriaques. Car si le Frere Augustin ne se croit ni chien, ni loup, c'est que son imagination étant échauffée en premier pas des objets spirituels, elle est inspirée vers d'autres métamorphoses. Il se croit le *Saint-Esprit*, & les filles Convulsionnaires de sa faction se croient des Prophètèsses. Le faux de l'imagination qui les trompe n'en est pas moins évident, parce que dans les uns & dans les autres, c'est un changement qui s'est fait dans leurs esprits qui les font penser dans leur fanatisme, qu'ils sont des spirituels & des inspirés. Vos Docteurs, Monsieur, don-

donnent ces inspirations au diable, & les Médecins mieux instruits des maladies du cerveau les donnent à des affections hipochondriaques, qui sont des maladies naturelles. Ainsi, Monsieur, cette partie des opérations de Convulsionnaires que vos Théologiens donnent au démon, apartient manifestement au Naturalisme ; car ces aliénations sont de celles que saint *Augustin* attribuë à un esprit qui saisit les imaginations des visionnaires. Il ne faut donc pas demander, comme l'on fait, *de quel esprit viennent les differens états des Convulsionnaires*, puisque cet esprit est l'*esprit animal*, qui a changé de *crase*, de cours, d'ordre, & de direction ; de sorte que les Convulsionnaires fanatiques se trouvent emportés hors de leur état naturel, habitués alors aux visions, ou aux illusions qui les trompent par de fausses ressemblances. *A spiritu cùm omnino sano atque interno corpore, in alienationem rapiuntur, ita ut ..... illâ spiritali visione habitent.* Voilà donc, Monsieur, ce qu'il faut entendre dans les Convulsionnaires fanatiques, ce sont de vrais hypochondriaques, par l'esprit animal fougueux, ou dérangé qui les emporte à des excès

Lettre d'un Ecclef. à un Evêque, p. 14. art. 22.

Ibid.

d'imagination qui les trompent eux & leurs Docteurs, sans qu'il faille avoir recours à l'opération du malin esprit. Toute la malignité de cet esprit-ci est donc naturelle, parce qu'elle ne vient que des dérangemens que souffre leur cerveau ; abrevé qu'il est continuellement d'un suc nerveux tumultueux, ou dégéneré de ses qualités naturelles ; changement qui lui arrive, lorsqu'un sang mélancolique *attrabilaire*, ne lui fournit plus que des matieres étrangéres à sa nature, & par où il devient capable de porter le trouble & l'illusion dans l'esprit, ou la fureur même dans l'imagination. Car c'est un fond de ses liqueurs empoisonnées & furieusement malignes, que les Chymistes apelleroient *infernales*, comme elle fait des esprits & sels *volatils* les plus *déphlegmes*, & par la devenus trop efficaces, qu'ils nomment *stigios liguores*.

Après cela, Monsieur, vous conviendrez aisément que ce sont les deux parts, ou les deux tiers de l'œuvre des Convulsions qu'acquiert le *Naturalisme* ; car on la distribue cette prétendue œuvre en trois parts, celle de l'homme ou de la nature, que vos Messieurs ne

con-

contestent point ; celle du malin esprit qui vient d'être raportée au naturel ; part d'ailleurs dont ces Messieurs ne s'occupent guéres, puisqu'ils l'abandonnent n'apartenant qu'à ceux *qui sont tombés* ; car ainsi parle-t-on parmi eux. Reste le *divin*, que ces Messieurs idolâtrent comme leurs *Dieux penates*, qu'ils ne veulent pas se laisser ravir. Mais si cette partie est encore en plein de l'apartenance du Naturalime, seroit-ce rien moins que de se voir tout seul l'Auteur de l'œuvre (comme ils l'apellent) des Convulsions. Mais alors quel discrédit pour elle ? quelle irréligion pour les Convulsionnaires ? quelle honte pour les Convulsionnistes, d'avoir donné à révérer au public comme quelque chose de divin, ce qui n'est qu'un évenement naturel d'imagination trompée & peut-être excitée par de honteux sentimens ; car l'on aime mieux les taire, que d'en creuser ici trop intimement les causes.

Cependant voici une anecdote dans l'histoire des Convulsions qu'il convient de vous communiquer, Monsieur, par où vous verrez que tout le monde d'ici n'a pas été la dupe du *divin* de l'œuvre des Convulsions ; car ce que l'on

ne vous aura pas mandé de la disposition des esprits des sçavants & des sages de ces quartiers-ci, c'est que tandis que les Docteurs du *Convulsionat* ont tenu amûsés aux pieds de cette idole, les disciples de l'œuvre, les sçavants, les sages & les personnes instruites ont si peu fléchi le genou devant elle, qu'ils en ont reconnu tout le ridicule dans celui des filles Convulsionnaires, c'est-à-dire dans leur origine, leurs mœurs, & leur éducation. Ainsi il est arrivé ici en grand ce qui arriva un jour en petit dans une Paroisse de Village. L'on venoit d'y placer un beau *saint Nicolas*, bien peinturé, bien doré & bien enluminé; toutes les bonnes femmes au seul aspect de la décoration, vinrent se mettre à genoux en foule au pied de la statuë; un païsan présent à la cérémonie, non-seulement s'abstint de se mettre à genoux, mais encore on le vit rire de la simplicité de ces bonnes gens, & lui aïant demandé la raison de son indifférence & de son ris mocqueur, au sujet du *saint Nicolas*; c'est, dit-il que je l'ai vû *poirier*. Aussi, Monsieur, l'on a crû que des créatures ramassées, plusieurs d'une conduite équivoque, la plûpart de

de condition obscure, & d'une pieté fort incertaine, fussent bien propres à être érigées (aussi promptement que naissent des champignons) en prophéteſſes, en séraphiques, ou en inspirées. Et voilà, Monsieur, ce que vous n'avez pû voir de si loin.

Rien donc n'a paru si peu surnaturel que les opérations de ces créatures. Aussi le Naturalisme vient-il de démontrer que sans sortir de ses principes de physique, il fait concevoir l'impossibilité du divin dans l'œuvre des Convulsions. Mais vous aimez les détails des opérations de cette œuvre, parce que vous croïez y trouver des difficultés que la physique ne peut résoudre. Vous êtes porté à le croire, parce qu'un Ecclesiastique mande à un Evêque que nonobstant les indécences, le faux & les puérilités qu'il convient de reconnoître dans l'œuvre des Convulsions, il lui paroit des traits de divin si singuliérement marqués dans quelques actions des filles Convulsionnaires, qu'il assure qu'il est incontestable qu'on doive l'y admettre, parce qu'étant mêlé avec le naturel, il n'y est nullement obscurci ou confondu. L'étrange nuance, cependant, Mr, dans un mélange divin!

ne seroit-ce pas plûtôt la ressemblance d'un *pot-pouri*, dans lequel on voudroit concentrer tant d'ordures & tant de choses infectes (qui ont fait sentir mauvais tant de créatures, *fretere fecistis odorem nostrum*,) sous le voile de quelques aparences trompeuses, mensongéres peut-être, ou artificieusement illusoires.

Au surplus, Monsieur, avant que d'aller plus loin, permettez-moi une réflexion qui ne porte que sur l'œuvre, sans aucunement prétendre entamer le mérite de l'Auteur de la Lettre. Si cet Auteur se trouvoit être le Patriarche des Convulsionnaires, le Grand Prêtre, ou le Pontife du Convulsionnat, (parce qu'il est ce *voïant* par excellence dans les *figures*, à la cheville du pied duquel n'atteignent pas les autres figuristes, telle réputation eussent-ils d'ailleurs, d'esprit, de vertu & de science,) le témoignage ou l'affirmation d'un tel Auteur, ne deviendroit-il pas bien suspect ? Car enfin il seroit trop interressé dans le fond de l'œuvre des Convulsions, pour ne pas en défendre les opérations. Un peu de bon sens met à portée le plus médiocre Physicien, sans sortir de ces principes, de vous pro-

proposer une telle difficulté, qui peut infiniment rabattre des preuves, qu'il seroit de l'intérêt & de l'honneur d'un grand génie interressé au fond de la cause, pour autoriser son ouvrage.

La conjecture entreroit d'autant plus dans le vrai, si les Convulsionnaires n'étoient que les échos des fantaisies qui seroient passées de l'imagination du *voiant* Pontife du Convulsionnat, dans celle de ces illuminées. Quoiqu'il en soit, ce génie si supérieur entreprend dans une longue Lettre qu'il écrit à un Evêque, de l'instruire du divin des Convulsions, & par là de mettre le sceau ou la derniere main à la créance du mélange du divin avec le naturel dans l'œuvre des Convulsions ; mais à quoi se réduisent ses preuves ? à quelques lignes de réflexions surquoi pose uniquement ce bizare sistême. *Parturiunt montes*, &c.

Jugez-en, Monsieur, car l'extrait de ce qui est contenu à la page 15. article 25. est fort court. *J'y ai vû*, dit-on, *une multitude de circonstances qui paroissoient puériles, vaines, insipides. Il y en avoit de rebutantes, de choquantes, d'autres pénibles : au milieu*

lieu de tout cela, je montroit la plûpart du tems des choses édifiantes, grandes, touchantes, inimitables, des representations des Mysteres de Jesus-Christ, & des souffrances des Martyrs, des gémissemens sur les maux de l'Eglise, sur l'humiliation de la vérité. D'autre fois lorsque la convulsion avoit pour objet le triomphe de l'Eglise ou de la vérité, c'étoit des sentimens de joie, de louanges, d'actions de grace, dont la représentation me paroissoit au-dessus de tout ce qu'on auroit dû feindre ou même imaginer. Et voilà, Monsieur, à quoi se réduisent les preuves du divin dans le mêlange des Convulsions. Toutes ces réflexions fourniroient la matiere de plusieurs volumes pour les relever en détail ; mais l'Auteur se trouvant à tête d'une association qui s'est rendue maitresse des Imprimeries, il faut se resserrer dans le pur nécessaire. Car autrefois les Philistins pour dominer le peuple d'Israël ; avoient gagné à eux les Ouvriers qui auroient pû travailler des épées & des lances aux Israëllites : tout de même les Convulsionnistes maitrisent les Imprimeries pour empêcher qu'on ne les confondent.

Lel. Rois. l. 1. c. 13. v. 19.

Cepen-

Cependant, en premier lieu, Mr, la remarque de l'Auteur tourne manifestement à l'avantage du Naturalisme toutes ces beautés ; *en tout ce que je viens d'exprimer*, dit-il, *il y avoit bien des choses qui paroissoient une suite naturelle de l'état d'aliénation où elles étoient.* Ce naturel donc a avoué de si bonne foi rabat d'autant du divin de ces opérations, que si après cela il est prouvé que toutes ces belles pensées, tous ces discours affectueux n'ont rien au-dessus de ce que l'on a souvent remarqué chez les malades de vapeurs, rien prouvera-t-il aussi peu le divin prétendu ? Mais, Monsieur, qui ne voit, & qui ne sçait que tous les jours l'on pleure & l'on s'attendrit au Sermon comme à la Comédie, parce que là, un habile Orateur Chrétien sçait par ses paroles, ses gestes & toutes ses manieres dressées par l'art de parler, remuer les imaginations & les cœurs ; & qu'ici un habile Acteur comédien sçait remplir son rôle jusqu'à remuer les passions, enflammer les cœurs & fonder des inclinations. Et cela est-il douteux, Monsieur, puisque tant de sots mariages se contractent à l'occasion des manieres insinuantes, tendres

&

& affectueuses, que des créatures formées à ce manége sçavent inspirer à leurs Auditeurs. Cependant au sortir du Sermon & de la Comédie, l'on rentre ordinairement dans son état naturel, parce que ce ne sont que des ébranlemens que la machine a souffert de la part de l'imagination.

Revenant, Monsieur, à ce qui est plus sérieux & plus direct au sujet que nous traitons, le Naturalisme dans sa premiere Partie n'a-t-il pas donné de fréquents exemples de ces discours sublimes ou sçavants que des malades ont fait contre l'attente des assistans ; on y a vû une fille dévote passionnée de l'envie de la mort, pour aller se joindre aux joies du Paradis qu'elle voïoit ouvert dans le tems des accès de ses vapeurs. L'on auroit pû y joindre cette autre histoire encore d'une fille de pieté, laquelle dans ses accès de vapeurs chantoit des Cantiques spirituels sans se tromper d'un seul mot. Celle-ci fut guérie par le mariage, & l'autre par les remédes. Ainsi rien de divin n'étoit dans les actions de ses créatures, qui touchoient cependant affectueusement tous les assistans. L'on y a encore les récits d'un jeune homme dont le Précepteur

V. Medicina Septentrion.

cepteur n'avoit jamais pû rien faire, tant il lui avoit trouvé l'esprit bouché pendant des années ; il tomba mortellement malade, & avant que de mourir, l'on fut étonné de tout ce qu'il sçavoit & de belles Lettres & de pieté, dont il fit des discours étonnans. Enfin l'on y voit des discours d'éloquence, ou des discours les plus touchans & les plus pathétiques, que font dans leurs maladies ou dans leurs infirmités des malades qui jusqu'alors n'avoient paru avoir ni esprit ni science. Le divin avoit-il part dans ces opérations étonnantes ? Au contraire, Monsieur, c'est la preuve d'un pur Naturalisme dans ces occasions. C'est ainsi que le donne à penser l'Auteur de l'Examen des esprits : & permettez, Monsieur, que je vous rende cette pensée dans le patois où je la trouve. *Afin*, y dit-on, *que l'on connoisse par expérience que si le cerveau est temperé, selon que les sciences naturelles le requiérent, il n'est pas besoin de maître qui nous enseigne ; il faut avoir égard à une chose laquelle avient chacun tour ; qui est que si l'homme tombe en quelque maladie à raison de laquelle le cerveau change soudain son temperamment, comme est la manie, mélancolie &*

Huard. ch. 4.

V. Goulard. t. 1. p. 785.

& phrénésie) il n'advient au prudent de perdre tout ce qu'il sçavoit, mais extravague en ses propos. Si c'est un ignorant, il acquiere plus grand esprit & habileté qu'il n'avoit auparavant. Puis tout de suite, il raporte l'histoire d'un païsan devenu phrénétique, qu'il a entendu discourir merveilleusement avec tant déloquence & de pureté de langage, que l'on auroit pu en attendre de *Ciceron Paysan*, qui en santé ne sçavoit presque pas parler, & là-dessus l'Auteur répond que *l'art d'orateur* est une science, *qui provient de certain point & degré de chaleur auquel ce Paysan étoit parvenu par le moyen de sa maladie.* Il ajoute l'histoire d'un autre phrénétique, lequel pendant plus de huit jours parla, non-seulement avec esprit, mais le plus souvent il faisoit des vers aussi-bien qu'un habile Prêtre, & là-dessus notre Auteur dit, *qu'il n'avenoit guéres que celui-ci fut Poëte en phrénésie, qui l'étoit en santé ; pour ce que le tempérammment du cerveau propre à l'homme sain pour la poësie, ordinairement se doit changer en maladie & faire chose contraire.* Cependant tout cela, continue-t-il, est peu de chose en comparaison des hauts dis-

discours que fit le Page d'un Seigneur Espagnol étant maniaque. *En santé, il étoit d'un très-petit sens, mais dans sa manie son esprit s'augmentoit au point que son maître se trouvoit si parfaitement aidé de ses conseils pour* gouverner un Etat qu'il ne bougeoit d'auprès de lui, & de-là arriva que le Page & le Seigneur son Maître sçurent très-mauvais gré au Médecin qui le guérit.

L'on verra, Monsieur, ci-après le fond du Naturalisme de ces effets surprenans, dans l'ordonnance du mécanisme du corps humain; mais voici d'autres exemples de faits encore plus surprenans, qui entreront dans les mêmes raisons. Une femme phrénétique disoit à tous ceux qui l'alloient voir leurs vertus & leurs vices; de plus elle prédit au Chirurgien qui la saignoit, qu'il n'avoit plus guéres de jours à vivre, & que sa femme se remarieroit avec un Foulon, & cela se trouva vrai au bout de six mois. *Il m'est avis* (dit l'Auteur) *que j'entends dire à ceux qui abhorent le secret de la Philosophie naturelle, que tout cela est mensonge, & que le diable en est l'Auteur; mais ils s'abusent, parce que le malin esprit ne*

Huart. c. 4. de l'Examen des esprits. *peut ni sçavoir ni prédire l'avenir.* Le même Auteur ajoute, qu'il a vû une femme qui ne sçavoit ni ne parloit naturellement que peu ; mais devenue phrénétique, elle répondoit promptement, & en vers françois bien rimés, faisant d'ailleurs ressouvenir de leurs péchés passés ceux qui vouloient la pousser trop loin ou l'égarer. Enfin une autre étant dans ses vapeurs reprochoit à son mari des débauches qu'il avoit commis plus de cent fois avant qu'elle l'eut épousé. Voilà, Monsieur, des vaporeuses, qui comme les vôtres, se piquoient de réveler les secrets des cœurs. Ce n'est point pour nous rendre caution de la vérité de ces faits que nous les raportons ; mais ils passérent alors pour n'avoir rien de surnaturel ; les vôtres sont-ils mieux marqués à ce coin ?

V. Goulard. p. 788.

Guyon l. 4. de ses diverses leçons, ch. 4. Un autre Auteur non méprisable pousse bien plus loin la vertu du Naturalisme, il est persuadé que les malades de certaines vapeurs peuvent dans leurs accès parler Grec, Latin, Hébreu, Allemand, sans jamais avoir apris ces Langues. Il avance qu'il l'a vû dans une femme de Vilage ; il releve même *Fernel*, lequel aïant vû

un Page de Henri second qui ne sçavoit ni lire ni écrire ; mais étant atteint de phrénésie, qui parloit bon Grec. Fernel attribuoit cela au diable ; mais ne lui en déplaise, dit notre Auteur. Si cela arrivoit par la vertu du malin esprit, telles maladies ne se guériroient pas par les remédes ordinaires : C'est une semblable merveille qu'Erasme raconte dans un discours à la louange de la Faculté de Médecine. Il dit avoir vû un Italien, lequel sans avoir vû ni l'Allemagne, ni Livre, ou homme de cette nation, parloit bon Allemand dans les accès d'une maladie ; mais il étoit si peu démonaique, comme cependant la renommée le publioit, qu'un sçavant Médecin vint à bout de le guérir. Reste, Monsieur, à chercher & à vous découvrir le Naturalisme de tous ces prodiges ; & voici comme on le trouve. C'est dans la disposition & la capacité du genre nerveux ou de son pouvoir sur l'ame. Guyon.

Il est dans la nature des occasions excitantes ou des vertus *stimulantes*, (témoin le *stimulus carnis*) ce sont des éguillons qui la font sortir d'elle-même, & qui la mettant au-dessus de

son pouvoir ordinaire ou aparent, lui font faire des choses ou produire des effets inattendus de la disposition où on la voïoit. Quoi de plus brute qu'une pierre ou qu'un caillou ? il ne sent rien, ce semble, & ne peut rien produire, parce qu'en lui ne s'aperçoit aucun de ces organes qui sont capables de quelque vertu ; cependant un simple choc, la collision toute seule de ce caillou produit du feu, le plus puissant organe de la nature. Après cela, que ne peut-on point attendre d'un corps organisé, en qui tout est ressort, *contractilité*, force *systaltique*. Or telle est la machine du corps humain ; les sçavans la regardent comme un instrument à cordes, parce que l'immense quantité de fibres nerveuses qui font le tissu de ses parties, ne donne rien moins à comprendre que des cordes aussi dextrement disposées, que les cordes d'un luth, ou d'un claveſſin, pour se montrer par une tension successive & ménagée, jusqu'au point ou au degré, que venant à être pincées ou touchées, elles rendront des sons merveilleusement mélodieux, parce qu'ils se feront concertés ou mis d'accord les uns avec les autres. C'étoit cependant une vertu

morte

morte & dormante dans ces instrumens, & qui ne dit rien jusqu'au moment qu'une main habile sera vênue les toucher; & voilà, Monsieur, une des occasions existantes, ou de ces vertus stimulantes qui réduisent à l'*acte*, ou qui mettent en action la force qu'un corps cachoit, & qu'il n'avoit qu'en *jouissance*. Suivant cette idée, qu'est-ce autre chose que le corps humain, qu'une machine ou un instrument à cordes qui se monte pendant la vie sans que l'on y pense, jusqu'à un certain point ou degré qu'acquiere la tension de ses fibres. Les differentes occasions de la vie, les impressions journalieres des objets qu'on y rencontre, les passions, &c. avancent plus ou moins cette tension insensible ou inaperçûe. Mais une *occasion stimulante* survenant, elle acheve cette tension. En conséquence les oscillations des esprits venant à croître dans ces fibres qui se sont concertées en se montant pendant toute la vie pour se mettre pour l'avenir à une certaine unisson: il résulte dans les occasions des opérations surprenantes; car l'ame devenue sensible à un pouvoir qui lui arrive de nouveau, elle pense à ce qu'elle ne

pensoit pas auparavant, les paroles se forment & viennent à la bouche, parce qu'elle raisonne sur des choses dont jusqu'alors elle n'avoit eu aucune perception ou aucun sentiment. Quelle sera l'occasion qui excitera cette puissance dormante ou endormie? la chaleur d'une fiévre qui fera dans le sang de nouvelles *exaltations*, qui feront des dévelopemens nouveaux, ou bien *l'explosion* que concevront les *esprits* dans une affection mélancolique, remuant les ressorts qui étoient jusqu'alors en retard : un malade dit, pense & fait des choses ausquelles on ne s'attendoit non plus qu'à voir sortir du feu d'un caillou, avant que la collision l'y eût déterminé. Ces *explosions* donc dans le suc nerveux a la maniere des tonnerres dans grand monde, répandent dans le petit comme des éclairs dans le cerveau, ils l'illuminent & le rendent clair-voïant sur ce qu'il n'aparçoit point. C'aura été des impressions faites à la sourdine dans le genre nerveux par des paroles par exemple, par des actions, par des recits ou des objets qui n'auront point été sentis jusqu'alors ; mais qui aïant insensiblement porté les fibres jusqu'au degré de ton qu'il convient pour les

ren-

rendre sensibles, elles ne deviennent telles que quand l'occasion excitante sera arrivée. Alors un malade raisonne d'une maniere surprenante, & l'on demande d'où lui viennent ces connoissances soudaines ? Ce sera de la même source que vinrent au jeune homme dont on a parlé, lequel pendant des années sembloit stupide sur tout ce que son Précepteur vouloit lui aprendre, & dont la *reminiscence* ne s'en fit que dans sa derniere maladie. Ainsi, Monsieur, ce qu'un Phrénétique ou un Hipochondriaque, ou une Vaporeuse font ou disent de surprenant, ce ne sont que des choses qu'ils auront ouies, sans y faire attention pendant toute leur vie, mais dont les idées se réveillent à l'occasion de leurs maladies. Aura-ce été quelque avanture de galanterie ou de débauche, dont dans un certain tems passé ils auront entendu le recit ? La *répetition* s'en fait alors dans leur cerveau, comme celle qui se fait dans une *Horloge*, parce que ses ressorts auront été montés à ce dessein. Ainsi un malade donne le ressouvenir des uns ou des autres de ces vices passés. On admire ce prodige; car comment, dit-on, ce malade peut-il sçavoir ce qui est su-

furané ? Le degré de tension sur lequel s'étoit monté le genre nerveux pendant sa vie, donne la raison toute naturelle de cet événement. De même encore, un malade pour avoir conversé avec des personnes qui auront parlé Grec, &c. aura conservé les traces de quelques mots Grecs, qu'il répétera en les prononçant dans ses vapeurs. On crie au miracle, & il n'est rien de si naturellement possible.

Mais que deviendront les prédictions que font les vaporeuses ou mélancoliques dans leurs accès ? Car nous en avons vû une qui prédit à son Chirurgien sa mort prochaine, & le remariage de sa Veuve avec un Foulon. Sera-ce encore par quelque voie naturelle que ces prédictions, comme celle-ci, se trouveront vraies ? Mais, Monsieur, l'Auteur lui-même de cette histoire convient que ces créatures ne rencontrent pas toujours dans leurs divinations. Supofé pourtant que la chose arrive comme elle aura été prédite, l'art de ces divinations est bien aisé à concevoir. Quoi dans le monde de moins secret que les intrigues amoureuses, ou que les cajolleries auxquelles se prête une coquette, trop facile & qui s'en

Goulard p. 787.

laisse

laisse compter par quelque galant ? Quoi de plus aisé à deviner que la mort d'un homme qui sera fort infirme, en même-tems qu'il a une profession qui l'aplique & le détourne de sa santé ? Cette vaporeuse donc n'aura-t-elle pas pû avoir oui dire, que la femme de son Chirurgien, qu'elle voïoit mourant, soufroit les yeux doux d'un Foulon, & qu'elle ne lui refusoit pas les siens ? Toutes ces circonstances se seront rapellées dans l'esprit de cette Phrénétique en voïant son Chirurgien, & là-dessus, elle aura formé sa prédiction ; l'événement aura-t-il rien que du naturel ?

Vous faites encore de l'étonné, Monsieur, sur les occasions excitantes dont vous ne pouvez vous persuader ; cependant, qu'est-ce autre chose que la concupiscence des yeux & de la chair, que des attraits trop naturels, qui excitent & soulévent celle-ci contre l'esprit ? est-ce une fable que cette double concupiscence ? les tristes épreuves qu'en font la plus part du monde en sont-elles douteuses ? Quelque chose de plus trivial, mais de vrai là-dessus, Monsieur, qui prouve bien le pouvoir des occasions excitantes, c'est l'hif-

l'histoire qui se trouve dans un Ecrit public (1). Il y est raporté qu'un Président d'une famille & d'un nom très-distingué (2), ne pouvoit être purgé par quelque purgatif que lui donnât son Médecin ; celui-ci jugeant qu'il falloit quelque chose qui excitât la vertu *systaltique* des *excretoires*, par où se devoit faire l'évacuation du purgatif, recommanda au Valet de chambre de ce Magistrat, d'épier quelque occasion où il se montreroit en colére, ou en vivacité, pour faire concourir l'irritation du purgatif avec le mouvement de celui de cette passion. Un jour donc que le Président tenant son Audiance, se trouva violemment importuné des bruits continuels que faisoient à ses oreilles les frotemens de la robe de taffetas, que portoit la personne à qui il donnoit Audience, se mit en colére contre la robe de *taffetas*, ordonnant au Client de la faire taire. Le Valet de chambre saisissant l'occasion, aporte sur le champ à son Maître la mé-

(1) Les Mémoires de Littératures par Morville.
(2) Monsieur le Président d'Aligre.

médicine qu'il tenoit toujours prête, le Président la prit aussi-tôt, & elle eut tout le succès qu'en attendoit le Médecin. Cette histoire est-elle unique dans un genre ? L'on en sçait une pareille pour l'avoir vûe, c'est sur la vivacité où se mettoit un grand Seigneur toutes les fois que ses Valets de chambre en l'aprochant, ne se précautionnoient pas assez contre le bruit que faisoient leurs habits ou leur robes de chambre, dont ce Seigneur ne pouvoit entendre le fris & le fras sans se mettre en colére.

L'usage du fouet & des verges en ceux qui le pratiquent, ou qui le soufrent de la main d'une personne qui soit d'un sexe étranger, doit vous persuader de la vertu stimulante de cette pratique ; voudriez-vous en douter, Monsieur, l'affligeante & l'humiliante épreuve que soufrent les personnes de pieté, qui se précipitent en se donnant la discipline dans la passion dont ils veulent se préserver,*achevera je m'assure de vous convaincre de la puissance des vertus stimulantes, ou des occasions excitantes.

V. Borich. & Bartholin. de usu flagrorum in revenerea.

* Voïez l'Histoire des Flagellants par M. l'Abbé Boileau.

tes. Cette observation en améne une autre qui est toute semblable, c'est touchant les jeûnes trop rigoureux, les veilles excédées, & toutes les abstinentes outrées, ausquelles se condamnent volontairement des personnes, souvent aussi innocentes dans leurs mœurs, que pieuses dans leur Religion. Ces pratiques si louables d'ailleurs dans leur juste usage, deviennent dans les unes des occasions stimulantes de vapeurs, & en d'autres des occasions excitantes de passions, que l'on fait éclore au lieu de les étoufer comme on le voudroit. C'est que par-là le sang privé d'une pâture qui le tienne frais, & les esprits d'une lymphe nouvelle qui les tempére, le sang s'échaufe, & comme dans les Phrénétiques il excite des visions & des pensées extraordinaires, où il produit par des pénitences outrées, des troubles dans l'imagination qui font des vapeurs très-incommodes, parce que les esprits devenant ainsi très-*déphlegmées*, & comme trop *rectifiés*, ils prennent une sorte d'*empirême*; rendus donc pétulants ou trop actifs, ils causent des ébranlemens irréguliers ou désordonnés dans les fibres du cerveau, souvent des mouvemens d'imagination involontaires, mais dé-

déplaisants & humiliants pour ceux qui se les attirent. Ces exemples, Monsieur, vous paroîtroient-ils peu convenables à un Ouvrage physique, parce qu'ils sont empruntés des pratiques de Religion? Vous trouverez donc des preuves si évidentes des vertus *stimulantes physiques*, dans l'excellente Dissertation de l'illustre Monsieur *Bellini*, & si précises là-dessus, encore dans ses Réflexions si justes & si mécaniques sur la contractilité des fibres nerveuses, que je m'assure qu'il ne vous restera aucun doute sur la puissance des vertus *stimulantes* qui agissent sur les nerfs, & par-là vous vous persuaderez de tous les changemens souvent inesperés ou incroïables qui arrivent dans le cerveau, parce que ses fibres étant extraordinairement ébranlées, & mises hors de ton & de leur ordre naturel, il en résulte des effets inouis, ou des imaginations surprenantes. Enfin, Monsieur, la Médecine a encore du physique à vous proposer sur les choses qui excitent les nerfs, ce sont celles qui relévent le ton des fibres affoiblies, comme dans les paralysies où l'*atonie* a tant de part. Car cet Art aïant observé le pouvoir ou la vertu qu'ont les *ligatures* sur les

Bellini de stimulis.

Idem de villo contractili.

oscillations des esprits, dont elles arrêtent le cours qui rebrousse vers le cerveau dans les épilepsies, lorsque les accès s'annoncent par un trémoussement qui s'éleve du gros orteil vers le cerveau, elle a apris combien les nerfs sont sensibles à tout ce qui les presse, comme sont les *frictions* & tout ce qui les remue, ou les excite par le picotement de leurs fibres, ou par l'éretisme qu'on y excite ; car de-là viennent tant de bons effets, que l'on tire des *frictions* dans les paralysies, & des *urtications*. Enfin c'est l'observation singuliere d'un grand Praticien d'Angleterre, que le simple usage de brosses qu'il conseille aux valétudinaires pour se froter la tête, &c. est d'un très-grand secours pour les valétudinaires. Ainsi, Monsieur, il n'est guéres de matiere où le naturalisme ait plus de part qu'en tout ce qui excite les nerfs, dont il révele tous les mystéres de physique en bien des occasions, où ceux qui y sont moins versés, les attribuent à des miracles ou au *divin*.

Cheyne de valetudine infirmorum.

C'est ainsi que l'Auteur de la Lettre à un Evêque se rend l'admirateur des effets qu'il juge *divins* dans les opérations des Convulsionnaires. Car pour le dire

dire en passant, Monsieur, rien doit-il plus rabattre du divin de telles opérations, que l'exemple des *Nonnains*, ces filles de joie, nommées pour cela *Nonnains* guaies, & qui certainement ne furent ni des saintes, ni des inspirées. Car en comparant l'histoire du fanatisme scandaleux de ces créatures avec celui des Convulsionnaires de l'épidémie aujourd'hui régnante, on sera convaincu que de part & d'autre, on trouve mêmes faits, mêmes gestes, mêmes singeries, & mêmes actions miraculeuses; de sorte qu'il seroit mal-aisé d'articuler dans les Convulsionnaires de Paris plus de merveilles, qu'il ne s'en débitoit en Allemagne des Nonnains. Et voilà, Monsieur, une grande bévûe à ceux qui admirent dans les Convulsionnaires de Paris, un *divin*, qui est un *Naturalisme*; *Naturalisme* qui se trouve deshonoré par la conformité qu'il rencontre dans un tel paralelle.

Goulard dans son tresor. p. 125. &c.

Croiriez-vous, Monsieur, apercevoir dans ces honteux nuages le divin, que le voïant des Convulsionnaires veut faire voir dans sa Lettre à un Evêque? ne sera-ce point à la maniere de ces visionnaires, à qui dans *Erasme* on faisoit voir dans les cieux des phénomè-

Colloq. spectrum seu exorcismus.

nes qui n'y étoient point, & sur la terre des spectres qui n'étoient que des aparitions simulées ? car à la confusion de la cause des Convulsions, l'on est honteux de trouver dans cet ouvrage uniquement fait pour convaincre du divin de l'œuvre des Convulsions un défaut absolu de raisons & de preuves ; l'on se seroit attendu qu'un génie supérieur comme le sien, qu'un Théologien, qu'un chef d'Ordre, qui est celui des Convulsionnaires, se seroit montré dans un pareil ouvrage avec des principes, des regles, des réflexions, & des raisonnemens théologiques, qui auroient mis en évidence le sublime de cette œuvre ; tout au contraire, comme feroit l'homme le plus vulgaire, il en demeure à l'admiration, enlevé par les beautés & les charmes prétendus des opérations des Convulsionnaires ; lesquels tous seuls le font conclure au divin, qu'il prouve pourtant aussi peu que ces opérations y sont peu ressemblantes. Ce n'est pas qu'il ne lui écha-
Art. 27. pe dans un endroit de dire qu'il s'en tient aux regles sur quelques obscurités répandues sur l'œuvre ; mais où paroit-il apliquer ces regles pour l'établissement du divin. Le Naturalisme donc

se

se trouve autorisé à revendiquer toutes ces opérations, fondé qu'il est sur les aveux de cet Auteur, car ils vont tous à faire voir le naturel qui se montre ainsi clairement dans les actions des Convulsionnaires les plus admirées, *une multitude de circonstances puériles, vaines, insipides, rebutantes, choquantes, pénibles par l'état des souffrances des Convulsionnaires*; toutes choses qu'il avoue avoir vûes. Comme encore qu'*il y avoit bien des choses qui paroissoient une suite naturelle de l'aliénation où elles étoient*. Ajoutez la nécessité où il est de faire de certaines de ses opérations, la portion ou la part à Dieu, & d'autres qui sont indignes de Dieu, la part au diable. Rien de tout cela, Monsieur, & est-il hors de l'ordre du naturel? Ibid. Art. 18.

Le correctif qu'aporte à tout ceci l'Auteur de la Lettre, c'est qu'au milieu *de tout cela se montroient des choses édifiantes, grandes, touchantes, inimitables, des representations des Mysteres de Jesus-Christ, & des souffrances des Martyrs, des gémissemens sur les maux de l'Eglise, sur l'humiliation de la vérité, &c.* Mais, Monsieur, y pense-t-il? les Visionnaires, les Fa-

natiques, & les Hérétiques les plus méprisables en ce point ont-ils tenu un autre langage pour autoriser leurs rêveries. Fut-ce par d'autres déhors séduisans ou illusoires, que la misérable femme, soi disant Prophéteſſe, pensa du tems du saint Evêque Firmilien, faire tomber les freres ? & à la honte du sistême des Convulsionnaires, les Anabatistes (a) ont-ils emploïé d'autres choses pour fondement de leur réforme, que de semblables démonstrations, soit en paroles, soit en actions ? la confusion où vous vous trouverez, Monsieur, en jettant les yeux sur l'histoire de ces entousiastes, par la conformité qui vous aproche de si près des visions & des imaginations de ces malheureux (b) vous effraiera certainement ; car c'est à quoi ressembleroit un peu trop ce que votre Docteur choisit dans les opérations des Convulsionnaires pour les diviniser. Les *Protestans* en ont agi bien autrement ; car leurs Ministres les plus distin-

V. Mr Tillemon t. 4. p. 13.

(a) Voïez l'histoire des Anabatistes qui vient de paroître.

(b) Voïez encore Goulard, article des tumultes des Anabatistes.

distingués (comme Monsieur *Turretin*) ont pris la plume pour anatématiser toutes ces folles imaginations des Anabatistes. Si ce Docteur nous disoit que la langue des Convulsionnaires *est comme la plume d'un Ecrivain qui se hâte & qui fait rapidement ce qui lui est dicté*, s'il paroissoit qu'en parlant, elles lussent *dans un livre tout ce qu'elles s'entendent dire intérieurement par l'Esprit de Dieu comme Baruch le témoignoit du Prophète Jeremie.* Cela nous auroit expliqué d'une manière claire & précise que ce qui arrive à ces créatures, seroit ce qui arrive à tous les hommes inspirés. Mais *j'ai reconnu* (dequoi se contente ce Docteur) *& j'ai entendu de mes oreilles, que les Convulsionnaires mêloient souvent des énonciations fausses.... en même tems que ce n'étoient, ni ne pouvoient être des mensonges, parce qu'elles ne parloient pas librement.*

Apercevez-vous, Monsieur, du divin dans ces paroles ? ce faux de quelque cause qu'il arrive, ressemble-t-il à ce qui vient de Dieu ? l'Auteur des deux problêmes ne prouve-t-il pas par une tradition de tous les siécles, que l'aliénation d'esprit, &c. a toujours

dans

dans l'Eglise passé pour le caractere des faux Prophètes. Le Naturalisme ne se peint-il pas dans ces discours, suivant l'aveu même de notre Docteur. *J'ai toujours*, ajoute-t-il, *été persuadé que ce faux ne pouvoit venir de Dieu, qu'il y en avoit une multitude d'exemples, & que l'on ne pouvoit le colorer en aucune sorte, ni lui donner un air de mystere, qui lui put permettre que l'on l'attribuât à l'operation de Dieu; mais qu'il falloit absolument qu'il vint du dérangement de la machine, ou de l'imagination que Dieu ne dirigeoit pas en cela, & de tout autre principe defectueux.* Le Naturalisme, Monsieur, s'en expliqueroit-il en termes plus formels? mais il y a plus, de l'aveu du Docteur. *Cela*, continue-t-il, *m'a servi comme d'un fondement inébranlable, pour ne prendre jamais pour regle les Convulsions, c'est-à-dire, les discours des Convulsionnaires, que leurs desirs, ou une espece d'instinct leur dictât.* Cela laisse-t-il quelque doute sur le domaine du Naturalisme dans la plûpart des discours & des actions des Convulsionnaires, puisqu'on la montré au long dans les opérations de tant de malades vaporeux ou mélancoliques,

qui jamais n'ont passé pour des inspirés. L'étrange mélange donc, Monsieur, que l'instinct naturel, où peut-être une honteuse cupidité, avec l'inspiration divine. Saint Paul n'avoit pas certainement adopté une pareille *ferlaterie* dans un culte de Religion : car il se piquoit de l'annoncer pur, sans rien y mêler d'humain. De parler non-seulement de la part de Dieu, mais dans sa presence, & comme étant éxaminé par lui, s'il le faisoit avec une éxacte sincérité. Enfin de parler comme tenant la place de Dieu même, & comme n'étant que son organe & sa voix, *non sumus sicut plurimi adulterantes verbum Dei, sed ex sinceritate, sed sicut ex Deo, coram Deo, in Christo loquimur*. Vous voïez, Monsieur, l'affreuse apréhension qu'avoient les Apôtres, de rien mêler dans ce qui leur étoit inspiré. Ils apréhendoient souverainement les mélanges en matiere de Religion. Ainsi dès que dans votre parti on reconnoit le mélange dans les opérations des Convulsionnaires, le divin s'en trouve absolument exclus.

L'Auteur de la Lettre à un Evêque trouve encore le divin. 1°. Dans les Convulsions qu'il lui plaît d'apeller gué-

An. 24. guérissantes. *J'ai vû*, dit-il, *des choses qui m'ont paru certainement le caractere de la main de Dieu, par exemple, les Convulsions guérissantes. 2°. J'ai vû souvent representer des histoires de l'Ecriture Sainte d'une maniere si vive & si naïve, que tous les spectateurs en étoient enlevés. Quelquefois ce n'étoit que les seuls gestes & seules attitudes.... dont la representation me paroissoit au-dessus de tout ce qu'on auroit pû feindre ou même imaginer.*

Mais pouroit-il produire de ces Convulsions guérissantes bien constatées, dont les maux auroient été attestés bien réels par des gens du métier ? on feroit en droit d'attendre cet Acte bien légalisé avant que de répondre. Mais le Naturalisme paroit avoir tant de part dans les guérissons, qui ne font que suivre ou accompagner ces Convulsions, qu'elles sont bien plus manifestement ressortissantes de la nature, qu'émanées de quelque vertu divine. Ce sera une *paralysie*, par exemple, qui sera guérie en même tems qu'arrivera une Convulsion. La guérison s'en fera petit à petit, peut-être pendant l'espace de plusieurs mois. Le retour du

soleil

soleil quand le Printems le raméne, ne fait-il pas tous les jours le même effet sur des Paralytiques ? les eaux chaudes, les bains, les douches n'opérent-elles pas des effets aussi surprenans, puisdes personnes percluës en arrivant aux eaux en sont retournées jouissantes d'une parfaite liberté de leurs membres. Tout cela est dans l'ordre des naturelles de l'œconomie animale.

La Convulsion apellée guérissante, emploie-t-elle autre chose que ces loix ? le sang par sa partie rouge étoit apésanti ou tombé en *inertie* dans les fibres musculeuses ; par sa partie blanche il s'étoit engagé dans les fibres nerveuses, dont il avoit forcé le ressort & causé *l'atonie* ; de là, d'une maniere ou d'une autre s'étoit perdu l'équilibre qui doit être entre les muscles ou les fibres antagonistes. Les efforts des Convulsions, le tiraillement des fibres font changer les angles que la paralysie leur avoit fait prendre, & ils rétablissent ceux qui doivent faire les mouvemens naturels ou les restituer. Par-là encore les *fluides* prennent de nouvelles pentes, & les *solides* de nouvelles directions, par où des vaisseaux qui étoient affaissés dans leurs capacités ou leurs diamé-

tres,

tres, & dans leurs *secretoires*, se rouvrent; & ainsi laissant reprendre au sang & aux esprits leurs circulations naturelles, la guérison s'en ensuit. Ce sont là certes des guérisons; mais le divin ou le naturel les fait-il? Dieu par l'intercession de Monsieur Paris aura-t-il fait tous ces changemens? la guérison sera miraculeuse, mais uniquement par la raison que c'est une cure dont Dieu benit les remédes. Mais cette cure qui doit être raportée à Dieu, n'est opérée que par les loix qu'il a établies pour la conservation ou le rétablissement de la santé. Ainsi, Monsieur, ces Convulsions prétendues guérissantes seront des opérations naturelles, mais obtenues par l'intercession du Saint; & en effet sans que l'on voie, qu'à la maniere des vrais miracles, la nature & ses loix se taisent pour faire place à d'autres loix que Dieu leur substitue, quand il veut faire un vrai miracle.

D'ailleurs des representations qui enlévent sont encore dans la Lettre le fondement d'autres miracles: que de miracles donc qui se font à la Comédie? où les Acteurs habiles à contrefaire ou à imiter des gestes & des attitudes, le font avec tant d'adresse

& de force sur les imaginations des spectateurs, que tous s'en trouvent *enlevés*. Mais tout cela est si journalier, que rien n'est plus dans le cours de la nature. On demandera encore à l'Auteur de la Lettre, s'il trouve plus de miracle en ce qu'une Convulsionnaire poura representer sur son visage ou dans les membres de son corps, des attitudes qu'elle copiera d'après le tableau que son imagination se sera fait d'une histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament, qu'en ce qu'un peintre sçait tous les jours copier sur sa toile la ressemblance de l'objet qu'il peint ? s'avisa-t-on jamais de faire des Peintres des *Taumaturges*. ? Toutes ces representations donc prétendues miraculeuses, ne sont que les effets de l'imagination, qui est bien plus capable que ne le pense l'Auteur de la Lettre, de feindre de representer : car une imagination échaufée va jusqu'à faire les plus vives & les plus étranges impressions sur les fonctions de l'ame & sur les opérations du corps. Une Dame Romaine, comme on l'a vû, emportée par le désespoir, s'imagina, & voulut le persuader à son mari, que le poignard qu'elle lui présentoit tout sanglant, au sortir de son sein Petus ciacina.

sein où elle l'avoit enfoncé, ne faisoit pas de douleur. Un Fanatique furieux s'imagina que l'Esprit de Dieu, dont il se croïoit possedé, lui ordonnoit de tuer son frere, & aveuglé par cette imagination dénaturée, il coupe la tête à son frere impitoïablement, sans que jamais on pût lui ouvrir les yeux sur la folie & l'énormité de son crime.* Le corps d'une femme se mettoit en tel désordre quand elle entendoit le tonnerre, que sur le champ il lui prenoit un cours de ventre & des vomissemens les plus étranges. Le célébre Observateur si souvent cité, raporte plusieurs observations semblables; comme encore le Poëte satyrique, en parlant d'un lâche qui faisoit dans ses chausses quand la trompette sonnoit le combat.

V. Plin. Lett.

Actes philos. Angl. p 550

Pechlm. l. 3. ob 28.

Juvenal sat. 14.

Trepido solvebant cornua ventrem
Cum lituis audita.

Mais, Monsieur, quelque chose de plus précis, parce qu'il montre comment

* Voïez Goulard, tumultes des Anabatistes, page 494.

ment l'imagination sçait feindre jusqu'à imprimer sur les corps étrangers l'objet qu'elle se represente. L'on en trouve la preuve dans l'observation d'un célébre Médecin. Une femme Hollandoise fut tellement livrée pendant sa grossesse, à l'envie passionnée de manger des harangs salés, qu'en aïant mangé quatorze cens pendant ses neuf mois, elle mit un enfant au monde, lequel pleuroit après les harangs en les voïant, quoiqu'il ne put en demander. Cela vous paroit-il, Monsieur, venu de loin, d'où, dit-on, il est facile d'en imposer. Le célébre Auteur de la recherche de la vérité, raporte l'histoire si singuliere d'une servante, laquelle tenant la chandelle pendant qu'on saignoit sa maitresse du pied, sentit sur le champ une douleur si forte elle-même dans l'endroit de son pied où elle avoit vû piquer celui de sa maitresse, qu'elle fut contrainte de se mettre au lit pendant trois ou quatre jours. Est-il une preuve moins équivoque de la puissance de l'imagination, non pour feindre, mais pour peindre ou graver ce que l'on voit ? Cependant l'avanture suivante le persuade encore d'une maniere plus sensible. Un honnête homme voit dans

Tulpius, obs. l. 4. c. 24.

Le Pere Malbranche l. 2. c. 7.

 les

les rues un pauvre malheureux, traîné sur le pavé à la queue d'un carosse, parce qu'il étoit demeuré accroché par le talon à un des crampons, dont le derriere du carosse étoit armé pour empêcher qui que ce soit d'y monter. Ce cruel spectacle fit une telle impression sur cet honnête homme, que sur le champ il fut surpris lui-même d'une véhémente douleur dans son talon, au même endroit qu'il avoit vû le talon de ce pauvre malheureux accroché, au point qu'il en demeura boiteux, & l'on connoit encore une personne vivante qui a vû boiteux cet honnête homme pendant toute sa vie. Non-seulement donc l'imagination est très-capable de feindre, mais encore d'irriter de la maniere la plus surprenante; à quoi certainement n'a point assez pensé l'Auteur de la Lettre.

Mais du moins n'a-t-il pû ignorer la raison pour laquelle les filles Convulsionnaires se sont si étrangement enflammé les imaginations. C'est lui, le *Voiant* par excellence dans la science des Convulsions, qui a donné le *ton* là-dessus à tous les sectaires de l'œuvre, & les filles Convulsionnaires n'ont été endoctrinées que sur ses inspirations,

des idées de la prérogative qui leur étoit donnée, d'annoncer les merveilles de cette œuvre, de prédire les événemens qui la regardoient ; enfin d'être les Prophéteſſes & comme les Prêtreſſes dans ce culte religieux. On leur a entonné par la bouche des *Sous-maîtres* ou répétiteurs de ce *Voyant*, qu'elles étoient comme choiſies du Ciel pour remplir ces fonctions ſublimes. Sur ce *ton* on les a imbuës du prochain retour des Juifs, de la *venue d'Elie*, & en conſéquence de tout ce qui devoit annoncer en elles ces hauts évenemens, par leurs diſcours, leurs geſtes & les attitudes où l'Eſprit divin les mettroit ou les ſouffriroit. En falloit-il davantage pour perſuader des filles flattées par de ſi nobles eſpérances ? & en effet elles ſe ſont crues des Prophéteſſes ou des Inſpirées. Mais, Monſieur, rien eſt-il ſi naturel, & plus à la portée de la préſomption de l'eſprit humain, quand on l'a prévenu, que de pareils effets de l'imagination, d'ailleurs échauffée par la vanité, ou affectée par la crainte. L'ambition a fortement flatté des mélancoliques qu'ils étoient des Princes, des Rois, des Empereurs, ou des Papes, & ils s'en ſont perſua-

dés. Un homme d'imagination, ſur-quoi ſes amis ne pûrent le ramener par leurs raiſons, en fut guéri par leur adreſſe (pardonnez-moi, Monſieur, cet exemple, en faveur de ſon Naturaliſme) il ſe croioit enfler tous les jours, de ſorte qu'il s'imaginoit déja ſe voir hydropique ; il ſe couche plein de cette penſée ; ſes amis pour l'en guérir, ſe ſaiſiſſent de ſa culotte & de ſes habits pendant la nuit ; ils en étreciſſent la ceinture & les coutures, au point que le lendemain matin ne pouvant ſe boutonner, il apelle promptement ſes amis & leur montre qu'il étoit devenu hydropique ; ils ne le contrarient point, au contraire on lui fait de prétendus remedes contre l'hydropiſie, & cependant on élargit ſa culotte & ſes habits de jour en jour, & on lui fait remarquer le bon effet des remédes qu'on emploie. Enfin après avoir achevé d'élargir ſa culotte & ſes habits, on lui dit qu'il eſt guéri, & il l'a crû.

L'hiſtoire eſt vulgaire, Monſieur, & ſeroit indigne de vous être propoſée ; mais elle prouve trop évidemment le naturel de l'imagination pour n'être point ici tolérée. Le voici pourtant

plus

plus manifesté, & en vûe d'un goût vulgaire & d'autant plus démonstratif. Je l'emprunte des animaux brutes à qui la Philosophie la plus exacte ne refuse point une faculté imaginative. Un chien apartenant à une Maison, où un gros chat étoit considéré parce qu'il avoit occasion de souvent prendre des rats & des souris qui étoient très-nombreuses dans les greniers & magasins de cette maison, s'aprit à l'exemple du chat, ou en le voïant faire, à rendre le même service à son maître; de sorte que comme un chat il couroit les rats & les souris, sautoit après eux & les étrangloit. Voilà, Monsieur, le Naturalisme de l'imagination pleinement prouvé; & sur ces exemples familiers, est-il douteux que les oreilles des Convulsionnaires étant rebattues de toutes les assurances qu'on leur a inspirées, qu'elles étoient du triage des Elus, pour l'œuvre sublimes des Convulsions, où elles faisoient les fonctions de Prohéresses, s'en feront enfin persuadées. Mais, Monsieur, comme en tout cela le divin n'entre pour rien, & que l'artifice y a toute la part que l'imagination y a pri-

ses,

se, le Mélange du divin se trouve confondu par le Naturalisme.

Il ne vous reste plus que deux difficultés, déja plusieurs fois ruinées dans les deux Parties précédentes du Naturalisme ; mais cependant vous y tenez toujours, préoccupé de l'idée du divin dont vous ne pouvez vous défaire, pour vous confirmer dans celle du mélange qui feroit dans les Convulsions. L'une de ces difficultés est l'indolence, l'insensibilité ou le courage inoui de jeunes filles à souffrir tranquillement des milliers de coups accablants & meurtriers. Une telle vertu, demandez-vous, Monsieur, est-elle naturelle ? Peut-elle venir d'ailleurs que de Dieu seul, ou de son Esprit ? Votre autre difficulté vous paroit pour le moins aussi frapante & autant au-dessus des forces de la nature. C'est touchant la résistance du corps d'une jeune fille, qui suporte sans branler & sans en rien souffrir de douloureux, jusqu'à vingt hommes qui la foulent sous leurs pieds. Ce sont au moins deux ou trois mille pesant, à quoi résiste la peau ou l'habitude du corps de cette jeune créature. Cela demandez-vous, est-il de la portée de la nature ? Serez-

Serez-vous content, Monsieur, & vous persuaderez-vous du divin dans les Convulsions, si l'on vous produit dans la nature quelque chose d'incomparablement supérieur à vos deux difficultés ? on ose cependant vous le promettre ; car les deux exemples que voici vous convaincront, je m'assure, parfaitement.

Le premier exemple est tiré de l'histoire de l'ambassade du célébre *Busbec*, dans les Lettres qu'il a écrites, & sur tout dans la quatriéme, où il décrit son introduction chez le Bacha de Bude, où il étoit envoié par la Cour de Vienne. Les relations passent pour très-éxactes, & ne sont point sujettes à être contestées, & c'est d'un tel homme, Monsieur, que je vous produis l'éxemple, non d'une personne insensible aux douleurs, mais d'une troupe de jeunes hommes qui les méprisoient ou qui les bravoient. Votre Convulsionnaire est une *Chrétienne*, en qui l'on pouvoit soupçonner quelque don du Saint-Esprit ; ici ce sont des *Turcs*, qui n'ont ni foi ni vertus chrétiennes. Voici l'histoire. *Busbec* arrivant vers le Bacha, vit venir au-devant de lui une troupe de jeunes hommes à cheval, qui

qui avoient la tête rasée & nuë ; mais sur chacune une taillade énorme toute ruisselante de sang, & cependant lardée & fourée de quantité de plumes d'oiseau ; d'autres marchoient à pied à ses côtés portant dans chaque bras un couteau qui le traversoit au-dessus du coude. Un autre marchoit devant lui, le corps nud depuis la tête jusqu'à la ceinture ; mais aïant la peau des reins toute déchiquetée ; de maniere qu'il portoit à travers de ses découpures un coutelas comme en écharpe. Enfin un autre portoit sur le haut de sa tête un fer à cheval qui y étoit cloué depuis long-tems. Et ces gens marchoient gayement la tête levée & le visage riant. Etant arrivé chez le Bacha, & après avoir fini ses affaires avec lui, Busbec regardoit tous ces jeunes hommes dans la basse cour, où ils étoient comme s'ils n'avoient rien souffert. Le Bacha lui demanda ce qu'il pensoit sur ces jeunes hommes : Je pense, répondit-il, que ces gens-là font de leur peau, ce que je me garderai bien de faire de ma robe ; car j'essaierai toujours à la conserver entiere. Le Bacha ne fit qu'en rire. Le Naturalisme, Monsieur, se montrera-t-il quel-

que part plus évidemment ? & le divin peut-il ici être aucunement soupçonné ? C'est donc la nature toute seule qui agit dans ces malheureux. Est-elle donc aussi peu capable en vertu, ou aussi peu en force qu'on le croit parmi vous ?

L'autre exemple, Mr, va aussi pleinement satisfaire à l'objection que vous tirez de la résistance du corps d'une fille sous les pieds de vingt hommes, ne pouvant concevoir, dites-vous, qu'un corps tendre soutienne sans être blessé, un poids qui ne peut être guéres moindre que de trois mille livres. Vous y croïez donc du surnaturel, & cependant vous allez entendre la preuve que cette résistance n'est rien étant comparée à la résistance de la surface ou de l'habitude du corps humain : car celle-ci qui est ordinaire & de tous les jours, est comme de trois mille, qui est celle que vous trouvez miraculeuse, à trente-neuf mille neuf cens ; c'est-à-dire, que la même distance qu'il y a de trente-neuf mille neuf cent à trois mille, fait la difference de la résistance que vous trouvez surnaturelle, d'avec celle qui est naturelle au corps humain. En

voici

V. Verdries de æquilib. corp. & animæ, pag.

voici la preuve calculée d'après nature par les plus habiles Physiciens géometres. La colomne d'air qui pése sur chaque corps humain, fait une pression sur toute sa surface, qui est égale au poids de trente-cinq pieds d'eau de hauteur, ou de vingt-huit pouces de mercure cru, qui environneroit tout le corps en le pressant de toutes parts; & là-dessus se dresse ce calcul. Chaque pied cube de notre corps est pressé par un poids de trente-cinq pieds: or un pied cube d'eau, par exemple, équipole soixante & seize livres d'Angleterre. Donc chaque pied cube de notre corps soutient journellement, à raison de l'Atmosphere qui l'environne, un poids de deux mille six cens soixante livres. Delà donc il *résulte* que toute la superficie du corps humain contenant environ quinze pieds cubes, le poids d'air qui presse tout le corps, est évalué à trente-neuf mille neuf cens livres. Après cela, Monsieur, comparez la résistance que fait le corps d'une fille, d'une maniere passagere, à la résistance que fait tous les jours chaque corps humain, & accusez, s'il est possible, la nature de peu de forces,

ces, & le Naturalisme de fausseté dans tout ce qu'on lui attribue de puissance dans cet Ouvrage.

Voilà pour la force *gravitante* sur l'extérieur du corps humain ; mais celle qui la soutient intérieurement par la *rénitence* qu'elle opose à ce prodigieux poids, qui menaceroit de l'accabler, cette force intérieure est à proportion aussi puissante ; & en cela paroit la merveilleuse Providence du Créateur, qui a ainsi pourvû à une force qui paroîtroit presque excessive, pour ne pas laisser la nature en défaut. Or cette *rénitence* opose un tel point d'apui à la pression de l'air extérieur, qu'elle devient capable de faire crever les vaisseaux, & par là de causer d'affreuses hémorrhagies, ou des gonflemens prodigieux, comme des opressions, &c. lorsque l'air extérieur fait moins de pression qu'il ne doit pour contretenir la force intérieure, que fait la résilition incroïable de l'élasticité des fluides dans les organes, ou les solides qui les contiennent. De là vient, Monsieur, que dans la machine du vuide on voit les plus petits animaux se gonfler & grossir énormément, à mesure que l'air est pompé du dedans de

la machine. Vous voïez donc par là, Monsieur, la double force qui est ici dans la nature ; mais encore vous tous qui êtes si curieux, ou si affamés de raisons physiques ou naturelles, vous voïez manifestement celle pourquoi un corps humain est capable dans sa surface d'une telle rénitence, parce que c'est une élasticité intérieure qui est *équipolée* à celle de l'air extérieur ; celle-ci donc faisant sur l'habitude du corps une *gravitation* qui va à trente-neuf mille neuf cens livres, elle donne à comprendre jusqu'à quel degré de force l'on peut faire monter la vertu qui fait la résilition des parties intérieures. Vous voilà, je m'assure, Monsieur, fort émerveillé de trouver dans la nature dont vous avez si mauvaise opinion, des forces si prodigieuses ; cependant voici dequoi augmenter votre étonnement. Le fond qui fait dans nos corps cette vertu résiliente, dépend d'un fluide si mince dans son volume, & si petit dans sa quantité, qu'il est inimaginable que si peu de m t ere résiste si puissamment à une puissance aussi énorme que celle de l'air qui nous presse de toutes parts. Ce fluide est *l'esprit animal*, lequel y compris le

suc

ſuc nerveux, qui en fait le véhicule, ne va guéres qu'à trois onces, & ces trois onces ſuffiſent pour remplir juſqu'aux moindres ſions, & les plus minces du genre nerveux ; ce peu lui ſuffit cependant pleinement dans l'état naturel, & rien ne peut tant, pour en prouver la puiſſance ; de plus ce peu de matiere devient encore capable de croître en puiſſance dans les cas extraordinaires, & c'eſt par là, Monſieur, que vous allez comprendre, comment il eſt poſſible que le corps de votre Convulſionnaire devienne capable de ſuporter par extraordinaire, un poids de trois mille livres qui lui ſurvient, quand vingt hommes viennent ſe dreſſer ſur ſes bras, ſes jambes & ſur tout ſon corps pour le fouler ſous leurs pieds.

Toute la vertu du ſpiritueux qui fait la réſiſtance intérieure de l'habitude du corps, à celle de la preſſion de l'air qui l'environne, dépend toute de ſon élaſticité, parce qu'au moïen de l'inconcevable rareſcence qui tient infiniment étendue cette matiere ètherée, il n'eſt pas de point dans l'habitude du corps qui n'ait ſon point d'apui contre la puiſſance de l'air. Or en fait de reſſort ou d'élaſticité, il eſt no-

voire dans les mécaniques, combien peu de chose augmente un ressort, & lui fait produire des effets surprenants. La vis sans fin d'une montre, pour peu qu'une main indiscrette la tourne, fait revancer ou reculer énormément une montre. Ainsi donc le genre nerveux déja rempli d'un spiritueux infiniment élastique, éleve & augmente le ton des parties qu'il ne faisoit que soutenir, jusqu'au point de changer son *expansion* en *tension*; & ainsi les parties se montant au-dessus de leur *ton* naturel, elles se fortifient d'autant pas la nouvelle force qu'elles contractent. L'on a même vû un exemple connu là-dessus par le prodigieux effet que produit la seule humectation faite par un linge mouillé, autour de la corde qui léve un prodigieux poids. Car à l'aide de cette seule humectation les fibres de la corde prennent tant de ressorts, qu'elles achévent d'élever le fardeau sur la base où l'on veut le mettre.

L'état d'une Convulsionnaire ne l'expose-t-il pas à quelque chose de semblable? c'est la remarque déja citée d'un sçavant Auteur, que l'état de passion augmente infiniment l'élasticité des esprits ou du suc nerveux, jus-

Verdries de æquilib. corp. & animæ.

ques-

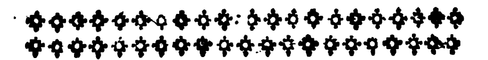
ques-là qu'une personne passionnée se trouve capable de résister toute seule à plusieurs personnes qui veulent le contenir. Les exemples des *hypochondriaques*, en qui cette augmentation d'élasticité dans les esprits est excessive, font comprendre de quoi sont susceptibles ces esprits, pour peu que la contention de l'ame, que la chaleur de l'imagination ; hé peut-être l'ardeur secrette de quelque desir tel qu'il soit, remue ce volatil fougueux : Car les Médecins, après Hipocrate, désignent les *esprits animaux*, par le nom de parties qui font les impétuosités dans le corps humain, *partes impetum facientes*. Là-dessus, Monsieur, est-il déraisonnable de penser que le genre nerveux dans une Convulsionnaire, en qui tout est *spasmodique*, aura contracté une roideur ou tension secrette dans les fibres de la peau, dont elle affermit d'autant ou reléve en ce sans la résistance des fibres nerveuses dans ces sortes de personnes.

Reste, Monsieur, à éxaminer si cet accroissement d'élasticité peut aller jusqu'au point de rendre l'habitude du corps capable de suporter trois mille livres pesant de plus qu'il n'auroit pû

dans l'état naturel. Mais, Monsieur, cela est-il douteux ? car dès qu'il est constamment connu que l'état spasmodique du genre nerveux d'une fille vaporeuse, peut monter au point qu'il faille jusqu'à trois ou quatre personnes pour la contenir dans ses Convulsions ; n'est-il pas naturel de comprendre que le suc nerveux, en celles qui ne tombent pas dans ces violences, mais en qui les symptomes hystériques prennent une autre face, exerce son élasticité d'un autre maniere ? dans les unes ce seront des insensibilités dans l'habitude du corps, si étonnantes, que l'on peut le pincer, l'entamer même sans que la malade le sente ; en d'autres tout au contraire, ce sera un tremoussement si singulier dans les fibres de la peau, que la malade ne peut même souffrir qu'on lui touche le pouls. Dans celle donc de vos Convulsionnaires en qui l'habitude du corps peut soutenir le poids de vingt hommes ou de trois mille livres qu'ils pésent, ce sera une autre maniere d'*élasticité* accrue dans le suc nerveux de ces personnes. Mais tout cela étant dans l'ordre de la nature, le surnaturel divin qu'on y cherche parmi les

les Convulsionnistes, se trouve confondu par la force des raisons du Naturalise. Les deux exemples qui viennent d'être raportés en sont des preuves bien convaincantes. Je ne sçai donc plus, Monsieur, par où l'on pourra dans votre parti, emprunter pour le *Mélange des Convulsions*, la plus legére nuance du prétendu surnaturel que voilà confondu par l'évidence des forces de la nature. Cela est sur tout notoire dans les deux faits qu'on vient d'emploïer, & en particulier dans celui où se met en évidence le mépris que sçavent faire des Turcs de la douleur. Direz-vous, Monsieur, que le fait est exagéré ? la réputation d'un homme aussi intégre & aussi éclairé que l'a été *Busbec*, homme d'ailleurs si distingué par sa naissance & son rang, ne permet pas que l'on doute des histoires qu'il raporte. Qui empêcheroit d'ailleurs, Monsieur, qu'avec bien plus de vrai-semblance l'on accusât les merveilles de vos Convulsionnaires, ou de faux, d'éxageré, ou de mal-entendu ? oserois-je donc vous le dire, Monsieur, & croïez-moi, avouez la honte qui revient à l'œuvre des Convulsions à mesure qu'on l'étudie, & que le Naturalisme la couvre de confusion.

COROL-



COROLLAIRE

Où l'on donne la juste idée du Naturalisme.

N'EST-CE point faire injure à la Nature, ou insulter à son Créateur, que d'exiger impérieusement d'elle qu'elle s'explique sur la raison de ses effets, si elle veut qu'on les croie d'elle? Est-ce rien moins que de lui demander la production de ses titres, si elle veut qu'on l'écoute? car il paroit d'autant moins convenable de se récrier sur l'incompréhensibilité d'un Phénomêne naturel, qu'il est évident (comme d'ailleurs on va le montrer) que ce qu'il y a de plus grand, & en même tems de plus en propre à la Nature, est essentiellement incompréhensible dans ses causes; & les manieres dont se passent les plus admirables effets qui soient dans l'univers, sont au-dessus de l'intelligence de la Physique la plus éclairée. Ainsi seroit-on reçu à ne pas croire les merveilles surprenantes qui

qui ſe montrent dans les Cieux , ſur la terre , & dans les eaux ? cependant eſt-il poſſible à l'eſprit humain le plus ſublime , d'expliquer ce qui ſoutient la voute des Cieux , de donner les raiſons de l'ordre , de la régularité , & de la durée des mouvèmens d'une infinité d'orbes ou de corps qui les compoſent , ſans jamais s'être choqué ou rencontré dans leurs routes , ou en tant de révolutions répétées dans une merveilleuſe juſteſſe depuis des milliers de ſiécles qu'ils ont été créés & qu'ils roulent ſous nos yeux ? ſçait-on comment le Soleil , cette prodigieuſe maſſe de feu , échaufe depuis tant de tems tous les Eſtres naturels ſans ſe bruler ſoi-même , & qu'il les éclaire tous en ſe communiquant à chacun , ſans diminuer ni de ſon volume ni de ſa vertu.

Quoi cependant de plus eſſentiellement apartenant à la ſtructure des Cieux , puiſque d'elle ſont venues au monde les loix qui les gouvernent ? ſçait-on ce qui conſerve le globe de la terre dans la fermeté de ſa baſe ? connoit-on les raiſons ou les moïens qui la ſoutiennent dans cette admirable aſſiette , laquelle quoique ſans piliers ni ſemblables ſoutiens ne s'eſt jamais démentie

depuis

depuis la création ? a-t-on découvert le secret de cet admirable équilibre ? est-on plus clairement instruit sur les digues qni retiennent la mer, & qui bornent l'impétuosité de ses flots qui pouroient submerger toute la terre ? est-il des effets ausquels le naturel soit moins contesté ? ils sont cependant inexprimables. Donc tout ce qui est inexplicable dans la Nature, peut lui être d'autant moins disputé, qu'il sera moins connu, puisque les choses qui apartiennent le plus à la nature, qui la composent ou la constitueut sont impénétrables dans les moïens par où elle subsistent. C'est que l'on se fait une idée trop basse de la Nature, on la confond manifestement avec la matiere, avec les corps qu'elle compose, & les organes qui distinguent les differentes fonctions de ces corps. Ainsi on lui demande raison, & aux corps ou organes qui en résultent, des mouvemens qu'on lui voit faire, & des effets qui se produisent par son ministére. L'on interroge donc parmi les Convulsionnistes les *muscles* sur les excès de force qu'ils produisent ; les fibres, sur les moïens par lesquels on les voit résister sous des poids surprenants, & l'on voudroit faire

re rendre compte aux *esprits animaux* de la présomption dont on les accuse parmi les Convulsionnaires, de pouvoir suffire à des mouvemens convulsifs incompréhensibles. Au lieu que par la nature prise dans son véritable sens, l'on doit concevoir un agent secret, une force ou une vertu intestine originairement imprimée dans la matiere, qui en a fait dans le corps humain des muscles & des fibres pour la rendre agile, & capable de tous les mouvemens que l'on observe dans elle, quand par un affinage inconvenable, la lymphe nervale s'est spiritualisée ou réduite dans un air, tel que sont les *esprits animaux*.

Mais suivant cette notion de la nature, comme elle est capable en *morale* de sentiment jusqu'au point de pouvoir gémir, & de se trouver en travail sous l'injustice des hommes, qui la font servir à leurs cupidités & à leurs passions. *Scimus quia omnis creatura ingemiscit & parturit usque adhuc.* Tout de même en *Physique* la présomption de l'esprit humain ou sa vanité, l'assujettit malgré elle à l'erreur, à l'opinion, & à toutes les séduisantes bévues de l'imagination, *vanitati subjecta est omnes*

S. Paul. Rom. ch. 8. v. 20. 22.

nies creatura non volens. Mais c'est malgré elle, & en sortant de sa destination qu'elle tombe dans ces assujettissemens, puisque dans la *morale* elle ne devoit faire usage des créatures que pour le faire servir à la vertu, & que dans la *Physique* elle devoit élever l'esprit de l'homme vers le Créateur, pour l'instruire de sa sagesse & de sa puissance. Aussi jusque-là étoit parvenuë la Philosophie païenne, qui s'étoit persuadée de l'existence d'un Estre suprême par la seule connoissance des Créatures, par l'ordonnance qui les régit, & par la puissance qui les a faites. Mais rien de tout cela ne rend la nature pénétrable dans ses causes ou dans ses moïens à l'esprit de l'homme. Car si tout l'y porte à admirer le Créateur dans ses œuvres, rien ne lui découvre les secrets par lesquels ces œuvres ont été faites, ou par lesquels elles se maintiennent.

Idem. ch. 1.

En cela donc consiste la vraie idée de la nature, qu'il est permis autant qu'il est juste de l'admirer dans ses effets; mais ses effets ne sont pas moins de sa compétence, quoi qu'on ne puisse pénétrer dans les causes qui les produise. Se trouvera-t-il donc du merveilleux, du surprenant ou du prodigieux

gieux dans des phénomémes de la nature ? La Physique est autorisée parce qu'elle y est destinée à admirer ces merveilles, mais sans lui en contester la propriété. C'est que tenant ses loix de la suprême puissance du Créateur, ce qu'elle a de matériel dans ses opérations n'est point capable de ces merveilles. Mais ce matériel aïant été manié par la sagesse & la puissance du Créateur, il en demeure le sujet sans en être la cause. Ainsi donc le Naturalisme s'y maintient sans être obligé de recourir à aucun miracle ou à rien de surnaturel, puisque tout y est naturel dès que rien ne sort de l'ordre, ni des loix établies dans la matiere par l'institution du Créateur. C'est en ce sens que ce qu'il y a de plus merveilleux dans les opérations naturelles, doit être d'autant moins soupçonné de miracle ou de surnaturel, que ce que l'on connoît de plus grand, de plus sublime, & en même tems de plus incompréhensible dans la nature, n'est pas moins réputé lui appartenir; parce que l'on sçait que les raisons qui cachent la cause de ces œuvres merveilleuses, sont renfermées dans les loix que le Créateur leur a imprimées, & qui sont comme le sceau qu'elle met à toutes ses opérations,

tions, ausquelles par conséquent on la reconnoît, telle impuissance qu'on apperçoive dans la matiere ou dans le corps en qui l'on observe des merveilles.

Rien donc de moins raisonnable que de disputer à la nature quelques-unes de ces opérations prodigieuses, en demandant, pour preuves qu'elles lui appartiennent, des modéles, des exemples ou des observations qui leur ressemblent dans l'univers. Car autant qu'il seroit déraisonnable de nier la magnificence du Soleil, & de toute la noble *Milice du Ciel* (comme les appelle l'Ecriture) ce sont les étoilles, & toutes les merveilles qui se passent dans les Cieux, parce qu'on ne peut produire dans l'univers aucun exemple semblable; autant convient-il peu de nier la verité du Naturalisme à des effets sublimes, ou à des opérations incompréhensibles, parce qu'on ne peut leur nommer de ressemblances pareilles dans le monde. Car c'est une verité incontestable, que tout est original dans la vraie ou la plus sublime nature, parce que rien n'est copié ou modelé dans les grands corps de l'univers; par où il paroît manifeste que Dieu n'a voulu qu'y peindre sa puissance & sa sagesse, sans en découvrir les secrets ou les res-

sorts. Sur ce principe donc plus quelque opération aura du sublime, plus ne pourroit-elle point paroître tenir de ce souverain naturel, par lequel le Créateur a renfermé dans le secret de ses causes ce qu'il y a de plus relevé dans la Nature.

Trouvera-t-on que par cette Philosophie tout raisonnement est interdit en pareil cas ? Mais la certitude du Naturalisme y perd-elle, puisqu'il reste l'obligation d'adorer le Créateur dans ses œuvres ? Or l'adoration renferme-t-elle rien moins que la conviction, par laquelle on se trouve pleinement persuadé de ce que l'on adore. Cette soumission confond-elle la raison humaine ? Mais certainement elle ne la contrarie point, parce que rien ne doit l'obscurcir que l'erreur & la fausseté. Or rien de faux ou d'incertain ne se trouve dans un objet adorable : au contraire la conviction qui naît de l'adoration, est fondée sur la vérité même qui ne peut jamais tromper ; & dans laquelle la raison humaine se trouve l'apui le plus certain, & le fondement le plus inébranlable. Rien justifie-t-il tant le Naturalisme pris dans sa juste idée ? aussi est-ce celle que l'on s'est proposée dans l'ouvrage du Naturalisme.

Ainsi autant que les Convulsionnistes dégradent la nature en la confondant grossiérement avec la matiere des corps, autant l'anoblit la notion par laquelle le Naturalisme la lie aux loix du Créateur, & aux forces qu'il a imprimées dans la matiere, dans les corps, dans les parties & dans les organes qu'elle compose.

FIN.

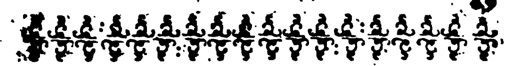


TABLE DES MATIERES

Contenuës dans les 3. parties du Naturalisme ; & des termes de Medecine & de Physique qui y sont expliqués.

P. avec 2 ou 3. marque la seconde & troisiéme partie. Le chifre sans P. marque la premiere partie. R. marque la pag. de la Réponse.

C

J

M

N

FIN.




WIDENER LIBRARY
HX IGQW D

